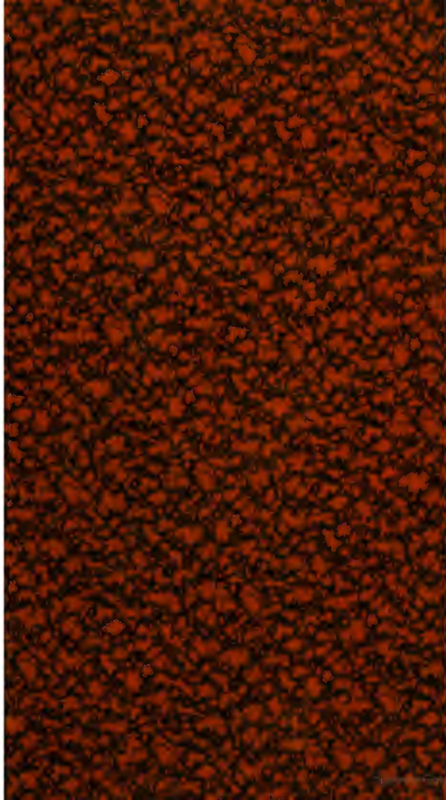






BIBLIOTHÈQUE DES MÈRES DE FAMILLE

ÉLISABETH

AUX CHEVEUX D'OR

TYPOGRAPHIE FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

ÉLISABETH

AUX CHEVEUX D'OR

PAR E. MARLITT

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR Mme EMMELINE RAYMOND

TOME SECOND





PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

1870



ÉLISABETH

AUX CHEVEUX D'OR.

XII.

Les parents d'Élisabeth donnèrent, séance tenante, leur consentement à la requête présentée par leur fille, et celle-ci retourna immédiatement au château pour adresser leur invitation à miss Mertens. Quand elle entra dans la chambre attribuée à l'institutrice, elle trouva miss Mertens, les mains jointes, appuyée contre le dossier d'un fauteuil. A ses pieds se trouvait une malle à moitié remplie; les armoires et les commodes étaient grandes ouvertes, les tables et les chaises encombrées de linge et de livres de toute sorte. La jeune fille jeta ses bras autour du

cou de l'institutrice, et releva sa tête qui restait baissée; ses yeux étaient remplis de larmes, mais un rayon de bonheur et d'espoir traversait ses pleurs.

« Je suis tellement surprise de tous les événements qui se succèdent d'une façon si imprévue, » dit Mlle Mertens d'une voix entrecoupée, « que je ne sais où et comment me retrouver..... Ce matin, la nuit la plus intense m'environnait de ses ténèbres, encore accrues par le sentiment de mon isolement... J'étais seule pour lutter, seule pour souffrir, et chacun des coups que je recevais me causait une double blessure, car ma mère était atteinte comme moi..... Je ne savais littéralement où chercher un asile, où demander à gagner son pain et le mien..... Le sol manquait sous mes pas..... Et du sein de cette désolation a surgi tout à coup la consolation la plus inespérée : un noble cœur que j'avais appris à estimer, un doux et charmant esprit qui me charmait, tout cela s'est offert à moi... Quoi! j'aurai un ami fidèle? un compagnon bon et aimable? J'aurai un asile enfin! Et pour comble de bonheur, ma

mère achèvera sa vieillesse près de moi!... Ma mère, ma pauvre mère! qui vivait loin de moi en me regrettant, en me pleurant, mais sans même oser désirer de me revoir, car nous ne pouvions vivre ensemble sans vivre dans une détresse dont l'intensité m'épouvantait pour elle et l'épouvantait pour moi! O mon Dieu! que dira-t-elle, qu'éprouvera-t-elle lorsqu'elle recevra ma lettre?... C'est trop, trop de bonheur pour de pauvres créatures comme nous, qui sont familières seulement avec la peine et la douleur! »

Elle s'arrêta quelques instants, puis elle raconta à Élisabeth les arrangements qui venaient d'être pris. Reinhard devait se rendre prochainement en Angleterre pour ramener sa mère; ainsi en avait décidé M. de Walde, qui supportait tous les frais de déplacement. Quand miss Mertens prononçait le nom de M. de Walde, des larmes de joie et de reconnaissance montaient à ses yeux, et elle répéta à plusieurs reprises que tout ce qu'elle avait souffert de la part de Mme de Lessen était effacé et mille fois racheté par la générosité de son cousin, qui ne voulait pas sup-

porter qu'une injustice fût commise sous son toit. L'invitation d'Élisabeth mit le comble à son bonheur; elle s'était tout d'abord proposé d'élire domicile dans la petite auberge de Lindhof, jusqu'au jour de son mariage.

« Nous allons monter aussitôt que possible sur votre montagne! » s'écria-t-elle avec joie... « La baronne vient de régler ses comptes avec moi, en m'interdisant de la voir..... Bella vient de traverser ma chambre sans m'accorder un mot, ni même un regard. Cela m'a fait du mal, beaucoup de mal, car je l'ai soignée avec dévouement, et par cela même je m'étais attachée à cette enfant en dépit de tout. Quand je suis venue près d'elle sa santé était très-mauvaise; sa mère, assistant toujours aux fêtes de la cour, ne pouvait guère s'occuper d'elle, et j'ai passé bien des nuits à la veiller..... Allons! Il faut oublier tout cela; je voulais seulement vous dire que je suis forcément dispensée de leur faire mes adieux. »

Tandis que miss Mertens se rendait près de Mlle de Walde pour la saluer, et adressait quelques mots de remercîment à ceux des

domestiques qui s'étaient montrés polis pour elle, Élisabeth acheva les paquets. On emporta seulement le strict nécessaire; le reste des effets fut déposé dans l'appartement destiné au futur ménage.

Élisabeth s'amusa à ranger ces effets, et entre autres à placer les livres dans la bibliothèque, car l'appartement était commodément et convenablement meublé; tous les volumes dont cette collection se composait intéressaient la jeune fille à un degré presque égal; elle les ouvrait avant de les ranger, et parfois s'arrêtait à lire presque un chapitre entier. Miss Mertens fut momentanément oubliée, et, debout, portes et fenêtres ouvertes, Élisabeth parcourait un volume de Gœthe, lorsqu'une rose jetée sur son épaule vint tomber sur le livre entr'ouvert... Élisabeth éprouva un léger effroi..... puis se prit tout à coup à sourire sans même vouloir se retourner, et en secouant la rose qui tomba à ses pieds. Miss Mertens ne devait pas jouir du triomphe que lui aurait valu la plaisanterie si sa jeune amie lui avait accordé la moindre marque de frayeur ou de

surprise..... mais elle ne put retenir un cri d'épouvante lorsqu'une fort belle main masculine vint prendre doucement sa main. Elle se retourna; ce n'était pas M[lle] Mertens, mais bien M. de Hollfeld, qui se tenait près d'elle.

Son épouvante se transforma aussitôt en un vif sentiment de colère, mais avant qu'elle l'eût pu manifester même par un mot, une voix impérieuse se fit entendre.

« Émile! On te cherche partout! Ton intendant d'Odenberg est arrivé; il a une communication importante à te faire; va le retrouver. »

Près d'Élisabeth se trouvait une fenêtre grande ouverte; en dehors était M. de Walde; c'était lui qui avait prononcé ces paroles, et subitement changé l'expression gracieuse de M. Hollfeld en une expression craintive et confuse. Il y avait sur le front de M. de Walde de visibles traces d'un mécontentement ironique, et son regard semblait écraser les acteurs de cette scène sous un dédain implacable. Ce regard s'arrêta sur Élisabeth, qui d'abord était restée immobile, puis, remise de sa double frayeur, fai-

sait un mouvement pour regagner le fond de la chambre.

« Que faites-vous ici?... » demanda M. de Walde d'un ton assez violent.

La jeune fille, émue de cet oubli de toute politesse, s'apprêtait à répondre avec hauteur à une question si étrangement posée ; mais elle se dit qu'après tout elle était chez M. de Walde, sous son toit..... elle répondit donc avec calme :

« Vous le voyez, Monsieur, je range les livres de miss Mertens.

— Vous aviez une autre réponse toute prête..... je l'ai vu à l'expression de votre visage, et je veux la connaître.

— Cela est vrai ; je m'apprêtais à vous dire que je ne me croyais pas obligée de répondre à une question ainsi formulée.

— Et pourquoi vous êtes-vous interdit cette..... réflexion?

— Parce que je me suis dit tout à coup que vous aviez le droit de commander ici.

— Cela tombe d'autant mieux que j'ai justement l'intention d'user de tous mes droits.....

Veuillez écraser cette rose qui se meurt déjà à vos pieds.

— Je ne ferai pas cela, car cette rose est innocente de ce qui se passe. »

Elle se baissa, ramassa la fleur : — c'était une belle rose à demi épanouie, — et la posa sur la corniche de la fenêtre; M. de Walde la saisit aussitôt et la jeta au loin derrière lui sur la pelouse.

« Elle aura là une fin poétique, » dit M. de Walde sans se départir de son ton ironique; l'herbe la couvrira et une rosée compatissante viendra, le soir, jeter quelques larmes sur cette pauvre victime. »

Les marques du mécontentement dont ses traits témoignaient parurent s'effacer un peu, mais son regard n'avait encore perdu ni toute sa dureté, ni toute son ironie.

« Que lisiez-vous là quand j'ai eu le malheur de vous interrompre?.... » fit-il tout à coup avec brusquerie.

« Un volume de Gœthe.

— Connaissez-vous toutes ses œuvres?

— Quelques-unes seulement.

— Que dites-vous de l'émouvante histoire de *Marguerite?*

— Je ne la connais pas.

— Vous la lisiez pourtant..... elle est là dans le volume que vous tenez tout ouvert.

— Non ; je lisais le couronnement de *Joseph II* à Francfort.

— Montrez-moi cela ? »

Élisabeth lui passa le livre encore entr'ouvert.

« Effectivement.... Mais voyez combien cela est déplaisant. Précisément à cette place où Gœthe représente l'empereur gravissant l'escalier du *Romer*, il y a une odieuse tache verte..... Vous avez sans doute refermé trop brusquement le livre sur la rose, et l'empereur, Gœthe et miss Mertens ne vous le pardonneront jamais.

— La tache est ancienne ; je n'ai pas touché cette rose.

— Mais vous avez souri en l'apercevant.

— Parce que je croyais qu'elle venait de miss Mertens.

— Ah !.... Cette amitié est vraiment attendrissante..... Vous avez dû éprouver une vive

surprise lorsqu'au lieu du visage de votre amie, vous avez aperçu la belle figure de mon cousin.

— Oui.

— Oui!.... Comme cela est net!.... J'aime ce langage laconique; cependant il dit tout et rien à la fois... Quelle est sa véritable signification? Je voudrais ne pas rester dans le doute..... Qu'y a-t-il? Pourquoi votre visage prend-t-il une expression sévère?

— Parce que je pense que le droit quel qu'il soit a une limite.

— Je ne croyais pas avoir en ce moment excédé les bornes de mes droits.

— Vous vous en convaincrez aisément en vous demandant si vous m'adresseriez de semblables questions, avec un ton semblable, dans la maison de mon père. »

M. de Walde pâlit et fit un pas en arrière. Élisabeth prit le livre qu'il avait posé sur la corniche de la fenêtre et se dirigea vers la bibliothèque pour l'y renfermer.

« Si je m'étais trouvé dans la maison de votre père en pareille circonstance, » reprit M. de Walde en se rapprochant de la fenêtre,

je vous aurais certainement tenu le même langage...... C'est un peu votre faute ; j'estime avant tout la clarté, et le *oui*, que vous avez prononcé, peut être interprété en bien des sens opposés..... Quel est son *véritable* sens ? »

Il se pencha sur le bord de la fenêtre comme pour chercher la vérité sur les traits de la jeune fille ; mais elle se détourna avec chagrin...... Cela n'était-il pas affreux ? Pouvait-on se méprendre à ce point, et supposer que M. de Hollfed pût jamais être le bienvenu pour elle ? Sa contenance, sa physionomie ne révélaient-elles pas suffisamment la répugnance que lui inspirait cet individu ?

En ce moment parut miss Mertens qui venait chercher sa jeune amie ; elle était tout à fait prête à quitter le château. Élisabeth alla à sa rencontre, tandis que M. de Walde, s'écartant de la fenêtre, se mit à marcher devant l'appartement. Quand il se rapprocha, mis Mertens s'inclina et lui dit qu'elle avait fait depuis plusieurs heures d'inutiles tentatives pour le voir et lui exprimer toute sa re-

connaissance au sujet de la bonté qu'il lui avait témoignée.

Il coupa court à ses remercîments, mais avec grâce et politesse, et lui adressa ses félicitations. Son visage avait subitement perdu l'expression impérieuse et ironique dont Élisabeth avait été frappée, et elle se demanda où elle avait pu puiser le courage de rappeler ce gentilhomme si bien appris, aux égards qui sont dus à toutes les femmes. Son regard, naguère si méprisant, reposait doux et sérieux sur miss Mertens, et toute trace de dédain et de colère était si complétement effacée, qu'Élisabeth était tentée de se demander si elle n'avait pas rêvé la scène qui venait d'avoir lieu.

M. de Walde nourrissait à l'égard de son cousin des sentiments pour le moins hostiles, ainsi qu'Élisabeth avait déjà pu s'en apercevoir. Mais pourquoi ces sentiments éclataient-ils lorsque cet individu détesté paraissait devant elle? N'était-elle pas suffisamment tourmentée par les empressements dont M. de Hollfeld la poursuivait?.... Devait-elle être en-

core la victime d'une erreur dont Hélène était la cause principale?.... Elle éprouva un douloureux serrement de cœur en se retraçant la tendresse avec laquelle M. de Walde avait emporté sa sœur, les soins dont il l'avait entourée en lui épargnant même un regard de reproche pour les visites assidues de M. Hollfeld..... Et elle, la pauvre musicienne, contrainte de subir une présence odieuse, se trouvait avoir attiré toutes les foudres de la colère de M. de Walde..... Ou bien son orgueil aristocratique avait-il été froissé en voyant son cousin honorer de ses attentions une pauvre petite bourgeoise?.... Oui! c'était, ce devait être *cela;* elle avait été requise d'écraser cette pauvre fleur pour effacer toute trace de cette familiarité inconvenante, si l'on tenait compte de la noble origine de ce cousin..... C'est pour cela qu'il lui avait parlé d'un ton si étrangement et si singulièrement impérieux. Ah! comme elle avait eu tort de refuser l'explication qu'elle n'avait pas voulu accorder à ce ton de commandement! Elle lui aurait dit que ce cousin, tout noble qu'il fût, était méprisé et détesté par

elle; que, loin d'être honorée par ses attentions, elle les considérait comme une intolérable impertinence. Mais il était trop tard; M. de Walde causait avec miss Mertens du prochain voyage que Reinhard devait faire en Angleterre; non-seulement il paraissait avoir oublié les causes de son courroux, mais encore son humeur se montrait paisible, enjouée. Il devenait impossible de reprendre un sujet de conversation si différent, et de faire renaître la discussion orageuse qui s'était produite. D'ailleurs il ne lui accordait pas même un regard, quoiqu'elle fût placée tout près de miss Mertens.

« Je suis à peu près décidé, » lui disait M. de Walde, à faire ce voyage avec mon ami Reinhard; il reviendra avec madame votre mère, parce que je suis irrévocablement décidé à placer Lindhof sous son gouvernement. Quant à moi, je passerai l'hiver à Londres, et me rendrai au printemps en Écosse.....

— Et bien des années se passeraient sans que l'on vous revît..... » dit miss Mertens, fort attristée de cette perspective. La Thu-

ringe ne vous offre donc aucun attrait ?

— Si fait ; mais je souffre ici, et vous savez que parfois un bon coup bien net guérit une plaie, laquelle pourrait au contraire s'envenimer si on la traitait avec trop de ménagements..... J'attends beaucoup du bon air bien sain des montagnes de l'Écosse. »

Ces paroles avaient été dites sur un ton de plaisanterie qui contrastait singulièrement avec un pli soucieux formé entre les sourcils de M. de Walde. Il tendit la main à miss Mertens, s'en fut lentement et ne tarda pas à disparaître derrière un bosquet.

« Voilà qui est fait !.... » dit tristement miss Mertens; « au lieu de nous amener ici une jeune et belle épouse, ainsi que je l'espérais secrètement, il va reprendre sa course incessante au travers de l'univers, et délaisser sa demeure pendant des années peut-être. Il y a en lui une humeur inquiète qui s'explique lorsqu'on connaît les causes de ce vagabondage perpétuel : il ne peut souffrir la baronne de Lessen et se voit forcé de vivre près d'elle, car sa sœur, à laquelle il porte une affection bien tendre, lui a déclaré

que la présence de la baronne lui était indispensable et l'aidait à supporter les tristesses inhérentes à son état de santé..... Son cousin aussi est pour lui un hôte importun. M. de Walde a une nature trop droite et trop loyale pour que l'on ne comprenne pas ses dispositions, si *l'on* n'était résolu à ne pas les comprendre; la mère et le fils sont déterminés à n'avoir point d'yeux ni même d'oreilles et à se cramponner à ce château, coûte que coûte. Toute allusion à une séparation possible, sinon immédiate, glisse sur eux sans laisser de trace..... Ce M. de Hollfeld est vraiment un triste personnage, et je ne comprendrai jamais comment Mlle de Walde, dont le cœur et l'esprit ont sans contestation possible une grande valeur, a pu accorder son affection à un pareil individu.

— Ah! Vous vous en êtes donc aperçue?.... » dit Élisabeth.

« — Mon enfant, cela est depuis longtemps le secret de la comédie; elle l'aime vivement, profondément, avec toute la générosité, tout le dévouement que l'on peut at-

tendre d'une belle âme. Cette malheureuse inclination lui prépare de cruels soucis pour l'avenir, et M. de Walde en est bien chagrin; mais comme il ne peut éclairer sa sœur sans exposer sa frêle santé à une maladie qui serait peut-être mortelle, il fait à la tendresse fraternelle un sacrifice bien considérable : il renonce à sa patrie, à sa demeure, à sa sœur même, et s'en va traîner au loin des jours toujours solitaires, chassé de chez lui par l'impossibilité de vivre en bons rapports avec des gens qu'il mésestime. »

Tout en causant, miss Mertens et Élisabeth avaient depuis longtemps quitté le château, et gravissaient le sentier de la montagne. Elles rencontrèrent Reinhard qui avait fait une course, et miss Mertens lui raconta son entrevue avec M. de Walde, ainsi que les projets de départ dont il lui avait donné connaissance.

« Il ne m'en avait pas encore parlé, » dit pensivement Reinhard, « mais il me semblait tantôt tout disposé à quitter Lindhof sur l'heure..... Joli ménage ! Le maître de la

maison est considéré comme un despote capricieux et injuste, au sein même de sa famille, qui lui a tant d'obligations; il soutient toute cette séquelle, et pour reconnaître sa générosité on a détaché de lui le cœur de sa sœur. Bonté divine! si j'étais à sa place seulement pendant quarante-huit heures, j'aurais bientôt nettoyé ma maison de ces dangereux parasites. J'espère au surplus que M. de Hollfeld va regagner son domicile pour quelques jours au moins; son intendant vient de lui annoncer que la femme de charge est partie, et que tout est à l'abandon chez lui. Ce doux seigneur est si avare, et si exigeant envers ses domestiques, qu'il n'en peut garder aucun; d'autres événements désagréables paraissent aussi s'être produits sur son domaine. »

On atteignit ainsi le vieux château de Gnadeck, et Ferber reçut ses hôtes avec la plus franche cordialité. La petite chambre destinée à miss Mertens avait un aspect charmant dans sa simplicité : le lit était déjà garni de son linge bien blanc; un vieux petit bureau, bien réparé par le mal-

tre du logis, se dressait en face d'une horloge rustique qui faisait entendre son bruit régulier, et calmant dans sa monotonie. La corniche de la fenêtre était garnie de roses et de réséda, et par la porte entr'ouverte on apercevait le parloir de la famille. Élisabeth alluma bien vite le réchaud de la bouilloire destinée au thé, tandis que miss Mertens plaçait ses effets dans les tiroirs d'une commode.

Sur les entrefaites, le forestier avait fait son entrée en compagnie d'Hector et de sa grande pipe. Reinhard accepta l'invitation qui lui était faite, et une aimable compagnie se trouva ainsi réunie pour passer la soirée. Le forestier était d'une humeur fort joyeuse, et comme de coutume sa gaieté se traduisait en taquineries adressées à sa nièce. Celle-ci faisait beaucoup d'efforts pour lui donner la réplique sur le même ton enjoué, mais jamais ces efforts ne lui semblèrent plus difficiles, et l'oreille très-fine de son oncle eut bientôt saisi cette nuance dans les modulations de sa voix.

« Voyons, Élisabeth, qu'y a-t-il? Quelque

chose cloche en toi, bien sûr, » dit le forestier. Il la saisit par le menton et la regarda fixement. « Je ne me trompais pas! Il y a un voile sur ton regard comme sur ton âme; ton visage est tout changé; d'où vient cet air languissant? »

La jeune fille rougit et essaya d'échapper à cette inquisition par quelques plaisanteries; mais la tentative ne put aboutir, et elle alla se mettre à son piano; là du moins on ne la taquinait pas.

Son cœur oppressé s'allégea un peu quand elle put exhaler sa plainte en accords douloureux qui s'unissaient au crépuscule, pour y porter l'écho de la peine qu'elle ressentait depuis le moment où elle avait appris que M. de Walde allait quitter la Thuringe; et l'art s'acquittait de sa mission consolante. Arrière le trouble, le doute, et cette continuelle tension vers la solution de l'énigme qui s'était tout à coup posée en face de son cœur et de son esprit! Il fallait maintenant détourner ses regards de tous ces rêves..... il fallait envisager la réalité avec force et courage; et tout en se disant que sa volonté sau-

rait reconquérir le calme qu'elle avait perdu, la jeune fille ne pouvait interdire à ses regards de contempler encore une fois le pays de ses songes dorés, la patrie de ses rêves, la terre promise dont elle ne devait jamais toucher le sol, car il n'y avait pas de communication entre cette terre et le sombre abîme qui s'étendait à ses pieds.

Combien de temps joua-t-elle ainsi? Elle n'en eut pas conscience, car elle avait oublié le monde extérieur, et s'éveilla tout à coup de ses visions en apercevant un rayon de lumière, qui, depuis le parloir, s'était glissé sur le pâle visage du buste de Beethoven. Mme Ferber avait allumé sa grande lampe dans la pièce voisine, et Élisabeth s'aperçut alors que son oncle était debout près d'elle dans l'embrasure de la fenêtre; il était entré sur la pointe du pied, et l'avait écoutée sans mot dire. Quand le dernier accord s'éteignit comme un soupir étouffé, il passa la main sur les cheveux d'Élisabeth.

« Vois-tu, mon enfant, » dit-il enfin d'une voix émue, « si je n'avais déjà remarqué qu'il y avait dans le talent que tu pos-

sèdes un don merveilleux semblable à une sorte de révélation de tes pensées les plus secrètes, je l'aurais découvert ce soir. J'aurais vu ainsi qu'il se passe en toi quelque chose d'extraordinaire, car il y avait bien des larmes dans le poëme que tu viens de jouer sur ton piano. »

XIII.

Le séjour de miss Mertens au sein de la famille Ferber avait communiqué à ce cercle intime, plus de vie et plus d'attrait encore qu'il n'en avait possédé jusqu'à ce jour. Pour la première fois depuis bien longtemps, la pauvre institutrice se voyait entourée d'affection, traitée avec la sympathie et la considération que méritaient ses rares qualités de cœur et d'esprit. Son âme reconnaissante la portait à se rendre utile autour d'elle pour prouver sa gratitude à ceux qui lui faisaient cette douce et amicale atmosphère dans laquelle elle puisait une vie nouvelle; elle s'occupa particu-

lièrement d'Ernest et lui fit étudier le français et l'anglais. Élisabeth aussi refit avec elle quelques études littéraires. La jeune fille s'appliquait au travail de toutes ses forces; n'était-ce pas le meilleur moyen de conjurer le trouble de son cœur?

Les séances musicales se continuaient avec Mlle de Walde. M. de Hollfeld, qui s'était arrêté seulement pendant un jour à Odenberg, assistait toujours avec assiduité à ces études, et mettait tout en œuvre pour se trouver seul avec Élisabeth pendant quelques instants. Il avait déjà essayé plusieurs fois de demander à Hélène un livre ou bien un objet quelconque qu'elle se hâtait d'aller chercher elle-même; mais cette habile tactique était toujours déjouée par la jeune fille, qui profitait de l'absence de Mlle de Walde pour aller demander un verre d'eau au valet de chambre; il n'y avait guère lieu de compter non plus sur le retour solitaire d'Élisabeth, car miss Mertens venait régulièrement au-devant d'elle en compagnie du petit Ernest. Ces obstacles continuels lassèrent enfin sa patience et lui communiquèrent une

dose d'irritation qui l'obligea à se départir quelque peu de sa prudence habituelle. Il se contraignit moins, et son inclination s'afficha avec une franchise qui eût dû éclairer Hélène, si elle n'avait bénéficié de la cécité inhérente à sa situation, et représentée par la mythologie sous la forme du bandeau classique. Les visites qu'Élisabeth faisait au château devinrent donc toujours plus pénibles pour la jeune fille, et elle remerciait Dieu en voyant s'approcher le jour de la fête projetée; avec ce jour les séances musicales devaient cesser, tout au moins cesser d'être quotidiennes.

La veille de ce grand jour, Reinhard, venant visiter après le dîner les habitants de Gnadeck ainsi qu'il le faisait chaque jour, leur annonça que Lindhof avait reçu une visite.

« Cette bégueule manquait à la collection, » ajouta-t-il avec un dépit et une acrimonie fort étrangère à son humeur.

« — Qui est-ce donc? » demandèrent à la fois et en riant Mme Ferber et miss Mertens.

« — Oh mon Dieu ! c'est une soi-disant amie de Mlle de Walde, demoiselle d'honneur à la

petite cour de L., et venue soi-disant pour mettre sa soi-disant expérience au service de Mlle Hélène, à propos des préparatifs de la fête..... Que Dieu garde ou console les malheureux domestiques qui vont être mis sous ses ordres!

— Ah! c'est Mlle de Quittelsdorf!» s'écria miss Mertens en continuant à rire; «je la reconnais à cette esquisse peu flatteuse et pourtant peu flattée. Elle a du vif-argent dans les veines, et ne peut s'empêcher de commander et de décommander, de conseiller et de déconseiller, de faire ranger et déranger toutes choses autour d'elle; elle est aussi superficielle que possible, mais je ne lui crois pas l'âme mauvaise.»

Peu après Élisabeth se rendit à Lindhof, escortée par Reinhard. Quand elle fut en vue du château, elle aperçut le cheval de selle de M. de Walde arrêté devant le perron de la façade du sud; il parut bientôt la cravache en main, et descendit les degrés de l'escalier. Élisabeth ne l'avait plus revu depuis l'après midi où il lui avait marqué une rudesse

qu'elle ne soupçonnait pas en lui; il était singulièrement pâle et sombre.

Au moment où il montait à cheval apparut une jeune dame, vêtue d'une robe de mousseline blanche; elle était fort jolie et passa sur les degrés comme une vision légère en se hâtant d'atteindre le cheval de M. de Walde pour lui offrir un morceau de sucre, et lui donner sur le cou quelques tapes amicales. Elle était suivie par Hélène appuyée sur le bras de M. de Hollfeld, et adressant de la main un gracieux salut à son frère.

« Cette jeune dame est M[lle] de Quittelsdorf?... » dit Élisabeth. Reinhard fit un signe d'affirmation avec une grimace de mécontentement comique.

« — Son aspect me plaît beaucoup, » dit a jeune fille, « et M. de Walde paraît l'écouter avec infiniment de plaisir, » ajouta-t-elle à voix basse. Le cavalier se penchait en effet vers cette jolie apparition et semblait recueillir ses paroles avec un vif intérêt.

« — Hé! sans doute; c'est un homme du monde, il écoute volontiers ce petit jargon

pendant quelques instants..... puis il ne peut être grossier avec une demoiselle si gracieuse, » répondit Reinhard en continuant à avancer.

Ils avaient atteint le vestibule. Élisabeth prit congé de Reinhard, et se rendit dans le salon de musique où Mlle de Walde et M. de Hollfeld la rejoignirent bientôt. La première se dirigea vers son cabinet de toilette pour réparer le désordre que le grand air avait causé dans sa chevelure. Hollfeld profita de ce moment et se rapprocha aussitôt d'Élisabeth qui s'était placée près de la fenêtre et feuilletait un cahier de musique.

« Nous avons été bien désagréablement interrompus l'autre jour, » murmura-t-il à son oreille.

« Nous?..... » répondit Élisabeth en le toisant froidement... « J'ai en effet à me plaindre d'avoir été interrompue dans ma lecture, et cela m'a causé une vive contrariété.

— Ah!.... » fit-il avec une certaine émotion..... « une vive contrariété? N'avez-vous donc pas compris le langage que tenait la rose?

— Je pense l'avoir compris : elle disait qu'il était mille fois plus heureux de mourir sur sa tige, que d'en être arrachée pour périr si inutilement.

— Comme vous êtes cruelle!... Un vrai marbre ! Ne sentez-vous pas ce qui m'attire invinciblement ici chaque jour?

— Sans aucun doute c'est l'admiration qu'inspirent les grands génies de la musique.

— Vous vous trompez.

— En tout cas, pas à votre désavantage.

— Mais si ! car si je vous laissais cette conviction, je n'avancerais pas d'un pas. En réalité, la musique est pour moi un pont.....

— Je vous engage à vous y tenir, car sans son appui vous courriez le risque de tomber à l'eau.

— Et m'y laisseriez-vous périr?

— Sans aucun doute, » répondit sèchement Élisabeth ; « je ne me propose pas de concourir pour gagner la médaille de sauvetage. »

Mlle de Walde rentra et parut fort surprise de trouver son cousin en conversation

animée avec la jeune musicienne. Jusqu'ici il ne lui avait jamais adressé la parole. Son regard se fixa sur le visage de M. de Hollfeld qui portait encore la trace d'un vif chagrin, puis elle se plaça silencieusement au piano et se mit à préluder, tandis qu'Élisabeth réunissait les cahiers de musique. Hollfeld s'assit à sa place accoutumée, et appuya mélancoliquement la tête sur sa main en fixant invariablement ses regards sur la jeune fille. Elle regretta alors de lui avoir répondu, car la froideur même de son langage semblait avoir produit un effet tout à fait opposé à celui qu'elle se proposait. En ce moment elle résolut d'affronter même les moqueries triomphantes de son oncle, et de renoncer à des leçons qui l'exposaient à une recherche aussi déplaisante.

La leçon touchait à sa fin, lorsque Mlle de Quittelsdorf se précipita dans le salon; elle portait dans ses bras une petite créature enveloppée d'une longue robe blanche, et dont elle pressait la tête sur son épaule.

« Madame la grande maîtresse de Falkenberg, » dit-elle cérémonieusement, « envoie

ses meilleurs compliments et en même temps l'expression de ses plus vifs regrets à propos de l'attaque de goutte qui ne lui permettra pas d'assister à la fête de demain; elle demande que l'on veuille bien accueillir à sa place son cher et charmant petit-fils..... »

A ce moment, la petite créature que Mlle de Quittelsdorf pressait si tendrement dans ses bras se livra à des mouvements désordonnés, incompréhensibles, et réussissant enfin à se précipiter à terre, s'alla cacher sous une chaise en traînant sa longue robe blanche comme un manteau de cour.

« Mais, Cornélie, tu es vraiment trop enfant! » dit Mlle de Walde sans pouvoir s'empêcher de rire, malgré le déplaisir dont témoignait le son de sa voix en apercevant la physionomie anxieuse d'Ali, qui, la tête enveloppée d'un petit bonnet d'enfant nouveau-né, se hasardait un peu en dehors de la chaise sous laquelle il avait cherché un abri. « Si jamais madame de Falkenberg apprenait cette plaisanterie, tu ressentirais les effets de son mécontentement. »

Bella, qui avait suivi Mlle de Quittelsdorf, se pâmait de rire, et Mme de Lessen, attirée par ce vacarme inexplicable, vint prendre part à la gaîté générale, et menaça du doigt la coupable, tout en se rapprochant d'Élisabeth.

« Mlle de Walde ne vous á peut-être pas encore avertie, » dit-elle avec un ton de condescendance, « que tous les invités seront réunis demain à quatre heures dans le grand salon du rez-de-chaussée ; je vous prie d'être bien exacte, et de ne pas dépasser l'heure indiquée. Le concert doit être terminé à six heures au plus tard ; je vous le fais remarquer afin que vos parents ne vous attendent pas plus tôt. »

En écoutant ce discours, Hélène baissait la tête sur les touches du piano avec une certaine confusion, tandis que Mlle de Quittelsdorf, se plaçant près de la baronne, examinait curieusement la contenance d'Élisabeth..... Si beaux que fussent ses yeux noirs, ils causèrent bientôt un certain malaise à la jeune fille, et après s'être inclinée à demi devant la baronne, en l'assurant de

sa ponctualité, elle se redressa et adressa un regard ferme et sérieux à la jeune curieuse; cela suffit pour changer l'attitude de celle-ci. Elle détourna la tête et se mit à errer au travers de la chambre comme un enfant mutin en quête d'un exploit quelconque; elle découvrit tout à coup M. de Hollfeld, qui n'avait pas quitté l'embrasure de la fenêtre.

« Comment, Hollfeld, » s'écria-t-elle, « est-ce bien vous? Vous en personne, et non pas votre fantôme? Que faites-vous là?

— J'écoute, comme vous le voyez.

— Vous écoutez? Vous? Ha! ha! ha! Et vous comprenez Mozart et Beethoven? Vous jouissez de leurs œuvres? Mais il y a vingt-huit jours à peine, quatre semaines si vous voulez, que vous m'avez confessé à moi-même, durant un concert de la cour, l'étrange effet que la musique provoquait en vous; vous affirmiez que cela vous causait des crampes d'estomac! »

Et la jeune personne se tenait les côtes tant elle riait.

« Oh! ma chère Cornélie, laissons de côté les plaisanteries, » dit Mme de Lessen d'un ton

suppliant; «j'ai besoin de vous, de votre esprit inventif, original, pour arrêter le programme de la fête..... Toi aussi, mon cher Émile, tu peux m'être fort utile, et tu me rendras service en venant te joindre à nous. Tu sais que je me trouve maintenant dans la triste obligation de recourir à l'appui d'un homme pour faire respecter par les domestiques les ordres que je donne. »

Hollfeld se rendit à cet appel avec une mauvaise grâce fort évidente.

« S'il en est ainsi, emmenez-moi avec vous..... Serez-vous assez barbares pour m'abandonner à ma solitude jusqu'à l'heure du thé! » s'écria Hélène en se levant..... Elle semblait fort contrariée, et Élisabeth saisit au passage le regard empreint de jalousie qu'elle jeta sur les pieds plus agiles de Cornélie, déjà suspendue au bras de M. Hollfeld et se dirigeant vers la porte. Élisabeth rangea la musique, ferma le piano et quitta le salon.

En traversant le château elle reconnut qu'il y régnait un mouvement extraordinaire; plusieurs domestiques transportaient des paniers

d'argenterie et de vaisselle dans l'une des pièces du rez-de-chaussée; dans l'une des chambres qu'elle entrevit en passant, se trouvait un monceau de branches vertes, de bouquets et de guirlandes de fleurs.

Et celui en l'honneur duquel s'accomplissaient tous ces préparatifs, errait au dehors seul, l'âme et l'esprit visiblement et péniblement troublés!

Élisabeth se dirigea vers le village pour s'acquitter d'une commission dont son père l'avait chargée. Peu de jours auparavant, un violent orage avait eu lieu pendant la nuit, et depuis ce moment le bastion, déjà fort endommagé, prenait un aspect toujours plus menaçant pour le jardin, qu'il aurait enseveli sous ses décombres. Deux maçons de Lindhof avaient enfin promis à Ferber de démolir ce voisin embarrassant; mais comme on ne pouvait ajouter une foi implicite à leurs promesses, ainsi que le forestier en avait averti ses parents, Élisabeth devait aller presser les maçons en leur communiquant l'imminence du péril et la nécessité de le conjurer.

Le résultat de sa démarche fut satisfaisant; l'un des ouvriers lui avait juré, sur tout ce qu'il avait de plus cher et de plus sacré, qu'il serait exact à l'heure indiquée. Elle revint au travers de la forêt. Au milieu de la route qui conduisait du village à la maison forestière, commençait un étroit sentier se rattachant au principal chemin tracé sur la montagne; il était peu fréquenté, et pour cette raison échappait aux regards; son entrée était obstruée par un taillis touffu, et par le lierre qui envahissait les arbres en s'y cramponnant de ses vrilles tenaces. Élisabeth aimait ce sentier pittoresque, et le prenait souvent pour regagner le logis paternel.

Jamais encore il ne lui était arrivé d'y rencontrer quelqu'un; mais cette fois, à peine avait-elle fait quelques pas sous sa voûte obscure, qu'elle aperçut à vingt pas devant elle, près du tronc d'un arbre gigantesque, quelque chose comme un bras qui se levait lentement, puis retombait de même. Elle pouvait d'autant moins se tromper sur ce mouvement, que les arbres étaient quelque peu

écartés à cette place, et qu'une lumière plus intense tombait sur une petite place gazonnée qui représentait une oasis dans les profondeurs de la forêt. Elle s'avança doucement..... puis s'arrêta frappée de terreur.

Un homme s'appuyait à cet arbre et tournait le dos à la jeune fille; sa tête était découverte, et l'on apercevait sa chevelure inculte; il resta immobile durant un moment comme s'il guettait quelqu'un ou quelque chose... Il fit un pas en avant, leva son bras droit et dirigea l'orifice d'un pistolet vis-à-vis de lui comme s'il avait pris pour but un arbre voisin..... puis il laissa retomber son bras.

« C'est un tireur qui s'exerce, » se dit Élisabeth pour se rassurer, mais sans y réussir pourtant, car une angoisse indescriptible s'empara de son cœur; elle ne savait à quoi se résoudre..... Fallait-il avancer ou reculer? Une force invincible la cloua sur le sol où elle semblait avoir pris racine.

Tout à coup elle perçut le bruit produit par les pas d'un cheval; l'homme qui se tenait appuyé sur l'arbre tressaillit comme s'il

avait reçu un choc électrique. Peu après un cavalier apparut sur la place gazonnée ; le cheval s'avançait à pas lents sur ce sol moelleux ; son maître, totalement absorbé par ses pensées, avait négligemment laissé tomber la bride. L'homme ,qui tenait un pistolet, fit avec vivacité deux pas en avant, leva le bras dans la direction du cavalier, et tourna quelque peu la tête vers Élisabeth. Dans ce visage livide, aux traits contractés par la haine et par l'horrible passion de la vengeance, la jeune fille reconnut aussitôt l'intendant Linke, et celui qui s'avançait insouciant vers le pistolet braqué contre lui était M. de Walde. Un changement prodigieux se produisit alors. Élisabeth, qui avait examiné les préliminaires de ce drame avec l'épouvante, la terreur d'une jeune fille placée en face d'une tentative de meurtre, sentit tout à coup un courage surhumain éclater dans son âme; elle calcula avec un sang-froid héroïque les moyens de sauver cette vie menacée..... Elle s'avança légère comme une fée, se trouva tout à coup près de Linke, dont l'attention

était absorbée par le soin haineux avec lequel il visait sa victime. Arrivée à portée du meurtrier, la jeune fille saisit son bras au moment où il touchait la détente du pistolet, et le tira brusquement en arrière. Le coup partit dans une direction tout opposée, et la balle alla frapper un arbre..... Le meurtrier, saisi de frayeur, tomba à terre..... Au même instant une voix féminine appela au secours : l'assassin se releva et prit la fuite, tandis que le cheval, épouvanté, se cabrait et emportait au loin son cavalier, qui essayait de le maîtriser, et le ramena tout frémissant près d'Élisabeth. Elle s'était appuyée sur un arbre en se sentant défaillir; la faiblesse de l'enfance avait repris ses droits; son visage s'était couvert d'une pâleur mortelle, mais un joyeux sourire illumina ses traits lorsqu'elle aperçut devant elle M. de Walde, sauvé par elle.

En l'apercevant, M. de Walde sauta à bas de son cheval. Encore sous l'empire de la frayeur qu'elle avait ressentie, la jeune fille poussa un cri et se retourna avec épouvante

en sentant deux bras se poser sur ses épaules; c'était miss Mertens, dont le visage, bouleversé, se penchait vers elle.

« Au nom du ciel! Élisabeth, » dit-elle d'une voix entrecoupée, « qu'avez-vous fait? Il aurait pu vous tuer! »

M. de Walde traversa rapidement l'espace qui le séparait des deux amies.

« Êtes-vous atteinte?... » demanda-t-il avec émotion en s'adressant à Élisabeth.

Elle secoua négativement la tête, et se dirigea, entraînée par miss Mertens, vers un tronc d'arbre renversé; là elles s'assirent toutes deux.

« Que s'est-il donc passé? » dit M. de Walde en s'adressant à miss Mertens.

« Non, non! » s'écria Élisabeth avec angoisse, « pas ici, pas en ce moment... Il faut vous éloigner; le meurtrier a disparu, il erre peut-être dans les taillis voisins, et se remet aux aguets pour accomplir son projet.

— Linke a essayé de vous assassiner, Monsieur, » dit miss Mertens d'une voix tremblante.

« — Le malheureux! Ainsi ce coup de pistolet m'était destiné, » reprit M. de Walde avec calme. Il s'avança vers le taillis voisin désigné par miss Mertens, et s'y enfonça tandis qu'Élisabeth le suivait du regard avec effroi.

« Nous pouvons être tranquilles, » dit-il en reparaissant, « il n'y a pas de trace de l'assassin..... Il ne recommencera pas aujourd'hui; contez-moi l'événement dans lequel je jouais, à mon insu, l'un des rôles principaux. »

Miss Mertens dit alors que, sachant le détour fait par Élisabeth avant de revenir à Gnadeck, elle avait pris, pour aller à sa rencontre, le sentier conduisant au village, certaine d'y trouver sa jeune amie. Tout en s'avançant vers l'endroit où le drame allait se jouer, elle avait fait la même découverte qu'Élisabeth. Elle soupçonna immédiatement le dessein du misérable, qui se tenait en embuscade; mais la frayeur l'avait paralysée, et son gosier, contracté, n'avait même pu laisser passer un cri d'épouvante; c'est en s'apercevant du danger couru par la jeune fille

qu'elle avait appelé au secours, et c'était ce cri que l'on avait entendu au moment où partait le coup de pistolet... Son récit, fort entrecoupé, était beaucoup plus incohérent que le résumé qui vient d'être lu. Enfin elle s'adressa à la jeune fille.

« Où donc avez-vous trouvé, mon enfant, le courage de saisir cet homme? Je frémis encore seulement à la pensée de le toucher, et j'aurais pu tout au plus essayer de l'effrayer par mes cris.

— Si j'avais crié, » répondit Élisabeth, « la surprise même que le meurtrier aurait éprouvée eût peut-être fait dévier son arme, et cela même pouvait causer le malheur qu'il fallait conjurer. »

M. de Walde avait écouté ce récit avec beaucoup d'attention et de tranquillité ; seulement lorsque miss Mertens décrivit le mouvement courageux par lequel Élisabeth s'était précipitée sur l'assassin, il changea de couleur et jeta sur la jeune fille un regard empreint d'anxiété, comme pour s'assurer encore que le danger auquel elle s'était exposée avait été conjuré ; il se pencha res-

pectueusement, prit sa main et la baisa. Miss Mertens s'était éloignée de quelques pas et, se baissant, ramassa le pistolet, qui avait été abandonné; elle le remit à M. de Walde.

« C'est affreux!... » dit-il en examinant l'arme... « Ce misérable s'est servi d'un pistolet qui m'appartient. »

Élisabeth se leva et affirma à miss Mertens qu'elle ne se ressentait plus des suites de son effroi et qu'elle était tout à fait en état de regagner leur demeure. Toutes deux voulurent prendre congé de M. de Walde, mais il attacha soigneusemont la bride de son cheval à une branche voisine, et déclara qu'elles ne s'éloigneraient pas sans qu'il les accompagnât. « Linke vient de vous prouver », ajouta-t-il avec un ton quasi plaisant, « qu'il a un caractère très-vindicatif; il pourrait se faire qu'il portât en ce moment à la personne qui m'a sauvé une haine plus intense encore que celle dont je suis l'objet... Je ne puis supporter la pensée que vous soyez exposées à le rencontrer sans être protégées par la présence d'un homme. »

Ils montèrent donc le sentier de la montagne ensemble. Miss Mertens marchait en avant, et essayait de presser l'ascension, car il fallait faire immédiatement la déclaration du meurtre et provoquer les recherches nécessaires pour arrêter l'assassin; mais ses efforts n'étaient pas couronnés de succès. M. de Walde marchait lentement, silencieusement près d'Élisabeth. Celle-ci, après avoir longtemps lutté contre elle-même, le pria à voix basse d'envoyer chercher son cheval et de retourner au château par un autre chemin.

Il sourit. « Bélisaire est très-sauvage et fort obstiné, » dit-il; « il ne connait que moi, n'obéit qu'à moi, et le téméraire qui oserait le monter pour le ramener au logis ressentirait certainement les effets de son courroux..... D'ailleurs cet homme, ainsi que je vous l'ai déjà dit, ne renouvellera pas sa tentative aujourd'hui..... Et quand même! Je suis, je dois être invulnérable; une bonne étoile s'est montrée dans mon ciel, et me protège contre tout malheur. » Il s'arrêta tout à coup.

« Qu'en pensez-vous? » dit-il à voix basse ; « dois-je m'arrêter à cette croyance, dois-je conserver cette illusion, qui embellirait toute ma vie?

— Si cette illusion peut vous conduire à un but désirable, votre croyance à l'influence d'une bonne étoile n'est pas indifférente.

— Le but!.... ce serait cette illusion même, » murmura-t-il en se parlant à lui-même.

« Je ne vous comprends pas, » répondit Élisabeth avec surprise.

« Cela se conçoit! » répondit M. de Walde avec une sorte d'aigreur, « vos pensées ont pris un autre cours, une direction opposée; si sévère que l'on soit, si vigilant que l'on se montre vis-à-vis de soi-même, il arrive parfois qu'on se laisse prendre à un beau rêve..... Non, non, ne parlez pas! Je suis déjà puni, puisque je suis éveillé. »

Il pressa le pas, et rejoignit miss Mertens, tandis qu'Élisabeth les suivait en se demandant avec angoisse pourquoi il avait repris tout à coup ce son de voix rude et amer. Il ne dit plus un mot, et quand on eut

atteint les murs de Gnadeck, il salua les deux dames en leur adressant une phrase laconique, puis redescendit la montagne à grands pas. Miss Mertens le considéra avec surprise.

« Quel homme bizarre! » dit-elle en remuant la tête.. « Lors même que la vie aurait peu de prix à ses yeux, et je le crois fermement aujourd'hui plus que jamais, encore eût-il dû penser, il me semble, qu'une parole de reconnaissance n'eût pas été surperflue vis-à-vis de la personne qui a sauvé sa vie en exposant la sienne propre.

— Je ne vois pas comme vous, » répondit Élisabeth, « la nécessité de m'exprimer une reconnaissance quelconque; vous accordez trop d'importance à une action bien simple en elle-même et toute instinctive; je me suis seulement acquittée d'un devoir strict envers mon prochain, et j'aurais agi de la même façon si tout autre, Linke lui-même, avait été la victime visée par le canon d'un pistolet. J'espère que M. de Walde envisage les choses de cette façon, et je le désire vivement; car si son esprit hautain considère tout sentiment

envers un être aussi obscur que je le suis comme un sentiment importun et désagréable, il est bien certain que je ne consentirais à aucun prix à réclamer ni même à accepter ses marques de reconnaissance. »

Bien des impressions opposées de joie et d'amertume se succédaient rapidement dans l'âme de la jeune fille; elle suivait par la pensée le promeneur solitaire qui descendait le sentier de la montagne et se disait avec angoisse qu'il allait peut-être rencontrer son misérable assassin..... Puis, marchant plus vivement, elle essayait de secouer cette préoccupation en se répétant qu'il fallait être totalement dépourvue de raison pour accorder quelque intérêt à un homme qui s'appliquait à se montrer à elle sous l'aspect le plus bizarre sous les traits les plus durs et les plus désagréables. Même quand il se trouvait en face de la baronne, qui paraissait être en possession incontestée de son antipathie, il ne perdait pas un seul instant le calme souverain qui présidait à ses actions et à ses paroles, et son ironie même se voilait de politesse..... C'est seulement avec elle qu'il se dispensait de

toute courtoisie, seulement à elle qu'il parlait avec rudesse, et parfois avec emportement..... Quelle vivacité se révélait alors tout à coup dans ses mouvements ! Il exigeait qu'elle l'eût compris avant même qu'il se fût donné la peine de parler et de s'expliquer..... Et comme il s'impatientait contre sa lenteur d'esprit !.... Cependant que pouvait-elle faire de plus? Quelque peine qu'elle se donnât, lui, sa conduite et ses discours n'en restaient pas moins une énigme insoluble..... Oui il fallait désormais éviter toute rencontre avec lui. Heureusement son voyage était décidé, son départ prochain..... Heureusement !.... Hélas ! l'édifice laborieusement élevé par l'amour-propre qui voulait s'y retrancher, et qui espérait y rester inattaquable, s'écroula tout à coup..... Il tomba si bien en ruines, qu'à l'extrême surprise de miss Mertens, la jeune fille s'élança vers l'un des points d'où l'on apercevait les méandres du sentier pour s'assurer que M. de Walde avait accompli son trajet sans courir de nouveaux périls. L'institutrice la suivit complaisamment, et toutes deux l'aperçurent avec une joie presque

égale, mettant pied à terre devant le perron de son appartement.

XIV.

Le soir était venu; la famille Ferber s'était réunie sous les tilleuls qui avoisinaient la fontaine. Mme Ferber et miss Mertens travaillaient ensemble à préparer un tapis épais, composé d'une foule de petits morceaux d'étoffe, et destiné à être placé sous le piano quand l'hiver serait venu.

La mère avait perdu une grande partie de la tranquillité extérieure qui embellissait son visage, resté beau en dépit des peines et des années. Le danger couru par sa fille avait accablé ce cœur si courageux, tant qu'il s'agissait d'autres douleurs. Quoique son enfant fût revenue saine et sauve se placer sous l'aile maternelle, quoiqu'elle la vit près d'elle ou bien en face d'elle, elle ne pouvait s'empêcher de suivre tous ses mouvements d'un regard inquiet..... Les traits un peu altérés d'Elisabeth lui causaient encore d'autres ap-

préhensions. En effet, ne pouvait-on craindre une maladie, résultat possible des émotions dues à un semblable péril ? Le père avait des sentiments tout à fait opposés..... « Bien, ma fille », s'était-il écrié après avoir écouté le récit de miss Mertens, « prendre une résolution avec sang-froid, l'exécuter avec rapidité et décision..... C'est ainsi que je voulais voir mon enfant. »

Madame Ferber avait toujours vu en son mari le modèle des hommes et des maris; maintenant encore, après tant d'annés d'union, elle adoptait aveuglément ses opinions, parce qu'elle était persuadée de leur infaillibilité. Aujourd'hui cependant elle étouffa un léger soupir en entendant les éloges qu'il adressait à sa fille, et elle dit qu'une mère aimait bien plus et bien mieux son enfant qu'un père.

« *Plus*, non », répondit Ferber mais *autrement*; c'est justement parce que je l'aime, que j'encourage en elle la vaillance et la force du sentiment. C'est parce que je l'aime que je veux voir en elle une force de caractère qui lui permettra de se protéger et la sauvera de la triste condition faite ici-bas aux femmes

sans énergie, incapables d'initiative et réduites à l'état de créatures infirmes et inférieures. »

Élisabeth prit aussi son ouvrage..... Mais Ernest la regarda d'un air fort désappointé, tandis qu'elle déroulait un travail de couture.

« C'est bon, » dit-il... « M. de Walde pourra me demander tant qu'il voudra si je t'aime; je ne serai plus assez sot pour répondre : Oui. Tu ne joues plus du tout avec moi, tu ne ris plus; il paraît que depuis quelque temps tu t'imagines être devenue tout à coup une grande demoiselle comme miss Mertens..... Tu te trompes! De longtemps encore tu ne seras comme elle. »

Toute la compagnie accueillit ce discours en riant; mais Élisabeth, sensible au reproche qui lui était adressé, se leva aussitôt, releva, à l'aide de quelques épingles, sa robe trop longue, puis entreprit de gagner le petit garçon de vitesse dans une course dont le rempart était le théâtre.

Pendant ce temps on sonnait à la porte du préau; Ferber alla ouvrir, et introduisit le docteur Fels, Reinhard et le forestier. Élisa-

beth, poursuivie par son frère et excitée par le plaisir qu'il prenait à ce jeu, n'avait pas aperçu les visiteurs.

« Je n'oublierai pas ce que je vois, » s'écria Fels en riant, « et je saurai le redire..... Hé quoi ! une héroïne dans la journée, un papillon le soir ! C'est un singulier contraste. »

Quant au forestier, il s'était élancé vers sa nièce, l'avait prise dans ses bras, et baisait son ront en riant et aussi en pleurant un peu. « Mon enfant, » s'écriait-il... « Mon enfant précieuse et bien aimée !... » Puis il s'éloigna un peu, et la considéra avec un doux orgueil..... « Regardez-moi cela ! » On dirait qu'elle est taillée dans de l'ivoire, tant elle semble fragile, et avec cela elle a au cœur et dans le poignet une force toute masculine..... Il est bien fâcheux que tu ne sois pas un garçon..... Tu endosserais l'habit vert des forestiers et tu lui ferais honneur ! »

Le docteur Fels s'était approché de la jeune fille et lui avait tendu la main. « M. de Walde s'est rendu en ville, » lui dit-il, « et m'a prié de venir ici de suite; il désire vivement être assuré que l'effroi dont vous avez

été saisie n'a pas eu de contre-coup fâcheux.

— Pas le moindre, » répondit Élisabeth en rougissant, « ainsi que vous pouvez vous en convaincre. Ernest vient d'affirmer avec une certaine aigreur qu'il était impossible de me rejoindre.

— Fort bien; je rendrai cette réponse textuellement à M. de Walde, » répondit le médecin avec son fin sourire; « il jugera par lui-même si l'on doit la considérer comme inquiétante ou rassurante; et maintenant que le médecin s'est acquitté de sa mission, voulez-vous permettre à l'ami de se présenter à vos parents ? »

Ferber conduisit ses hôtes près de sa femme, et le cercle se forma bientôt. Le docteur Fels parut se familiariser très-vite avec la compagnie, et déclara que, tout bien considéré, les ruines de Gnadeck paraissaient être un lieu de délices. Naturellement on ne cessa de discourir à propos de l'attentat de Linke. Peu après son départ de Lindhof, on avait découvert les traces d'innombrables malversations commises par lui au détriment de M. de Walde. Ces abus de confiance, — pour ne pas les qualifier

plus énergiquement, — commençaient à être connus du public, quoique M. de Walde eût gardé sur ce point un silence généreux, et venaient d'empêcher Linke tout récemment d'obtenir un poste de confiance qu'il ambitionnait. Cet échec avait sans nul doute exalté les sentiments de vengeance qui s'agitaient en lui..... On avait déjà pris toutes les mesures nécessaires pour atteindre l'assassin, et le forestier venait d'être requis de faire visiter la forêt par tous les gardes-chasse placés sous ses ordres. Reinhard dit à son tour « que M. de Walde avait sévèrement défendu à tous les domestiques du château de révéler à sa sœur le péril qu'il avait couru, et qui pourrait lui causer une émotion dangereuse. Pareille défense avait aussi été faite en ce qui concernait la baronne, son fils et sa vieille femme de chambre. Les autorités de la ville ont promis à M. de Walde de lui garder le secret au moins pour les premiers jours..... Sans cette louable précaution il eût été bien difficile d'enchaîner toutes les langnes de la cité voisine ; la moitié de ses habitants environ

est conviée au château pour la fête de demain.....

— C'est-à-dire *cette* moitié qui possède un bipède ou un quadrupède sur champ d'azur ou de gueule, » dit le médecin. « *Cette* moitié de la ville qui se pare d'armoiries plus ou moins authentiques et antiques, et chez quelques-uns tout à fait comiques. Oh! l'on a soigneusement trié les invités et épluché, compté, recompté leurs aïeux et leurs quartiers; tout cela s'est fait comme lorsqu'il s'agit des invitations de la cour..... J'ai déjà averti ma femme qu'elle aurait à se tenir humblement comme une vulgaire corneille admise par hasard au milieu de nobles faucons..... Car à notre extrême surprise, nous avons reçu une invitation rédigée au nom de la baronne qui abuse un peu, ce me semble, de la docilité avec laquelle Mlle de Walde s'efface derrière elle. »

L'obscurité avait succédé au crépuscule; la famille et miss Mertens reconduisirent les visiteurs jusqu'à la porte du préau. A ce moment des sons joyeux s'élevèrent du sein de

la vallée, et traversèrent la forêt silencieuse dans laquelle tout semblait endormi jusqu'à la brise qui naguère agitait mollement la cîme des arbres..... C'était le corps de musique de la ville de L... qui venait donner une aubade à M. de Walde.

XV.

Le lendemain, dès cinq heures du matin, les habitants de Gnadeck furent éveillés par la détonation d'innombrables pétards..... « Ah ! Ah ! » dit Ferber à sa femme, « voici la fête qui commence. » Ce tapage mit fin à un rêve plein d'angoisses dont Élisabeth était la proie. Le drame de la veille avait pris corps; elle voyait M. de Walde atteint sous ses yeux, chanceler et tomber à terre..... La première détonation avait donné à ce rêve un caractère de réalité tellement saisissant, qu'elle ne put recouvrer immédiatement la notion de la réalité des choses. Si rapides qu'eussent été ces moments d'angoisse, la jeune fille avait passé par toutes les phases

d'une douleur poignante, indescriptible. Elle avait supposé que le ciel et la terre devaient tomber dans un chaos complet au moment où cet homme perdait la vie, et son seul espoir était de se trouver ensevelie dans ces ruines générales..... Et même lorsqu'elle se trouva en face d'un gai soleil éclairant sa chambre, et non pas une mare de sang sur le gazon de la forêt, elle sentait encore vibrer en elle le contre-coup de son émotion..... Plus encore que la veille, plus et mieux qu'au moment où elle exposait sa vie pour sauver celle de M. de Walde, elle sentait que s'il était mort elle n'aurait pu lui survivre.

Encore des détonations là-bas dans la vallée; les carreaux des fenêtres du vieil édifice de Gnadeck frémissaient dans leur cadre, et le petit canari s'agitait éperdu en se cognant à tous les barreaux de sa cage. Quelques fusils furent déchargés dans la cour du château de Lindhof, et Élisabeth tressaillait encore douloureusement lorsque sa mère, redoutant toujours les suites du drame de la veille, vint s'assurer sur la pointe du pied

de la bonne santé de sa fille. Celle-ci lui jeta ses bras autour du cou, et, ne pouvant plus commander à l'agitation de ses nerfs, se mit à pleurer avec les sanglots qui appartiennent aux enfants.

« Qu'y a t-il ? » s'écria Mme Ferber, au comble de la terreur; tu es malade ! Je le prévoyais bien, mon Dieu ! Je redoutais bien le contre-coup de cet affreux événement..... Et toutes ces détonations insupportables !... Cela va encore t'agiter; reste au lit, je vais te préparer une infusion de tilleul. »

Mais Élisabeth repoussa énergiquement ces deux propositions, et déclara qu'elle ne resterait à aucun prix un quart d'heure de plus dans son lit. Elle sauta à bas de sa couchette, passa une robe, plongea dans une cuvette remplie d'eau froide son visage, gonflé par les larmes, et alla mettre la dernière main aux préparatifs du déjeuner ébauché par sa mère.

Les coups de fusil avaient cessé; toute trace de larmes s'était effacée sur les joues d'Élisabeth. Elle jeta un regard plus calme sur le monde extérieur, car enfin, lors même

qu'une vie semée d'épreuves se déroulait devant elle, du moins *il* vivait. Avec cette pensée tout pouvait se supporter, tout, même son départ, même son éloignement..... lors même que celui-ci durerait longtemps peut-être, quelques années, et après tout, rien au monde ne pouvait l'empêcher de penser à lui, même quand il serait absent.

Plus tard elle se rendit avec ses parents, et miss Mertens à la maison forestière, où toute la compagnie dînait chaque dimanche. Le front du maître du logis était chargé de nuages; ainsi qu'Élisabeth s'en aperçut bientôt, il avait des soucis causés par Berthe.

« Je ne supporterai pas tout cela plus longtemps ! » s'écria-t-il avec vivacité; « suis-je donc obligé, sur mes vieux jours, à remplir les fonctions de geôlier, surveiller, guetter, espionner dans ma propre maison une sotte créature qui me devient chaque jour plus suspecte, et ne m'est rien, absolument rien, car elle n'appartient ni de près ni de loin à ma famille, Dieu merci !... Faut-il donc m'appliquer à la préserver de ses propres sottises, non par le raisonnement, car

elle est incapable de le comprendre, mais par la rigueur qui me signale à sa haine, qu'elle considère comme un abus de ma force et qu'elle trompe par la ruse et par la désobéissance?

— Mon oncle, songe qu'elle est malheureuse, » dit Élisabeth avec tristesse.

« Malheureuse? Elle est malheurense? Allons donc! c'est une comédienne, et voilà tout... et c'est ce que je déteste et méprise le plus au monde, parce que les gens qui jouent la comédie ont le caractère faux, et que d'un autre côté ils se croient le droit de se moquer de ceux qu'ils pensent avoir dupés. Je ne suis pas un ogre, que diable!.... Et quand elle était véritablement malheureuse, c'est-à-dire quand elle est restée orpheline de père et de mère, je l'ai recueillie chez moi. Mais sais-tu bien, Élisabeth, qu'alors, et il y avait à peine quelques semaines que l'on avait mis ses parents en terre, — sais-tu qu'elle chantait comme une alouette et sautait et s'amusait pendant tout le jour? Aussi avais-je l'âme toute contristée et comme humiliée en lui voyant un cœur

si indifférent et un esprit si léger..... Et maintenant, qu'est-ce donc qui la rend malheureuse? Qu'est-ce que ce sot mystère, cette conduite bizarre et ridicule? Je me moque bien de son secret, puisqu'elle n'a pas de confiance en moi, et lui en laisse volontiers la garde; de plus, je n'aime pas à contrarier le monde, et si cela lui fait plaisir d'avoir toujours une figure désolée et des airs dramatiques, mon Dieu! je n'en soufflerai mot. Seulement le mutisme dont elle paraît avoir fait vœu..... à qui? je n'en sais rien..... Ses courses nocturnes dans la forêt, où elle erre comme une aliénée en m'exposant à voir un de ces quatre matins la maison prendre feu au-dessus de ma tête, tout cela est beaucoup plus grave, et il me semble que j'ai le droit et le devoir d'intervenir dans tout cela.

— As-tu fait usage de l'avertissement que je t'avais donné? » demanda Ferber.

— Hé! sans doute. Je lui ai immédiatement attribué une autre chambre, située exactement au-dessus de la mienne, de telle sorte que j'entends chacun de ses pas. De-

puis que tu m'as parlé de tout cela, les deux portes de la maison sont fermées, non pas seulement au verrou comme autrefois, mais avec les clefs que l'on apporte dans ma chambre..... Mais essayez donc d'arrêter une femme qui..... Hum! hum..... Ce n'est pas cela que je veux dire..... Grâce à cette discipline, nous avons eu quelque temps de repos. La nuit dernière, je ne pus réussir à m'endormir; — l'attentat de ce Linke me trottait par la cervelle. — J'entendis tout à coup des pas au-dessus de moi, mais légers, légers..... comme ceux d'un chat qui se glisse près d'un bon morceau de poulet. Ah! ah! me dis-je, voici qu'il se prépare quelque chose. Je me levai aussitôt, mais le temps de passer ma robe de chambre, de monter un étage..... crac! Le nid était déjà vide; sur un table brûlait une chandelle allumée, et le vent agitait un rideau, lequel venait de prendre feu..... Bonté divine! si je ne m'étais levé, si je n'étais pas allé voir par moi-même ce qui se passait, voyez ce qui serait arrivé! Les vieil-

les planches et les vieilles poutres de la maison auraient brûlé comme des allumettes. Et comment était-elle partie? par la fenêtre de la cuisine. J'aimerais mieux avoir à surveiller une bande de fourmis qu'une pareille personne.

— Je suis persuadée qu'elle a une inclination », dit Mme Ferber.

« — Vous me l'avez déjà dit, belle-sœur, » répondit le forestier avec emportement; « mais si vous pouviez en même temps m'indiquer l'heureux mortel qu'elle distingue, le renseignement aurait plus de valeur..... Mais regardez donc autour de nous! Y a-t-il donc ici un seul individu qui puisse tourner la tête à une jeune fille? Mes gardes? Ah bien oui! Elle les a toujours dédaignés fort à tort, car ils valent mieux qu'elle à tous égards, et il aurait été fort heureux que l'un d'entre eux s'attachât à elle et l'épousât..... Serait-ce Linke avec ses jambes crochues et sa perruque jaune? La liste est finie.

— Vous avez pourtant omis quelqu'un, » ajouta Mme Ferber d'un ton circonspect, et en

jetant un regard sur sa fille, qui venait de s'éloigner afin de couper une baguette pour Ernest.

— Et qui donc?

— M. de Hollfeld. »

Le forestier parut frappé...... « Hum! » dit-il enfin, je n'aurais guère pensé à celui-là... Et pourtant... Mais non, non,» continua-t-il vivement, « je ne puis le croire... Elle n'est pas assez sotte pour imaginer que celui-là fera d'elle sa femme, la dame et maîtresse d'Odenberg.

— La vanité est crédule; elle peut l'avoir espéré et avoir reconnu maintenant son erreur.

— Il est vrai, » ajouta pensivement le forestier, « qu'elle se montrait depuis quelque temps singulièrement hautaine, et qu'elle agissait envers nous absolument comme si elle était la fiancée du Grand-Mogol..... Mais lui! il ne fait pas attention aux femmes en général, et pas du tout à celles dont la condition sociale est inférieure selon lui à la sienne propre.

— C'est un froid égoïste, » dit miss Mertens.

« — Ceci est vrai ; mais ce que dit mon beau-frère n'est pas exact, » répliqua Mme Ferber, » et c'est justement cette conviction qui me permet de voir clair dans la situation d'esprit de Berthe.

— Oh! ce serait une triste histoire, » dit le forestier... « Et l'on se serait moqué de moi à mon nez, à ma barbe, comme d'un tuteur de comédie? Je m'assurerai de cela, je découvrirai la vérité, et malheur à la créature méprisable qui se serait avisée, étant sous mon toit, de se laisser égarer par de sottes visions, lesquelles ne peuvent aboutir qu'à la honte pour elle et pour moi! »

Le dîner fut très-silencieux; le forestier était absorbé, et aurait désiré confesser immédiatement Berthe. Sa belle-sœur sollicita pour elle le répit du dimanche. La famille regagna de bonne heure sa demeure, et le forestier, jetant son fusil sur son épaule, les accompagna jusqu'à la porte du préau; il s'éloigna ensuite et se mit à errer dans la forêt, qui, disait-il, calmait toujours les tempêtes de son esprit.

Élisabeth fit sa toilette pour se rendre au

concert, c'est-à-dire qu'elle mit une robe de mousseline blanche et fixa sur sa poitrine un bouquet de fleurs sauvages. La mère alla chercher un petit médaillon, l'attacha à un étroit ruban de velours noir, et le suspendit au cou de sa fille. Telle était la parure destinée à ce grand jour, et toute autre jeune fille eût envisagé avec un extrême déplaisir cette simplicité excessive destinée à la reléguer parmi les personnes que l'on ne *remarque* pas. Élisabeth au contraire constata avec une vive satisfaction que sa robe, si souvent blanchie déjà, avait encore une apparence passable; elle aurait volontiers laissé au logis le petit médaillon d'or, qui appartenait à sa mère; elle se disait qu'elle était admise dans cette réunion uniquement à titre d'artiste, et que le principal était ce jour-là de jouer le mieux qu'il lui était possible. Elle était contrariée de voir ses bras nus et ses épaules à moitié découvertes. Jusqu'ici elle n'avait porté que des corsages montants, et en dépit des observations de sa mère, qui avait exigé qu'elle s'habillât ce jour-là *comme tout le monde*, elle ne pouvait compren-

dre la nécessité de s'habiller *moins*, c'est-à-dire de se décolleter, sous prétexte de s'habiller *plus*. Elle ne remarqua pas même que ses bras étaient d'une forme irréprochable, que ses épaules gracieuses et *tombantes* étaient d'une blancheur éclatante, et que sa tête, chargée d'une magnifique et lourde chevelure, formait avec son cou une ligne charmante. Sa mère avait elle-même frisé les boucles légères qui retombaient sur son front et faisaient ressortir ses fins sourcils noirs, qui donnaient tant de charme à sa physionomie. Madame Ferber accompagna sa fille jusqu'au parc, et elle ne put contredire miss Mertens lorsque celle-ci affirma qu'Élisabeth avait ce jour-là un aspect presque céleste, car elle aussi s'était déjà dit, à part elle, que jamais la beauté de son enfant n'avait eu un pareil éclat.

Lorsqu'Élisabeth entra dans le vestibule du château de Lindhof elle aperçut le docteur Fels donnant le bras à sa femme et s'apprêtant à entrer dans le salon. Elle se hâta de le rejoindre et de le saluer amicalement, heureuse d'échapper à la con-

trariété représentée pour elle par la nécessité de se présenter seule dans un salon déjà rempli d'une quantité d'invités. Le docteur Fels lui tendit la main avec empressement et la présenta à sa femme en lui désignant à mi-voix « la jeune héroïne du drame qui s'est produit hier ». Tous deux offrirent à la jeune fille de lui servir de chaperons, et la large porte du salon s'ouvrit à deux battants devant eux.

Élisabeth rendit grâce à sa bonne étoile, qui lui permettait d'avancer derrière l'ombre protectrice que projetait la taille majestueuse de Mme Fels, car l'aspect offert par la compagnie était peu encourageant. Ce n'étaient que toilettes magnifiques se déployant à l'aise dans un salon immense, groupes imposants par la qualité de ceux qui les composaient, *qualité* présumée par l'attitude hautaine des dames et par les façons légèrement impertinentes des hommes. Au centre du salon, tout près de la porte d'entrée, se tenait de bout la baronne de Lessen, chargée de faire les honneurs de la soirée. Elle portait avec beaucoup de dignité

une superbe robe en taffetas gris, garnie de dentelles; elle accueillit avec une grâce extrême le salut de M. et de Mme Fels, et répondit à une question du docteur en lui désignant un groupe d'hommes au centre duquel se tenait M. de Walde.

Tandis que M. et Mme Fels se dirigeaient vers ce groupe, Élisabeth obéit avec joie et reconnaissance à un signe d'Hélène, qui était assise près d'une fenêtre et lui indiquait une place près d'elle. Mlle de Walde lui confia hâtivement qu'elle était en proie depuis quelques instants à une fièvre pleine d'angoisse, causée par la perspective de se faire entendre devant une si grande quantité de monde; elle lui demanda de substituer au morceau qui devait être exécuté à quatre mains, une sonate de Beethoven. Élisabeth se déclara prête à agir conformément à ce désir.

« Mais cela ne paraîtra-t-il pas un peu froid à cette brillante réunion?

— Non, non; joué par vous, cela paraîtra ce que cela est, c'est-à-dire superbe.

— Tout le monde ne m'écoutera pas avec la bienveillante partialité que vous m'accor-

dez... N'importe! Quelle sonate faut-il jouer?

— Voyons..... La première est délicieuse d'un bout à l'autre..... mais attendez! La septième..... Oh! comme vous jouez la septième! » L'adagio peut s'appeler un drame dans un cœur, puis le scherzo qui lui succède est si consolant! Oui, il faut nous jouer celle-là. »

Tandis que ce changement de programme se discutait à voix basse, les voitures se succédaient sans interruption, et les invités affluaient en nombre toujours plus considérable. Ce n'étaient que dentelles et soieries, bijoux étincelants, fleurs précieuses, et Élisabeth ne put s'empêcher de sourire en comparant sa pauvre robe de mousseline à ces toilettes si riches et si élégantes; elle devinait, à la nature du salut de Mme de Lessen, sur quel échelon de la société il fallait ranger chacun des nouveaux arrivés. Un simple et roide mouvement du bouquet de plumes qui ornait sa coiffure marquait l'entrée d'un bourgeois..... Les ondulations répétées et amicales dudit bouquet semblaient rhythmer le mouvement d'une marche joyeuse quand la porte s'ou-

vrait devant un noble..... « Après tout, » se dit Élisabeth tout bas, « elle a raison..... Nous autres, les bourgeois, nous sommes en général fort irrités de ces signes de démarcation que la noblesse élève entre elle et nous... Mais, d'un côté, combien de bourgeois se prêtent à jouer le rôle de courtisans près des nobles, qui les dédaignent et qu'ils jalousent ! Et d'un autre côté ces mêmes bourgeois se hâtent d'élever les mêmes barrières entre eux et ceux de leurs égaux qu'ils considèrent comme moins bien partagés sous le rapport de la fortune et des dignités. »

Le flot des invités, après s'être un moment arrêté devant Mme de Lessen, se portait en vagues toujours plus nombreuses vers le maître de la maison, dont la taille élevée dominait tous ceux qui l'entouraient et formaient autour de lui une garde nombreuse sans cesse renouvelée.

Tout à coup la porte du salon s'ouvrit avec plus d'emphase que jamais, et une vieille dame de taille fort épaisse, appuyée sur le bras d'un homme âgé, décoré avec une rare profusion, fit son entrée en compagnie de

Mlle de Quittelsdorf. La baronne se dirigea avec un extrême empressement vers cette vieille dame; Mlle de Walde elle-même se souleva, et, conduite par M. de Hollfeld, s'avança suivie par une innombrable quantité de dames. Le groupe d'hommes entourant M. de Walde se dispersa aussitôt, et celui-ci se trouva en face des nouveaux arrivés.

« Il faut venir chez vous quand on veut vous voir, homme dénaturé, impoli, sauvage!.... » s'écria la vieille dame en menaçant du doigt M. de Walde; l'Espagne a-t-elle donc effacé en vous toute trace du souvenir que l'on conserve ordinairement à ses amis ? Vous le voyez : en dépit des souffrances que ma goutte me fait ressentir et des douleurs non moins intenses que m'infligent votre oubli et votre abandon, je me suis mise en route, parce que je ne voulais pas manquer de me trouver parmi les personnes qui vous apportent ici les vœux qu'elles forment pour votre bonheur. »

M. de Walde s'inclina et lui répondit en la remerciant; elle lui administra en riant un

coup de son éventail sur l'épaule, puis la paix sembla être conclue entre eux, car elle accepta son bras et se laissa conduire vers un fauteuil, dans lequel elle s'installa avec majesté.

« C'est la baronne de Falkenberg, grande maîtresse à la cour de L..... », répondit le docteur Fels, interrogé par Élisabeth.

M[lle] de Quittelsdorf était bien jolie avec sa robe de crêpe blanc et les roses rouges posées dans sa chevelure brune. Elle s'ocupait de M[me] de Falkenberg avec un empressement respectueux, sans s'interdire pourtant de lancer dans toutes les directions quelques regards malicieux et moqueurs.

L'arrivée de ces hôtes importants était le signal attendu pour commencer le concert. Élisabeth entendait, pour ainsi dire, les battements précipités de son cœur; elle se tenait encore derrière M[me] Fels; elle pouvait encore dérober son visage aux regards d'une foule indifférente, peut-être hostile, qui allait bientôt suivre tous ses mouvements Une indescriptible angoisse s'empara d'elle, et elle déplora amèrement d'avoir

consenti à commencer seule le concert..... Elle se prit à trembler lorsqu'elle surprit un signe que Mlle de Walde lui adressait..... Enfin elle se leva, traversa le salon et s'assit devant le piano. Un murmure discret, continu, s'éleva de tous côtés, et sans regarder personne elle sentit que tous les yeux étaient curieusement fixés sur elle..... A ce murmure succéda un profond silence dès qu'elle eut effleuré les touches de l'instrument. Au premier son qu'il rendit, son angoisse disparut, sa crainte se dissipa... Elle n'était plus seule au sein d'un monde inconnu et indifférent..... Elle était avec *lui*, le grand maître, le génie divin, qui est le lien visible entre Dieu et l'humanité, avec lui qui avait éveillé en elle la connaissance du beau, et dont elle avait pieusement étudié l'œuvre à aspects multiples..... Lui, dont le visage lui était aussi familier que celui de sa mère elle-même, et qui lui inspirait non moins qu'elle un amour plein de confiance, quoiqu'elle baissât les yeux avec repect devant sa tête puissante entourée des rayons d'une gloire incontestée..... Elle était avec Beethoven, et les têtes garnies de

plumes ou de fleurs qui se dressaient autour d'elle, les lorgnons braqués du côté du piano, out disparut à ses yeux. Elle était seule avec le maître, et elle joua comme elle aurait joué avec lui, devant lui, pénétrant sa pensée avec une intuition merveilleuse, se lamentant avec lui dans le magnifique adagio de cette sonate, pleurant avec lui les espoirs déçus, les visions envolées, les affections trahies, puis retrouvant sous sa direction magique le calme, la consolation qui se révèlent dans le scherzo.

Une véritable tempête éclata autour d'elle au moment où, la sonate terminée, elle se leva pour quitter le piano. Plus interdite encore qu'elle ne l'avait été lorsqu'elle avait dû se faire entendre, la jeune fille se sauva précipitamment du côté de Mme Fels, qui, réduite au silence par l'intensité de son émotion, ne put que lui tendre les deux mains.

Le concert dura peu de temps; quatre jeunes gens chantèrent une cantate; on entendit ensuite un bon violonise. Mlle de Quittelsdorf chanta aussi deux romances nationales avec une fort jolie voix, mais sans véritable senti-

ment musical et sans justesse d'oreille..... Certaines notes élevées semblèrent même causer une angoisse générale; enfin Mlle de Walde, quelque peu remise de sa terreur, joua avec Élisabeth un morceau à quatre mains, qui fut parfaitement exécuté.

Quand le concert fut terminé, Élisabeth se rendit dans une pièce voisine pour y prendre son mantelet; elle fut suivie par un homme âgé, qui depuis quelques heures était assis en face d'elle et l'avait examinée avec une attention constante. Mme Fels le lui présenta, et lui nomma M. Busch, président du tribunal de la ville de L..... Après lui avoir exprimé en termes chaleureux l'admiration que son talent lui avait inspirée, il ajouta qu'il était pour lui du plus haut intérêt de connaître la personne qui avait sauvé la vie de M. de Walde; qu'il avait par conséquent saisi l'occasion de la rencontrer avec d'autant plus d'empressement qu'il espérait obtenir d'elle quelques renseignements importants au sujet de ce crime, « car il ne faut pas que vous vous fassiez d'illusion à cet égard, mademoiselle, »

ajouta-t-il, « vous allez avoir des rapports avec la justice. »

Élisabeth recula avec épouvante. Le président se mit à rire.

« Allons, allons, rassurez-vous... Il ne nous reste plus aucun doute à dissiper; et partant, je n'ai, à mon grand regret, aucun prétexte pour vous citer à mon tribunal..... Linke a trouvé de lui-même un horrible dénoûment pour son drame horrible, — on a retiré ce soir son cadavre de l'étang de Lindhof, » — ajouta le président à voix basse. « On m'a communiqué ce fait au moment où je descendais à l'auberge du village; il s'y trouvait un médecin, et, me faisant accompagner par lui, je me suis rendu sur les lieux; j'ai pu m'y convaincre que la main du meurtrier n'essayerait plus de renouveler l'assassinat. Toutes les preuves dérivant des conjectures qui ont été faites indiquent que ce malheureux s'est donné la mort aussitôt après avoir échoué dans sa criminelle tentative. »

Élisabeth écoutait en frémissant. « M. de

Walde connait-il cet événement?.... » demanda-t-elle d'une voix éteinte.

« Non; je n'ai pas encore trouvé une occasion favorable pour le lui communiquer.

— D'après toutes les apparences, » dit M. Fels, « personne ne semble soupçonner ici les événements qui se sont produits hier.

— Heureusement pour le maître de céans!..» répondit le président d'un ton quelque peu ironique. « Il doit bien des actions de grâce à notre discrétion; sans le silence que nous avons observé, le flot des visiteurs complimenteurs et flatteurs eût été doublé et triplé, et il eût difficilement soutenu tant de preuves d'un intérêt..... si sincère! »

Le vieux Lorenz, sommelier du château, parut sur ces entrefaites, et, présentant à Élisabeth un petit plateau d'argent sur lequel se trouvaient plusieurs morceaux de papier roulés lui dit : « Veuillez, Mademoiselle, choisir et garder l'un de ces papiers. »

Élisabeth hésita.

« Il s'agit d'un divertissement quelconque, » dit Mme Fels; « prenez vite afin de ne pas entraver les combinaisons. »

Élisabeth se rendit à ce conseil, et prit l'un des papiers sans paraître y attacher grande importance, mais elle recula avec quelque effroi en apercevant la baronne de Lessen qui venait d'entrer et lui jetait un regard hostile.

« Eh bien ! » dit-elle en s'adressant au vieux Lorenz, « que faites-vous ici ?.... Vous pouviez bien supposer que Mme Fels ne se déciderait pas à accepter une autre compagnie que celle de son mari.

— J'ai présenté le plateau à Mlle Ferber, madame la baronne, » répondit le domestique.

Elle lui répondit par un regard courroucé, puis toisa la jeune fille des pieds à la tête.

« Comment, Mademoiselle, vous êtes encore ici?.... » dit-elle d'un ton cassant..... « Je vous croyais chez vous depuis longtemps, et reposant sur vos lauriers. »

Elle regagna la porte, et s'arrêta un instant devant le domestique en haussant les épaules.

« Vous êtes malheureusement bien distrait, Lorenz, » lui dit-elle; « cette infirmité s'accuse chaque jour davantage et devient fort incommode. »

Elle s'éloigna après avoir prononcé ces paroles, et le vieux domestique la suivit en silence; mais une légère rougeur avait gagné ses joues blêmes, et les gros sourcils blancs qui s'élevaient au-dessus des yeux du fidèle serviteur se froncèrent significativement.

On n'avait pas encore découvert le mot de cette énigme lorsque le docteur Fels fit son entrée; il s'inclina respectueusement devant sa femme, et lui tint ce langage.

« De par la volonté de haute et puissante demoiselle de Quittelsdorf, je me trouve placé sous le joug de l'hyménée tout comme il y a quinze ans lorsque nous avons été bénis par un prêtre..... Il faut donc que je continue à traîner mon boulet patiemment, et que je partage avec toi tous les plaisirs que nous tient en réserve la journée mémorable que nous fêtons en ce moment.

— Que signifie ce galimatias? » s'écria Mme Fels en riant.

« Je repousse cette définition, » répondit majestueusement le docteur..... « Mais je m'aperçois que tu n'as pas assisté au discours prononcé par Mlle de Quittelsdorf? Perte irré-

parable s'il en fut! Sache donc, puisqu'il faut te l'apprendre, que d'après la décision prise par elle tous les ménages ici présents, sur le le pied de guerre ou de paix, peu importe, sont condamnés à se rendre en se donnant le bras jusqu'à la Tour des Religieuses, située dans la forêt, à un quart de lieue. Là nous attend une fête villageoise; là tu seras condamnée à t'occuper de moi non pas principalement, mais uniquement, — le mot a été dit; — là tu devras me soigner, me servir, veiller à ce que j'aie la part qui me sera agréable parmi les friandises que l'on y servira, en un mot t'appliquer à ce que je possède la plus grosse somme possible de bien-être et de satisfaction. Mais afin que les célibataires, — — et ils se trouvent en majorité, — ne ressentent pas trop vivement en ce jour de fête les inconvénients et les tristesses inhérentes à leur état, on a organisé une sorte de loterie éminemment sage et prudente. Chaque dame non pourvue d'un époux prend au hasard un rouleau de papier portant le nom d'un célibataire, lequel devient son compagnon pour toute la durée de la fête. Nous

verrons si la Fortune est toujours aveugle, ou bien si elle se décidera à déposer un moment son bandeau pour présider à des associations sensées..... ou divertissantes. »

Cette communication jeta Élisabeth dans une extrême perplexité; elle ne s'était jamais demandé si une fête quelconque devait suivre le concert..... Elle se souvenait maintenant des paroles prononcées la veille par la baronne et lui indiquant très-clairement qu'elle devait se retirer dès que l'on n'aurait plus besoin d'elle... Elle rougit en se souvenant qu'elle avait pris l'un des rouleaux de papier présentés par Lorenz, et que par cette action irréfléchie elle avait paru vouloir usurper la part qu'on lui déniait dans cette noble assemblée. Prenant subitement une résolution, elle se rendit dans le salon où chacun faisait ses commentaires joyeux ou désolés sur l'association dont le sort avait décidé.

« Quelle abominable idée a eu là cette Quittelsdorf! » disait un jeune gentilhomme qui versait ses chagrins dans le sein d'un voisin.... « Me voici associé à cette Lehr, dont

l'esprit est encore plus épais que la personne ! »

La jeune fille n'eut pas la peine de chercher longtemps Mme de Lessen ; elle se tenait passablement isolée près d'une fenêtre ; Mlle de Quittelsdorf, la grande-maîtresse, Hélène de Walde, étaient autour d'elle et s'entretenaient assez vivement, mais non très-gaiement. La grande-maîtresse semblait admonester Mlle de Quittelsdorf, qui, de temps à autre, levait les épaules avec découragement. Le visage de Mme de Lessen exprimait une profonde déconvenue. Non loin de ce groupe, M. de Walde, les bras croisés, semblait prêter seulement une oreille distraite aux discours du vieux compagnon de la grande-maîtresse ; il examinait en revanche avec un intérêt soutenu les quatre dames qui gesticulaient en discutant.

Élisabeth s'approcha vivement de la baronne ; elle ne put s'empêcher de remarquer qu'en l'apercevant Mlle de Quittelsdorf avait d'un geste éveillé l'attention de la grande-maîtresse, et que celle-ci avait attaché sur la nouvelle venue un regard hostile et désap-

probateur. Elle reconnut qu'elle était, suivant toute apparence, l'objet des débats, et pressa encore le pas afin de couper court au conciliabule.

« Madame, » dit Élisabeth en s'inclinant devant la baronne, « j'ai, sans savoir ce dont il s'agissait et par suite d'une méprise, choisi l'un des rouleaux de papier qui m'étaient présentés; je viens d'apprendre qu'à ce papier se rattache une obligation à laquelle je ne saurais me soumettre, puisque mes parents m'attendent. »

Elle présenta le petit rouleau à la baronne, qui le saisit avec un empressement fébrile, tandis que ses traits s'illuminaient de joie.

« Je crois que vous êtes dans l'erreur, Mademoiselle, » dit M. de Walde intervenant tout à coup et s'exprimant avec calme et politesse; « vous devez avant tout soumettre cette difficulté au personnage dont le nom est inscrit sur le papier que vous avez choisi; lui seul a le droit de vous relever de l'obligation que vous avez acceptée. »

Son regard, empreint d'une expression quelque peu malicieuse, s'attacha sur tous les

invités, qui se préparaient au départ; son vieux compagnon lui-même avait déjà galamment offert le bras à la grande-maîtresse.

M. de Walde s'approcha lentement et reprit la parole. « Comme maître de maison, je dois veiller, » dit-il, « à ce que nul ne soit lésé parmi mes hôtes; je requiers de votre complaisance, Mademoiselle, de vouloir bien lire le nom tracé sur ce papier. »

Élisabeth ouvrit le rouleau, qui lui avait été rendu et rougit en le tendant à M. de Walde; il y jeta les yeux.

« Ah! » s'écria-t-il; « j'ai donc combattu pour maintenir mon propre droit..... Vous m'accorderez, Mademoiselle, qu'il dépend entièrement de moi de vous relever de l'obligation qui vous incombe, ou de la maintenir dans toute son intégrité; c'est à ce dernier parti que je m'arrête, et je réclame le strict accomplissement des devoirs que vous impose ce petit morceau de papier. »

La baronne s'approcha de M. de Walde, et posa la main sur son bras avec un air de profonde contrition.

« Pardonne-moi, mon cher Rodolphe, »

dit-elle, « ce n'est vraiment pas ma faute.

— Je ne sais de quelle faute il s'agit, Amélie, » répondit froidement M. de Walde, « mais si tu as besoin d'un pardon, tu as bien choisi l'instant de le réclamer, car je me sens disposé à oublier maintenant tout ce qui a pu m'arriver de pénible. »

Il prit son chapeau, qu'un domestique lui présentait, offrit son bras à Élisabeth et donna le signal du départ.

« Pourtant mes parents m'attendent, » murmura Élisabeth.....

— Sont-ils malades?

— Non! Dieu merci.

—Alors laissez-moi le soin de les faire avertir du motif de votre absence. »

Il appela un domestique, et l'envoya aussitôt à Gnadeck avec ses instructions.

Tandis que le grand salon se vidait peu à peu, le groupe des quatre dames, auquel s'étaient joint le vieux seigneur décoré, compagnon de la grande-maîtresse, et M. de Hollfeld, ne pouvait se résoudre à se séparer, et demeurait immobile, exprimant par ses

diverses attitudes toutes les variétés de la perplexité.

« C'est bien fait et vous l'avez bien mérité, Cornélie! » dit la grande-maîtresse en s'adressant à Mlle de Quittelsdorf; « quelle idée insensée que celle de cette loterie! On ne doit se servir du hasard qu'autant que l'on est certain de pouvoir le diriger et d'en pouvoir profiter... Combien de fois déjà ne vous ai-je pas réprimandée à propos des inspirations baroques auxquelles vous cédez si aisément, et que notre princesse accueille par malheur avec trop d'indulgence! Vous vous excusez en rejetant toute la faute sur le sommelier? Hé quoi! vous avez, du moins vous croyez avoir, l'habitude de la cour, et vous ignorez qu'il ne faut jamais abandonner ces gens à leur propre impulsion? Je serais charmée que vous ayez reçu cette bonne leçon si ce malheureux de Walde n'était la victime de l'impardonnable légèreté avec laquelle vous avez dirigé toute cette affaire..... Le voilà maintenant avec cette petite oie blonde à son bras, lui qui, dirigé par sa fierté aristocra-

tique, par son orgueil indomptable, a si souvent commis la faute (dont je ne veux pas l'excuser) de ne pas s'apercevoir que de nobles et très-nobles dames désiraient l'avoir pour chevalier! Quel courage n'a-t-il pas dû appeler à son aide pour se résigner à emmener cette petite musicienne, fille de quoi?... d'un petit employé du forestage!

— Pourquoi se sacrifie-t-il avec tant de bonne volonté?..... » répondit Mlle de Quittelsdorf d'un air mutin et boudeur; « il était tout à fait inutile que ce grand personnage vînt se mêler à tout cela. La petite se disposait à partir, elle avait rendu le papier, tout s'arrangeait à merveille..... Pas du tout! Le voilà qui intervient comme le chevalier sans peur et sans reproche, et prend résolûment le fardeau qu'on voulait lui éviter.

— Il y a une compensation; ce fardeau est merveilleusement joli..... « Ha! ha! » dit le vieux monsieur en riant.

« Qu'est-ce qui vous prend, comte..... » s'écria la grande-maîtresse d'un ton courroucé... « Je vous reconnais bien là; vous êtes vraiment incorrigible; toujours votre fri-

vole enthousiasme pour le premier gentil petit visage roturier..... Au surplus, je ne nie pas que la petite soit jolie; mais la pauvre Rose de Berg n'était-elle pas belle à miracle? Elle comptait ses soupirants par centaines, et ils passaient leur existence prosternés à ses pieds..... Mais elle avait une inclination pour Walde, et lui est resté froid, impassible, comme le dieu même de l'indifférence..... Non, il ne fait jamais attention à une femme, quelle que soit sa beauté, et depuis longtemps déjà je l'ai rayé du registre où je tiens note des célibataires que je désire marier à mes protégées. S'il s'est montré aujourd'hui généreux et disposé au sacrifice, nous connaissons la cause de cette disposition; lui-même l'a indiquée : il est heureux et flatté de tous les témoignages de considération et d'affection dont nous l'avons comblé. Par un sentiment généreux, et qui lui fait honneur jusqu'à un certain point, il n'a pas voulu qu'il y ait ici un seul être mécontent, pas même cette pauvre petite personne qui au surplus a très-gentiment joué du piano... Je vous conseille, chère ba-

ronne, de ne plus vous fier aveuglément, à l'avenir, au tact et au savoir-faire de notre extravagante Quittelsdorf. »

Au dehors on entendait le roulement des voitures qui devaient conduire la grande-maîtresse, Hélène de Walde, la baronne et le vieux comte, considérés comme peu valides, jusqu'au lieu du rendez-vous général; tous les autres invités étaient partis à pied.

« Hum! Quelle vieille fée malfaisante! » dit Mlle de Quittelsdorf, après avoir aidé la grande-maîtresse à s'installer dans la calèche et avoir veillé avec sollicitude à ce qu'elle y trouvât toutes ses aises... « Elle est furieuse de n'avoir pas été consultée pour l'organisation de la fête... N'avez-vous pas remarqué, Hollfeld, que le faux tour de Son Excellence a failli tomber sur le nez de Son Excellence quand elle remuait trop vivement la tête en m'accablant des grosses flèches de son ironie? J'en aurais ri pendant quinze jours à me rendre malade si l'on avait pu apercevoir tout à coup son chef nu et pelé ! »

Cette vision seule suffit pour exciter la

gaieté de Mlle de Quittelsdorf; mais son compagnon cheminait silencieusement comme s'il n'eût pas entendu un seul mot de son bavardage, et pressait toujours davantage le pas. Tout en lui exprimait l'impatience et la précipitation; il semblait passionnément désireux de rejoindre au plus vite la compagnie qui les précédait. Son regard interrogeait avidement la route et fouillait tous les buissons; c'est seulement lorsqu'un pan de robe blanche apparaissait au loin à l'un des angles de la route qu'il s'arrêtait un instant comme pour mieux observer ce qui se passait.

« Vraiment vous êtes par trop ennuyeux, Hollfeld ! Ennuyeux à faire mourir ! » s'écria Mlle de Quittelsdorf; « vous avez le rare privilége d'être muet comme un poisson et de vous faire passer pour un homme spirituel..... Il me serait impossible de découvrir où gît votre esprit, pour vous le dire net, et vous n'avez pas le don de m'amuser. Veuillez, si j'ose vous adresser cette prière, songer quelque peu à ma robe de crêpe toute neuve qui s'accroche à tous les taillis, grâce

à la singulière marche tortueuse que vous avez adoptée, et qui nous fait côtoyer alternativement les deux lisières de cette route pittoresque. »

La Tour des Religieuses, vers laquelle on se dirigeait, avait fait jadis partie d'un riche couvent et était seule restée debout, s'élevant au-dessus des ruines de l'édifice; elle était située au centre d'un fourré de chênes et de hêtres, sur le versant de la montagne qui faisait partie de la propriété de Lindhof, laquelle s'étendait fort loin de ce côté.

Une demoiselle de Gnadewitz, propre sœur du seigneur qui avait été roué, avait fondé ce cloître et s'y était installée avec douze jeunes filles, afin d'y prier pour l'âme du supplicié. Richement doté, le monastère avait prospéré pendant longtemps. Puis la réforme était venue; elle avait traversé même cette forêt solitaire, reculée, et son souffle avait jeté à terre une partie de l'édifice; les verrous s'étaient ouverts, les portes étaient tombées à terre, les religieuses avaient dû se disperser;.... puis le temps avait accompli son œuvre en posant sa griffe sur les murs sécu-

laires, en les détruisant insensiblement. Le toit s'était écroulé, les arbres s'étaient resserrés, poussant leurs racines jusque dans le sanctuaire, et tout ce que la main humaine avait élevé était réduit en poussière aussi impalpable que celle des religieuses qui reposaient sous leurs pierres, actuellement disparues.

Tout..... c'est trop dire; une tour carrée, trapue, dépourvue de tout ornement, s'élevait encore solidement sur sa base; le nom même du couvent s'était effacé de la mémoire populaire, et, se souvenant seulement que les femmes avaient fondé et habité l'édifice qui n'existait plus, on appelait ce débris la Tour des Religieuses. Le toit plat était entouré d'une balustrade de pierre, et l'on y arrivait par un escalier bâti à l'intérieur de la tour et aboutissant à une plate-forme carrée, très-peu vaste et séparée de l'escalier par une solide et épaisse porte faite en bois de chêne. La vue que l'on avait depuis la plate-forme était magnifique et s'étendait au loin jusqu'à la ville de L, et la vieille tour devait sans nul doute à cette particularité les soins qui l'a-

vaient fait survivre à l'édifice dont elle faisait partie. D'énormes crampons de fer reliaient ses coins, et l'on apercevait comme autant de veines gigantesques des rigoles de plâtre et de mortier s'étendant dans le sens de toutes ses lézardes sur le mur gris de la façade, et le zébrant de la façon la plus originale.

Aujourd'hui la vieille tour avait fait des apprêts de toilette. A ses quatre angles se dressaient, en guise d'aigrettes, quatre jeunes pins, et la balustrade était garnie d'une foule de bannières, d'oriflammes, de drapeaux qui sagitaient joyeusement et s'élevaient comme autant d'ailes par dessus la cime des arbres. Le vieil édifice, qui vivait depuis tant de siècles dans une solitude farouche, sans avoir aucun point de contact avec les chênes, ses voisins les plus proches, était relié à leurs branches par une foule de festons composés de fleurs et de feuillage. Tout près de l'édifice une tente abritait une innombrable quantité de petits barils, de bouteilles à têtes décorées d'une capsule d'or ou d'argent, ou bien poudreuses et coiffées

d'un cachet rouge, et plongées dans des baquets remplis de glace ; une jolie fille en costume de vivandière se tenait sous la tente, prête à servir la compagnie.

Élisabeth avait quitté le salon au bras de M. de Walde, silencieusement et sans trouver en elle le courage de le contredire et de lui démontrer qu'elle aurait désiré être dispensée d'assister à cette fête; il s'était exprimé d'une façon impérative, et elle avait trouvé que l'obéissance était plus aisée que la résistance; puis elle s'était représenté qu'après tout il était intervenu par générosité dans cette circonstance délicate pour son amour-propre, et toute réclamation ou tout regret exprimé par elle eût aisément revêtu un caractère d'ingratitude qu'elle se sentait incapable d'assumer vis-à-vis de lui.

Derrière elle descendaient tous les invités; les vêtements soyeux des dames frôlaient la rampe de l'escalier, la conversation et les éclats de rire résonnaient sur la voûte sonore du vestibule. On suivit ainsi M. de Walde jusqu'à la porte principale du château en formant un long cortége qui se déroulait

derrière le maître de la maison. Mais quand on eut quitté le château chacun choisit à sa guise parmi les nombreux sentiers qui conduisaient au travers de la forêt jusqu'à la Tour des Religieuses; beaucoup de dames, soucieuses de ménager leur toilette, choisirent la route, fort bien tenue. M. de Walde ne soupçonnait pas que sa jeune compagne avait tout autant de précautions à prendre pour la robe de mousseline blanche repassée par elle, que les plus élégantes personnes vêtues de gaze et de dentelles; s'il s'en était douté, il n'eût pas sans doute choisi le sentier étroit et solitaire dans lequel il s'engagea résolûment.

« Ce sentier est ordinairement très-humide, » dit Élisabeth, en se hasardant à exprimer un blâme indirect à propos de la voie choisie par son compagnon; elle semblait beaucoup plus disposée à reculer qu'à avancer. Peut-être ne songeait-elle pas à sa robe, qui allait rester suspendue par lambeaux à toutes les épines de la lisière du sentier, ni même à sa chaussure, trop mince pour un sol détrempé, mais elle considérait pensivement

ce chemin solitaire qu'elle devait parcourir à ses côtés en s'attendant à entendre M. de Walde l'interpeller avec l'impatience et le ton impératif qu'elle avait constatés en lui plusieurs fois déjà, et entre autres quand elle s'était trouvée seule avec lui.

« Il y a longtemps qu'il n'a plu, » répondit tranquillement M. de Walde; « voyez les crevasses du terrain; » et il continua d'avancer en écartant une branche qui avait effleuré Élisabeth... « En prenant ce sentier, nous abrégeons le trajet et nous avons l'avantage d'atteindre un peu plus tôt le bâtiment dans lequel ma famille a voulu fêter le trente-sixième anniversaire de mon jour de naissance...... Craignez-vous donc de rencontrer Linke? »

Un frisson fit tressaillir la jeune fille... Elle songea au suicide de l'assassin, mais ne put se résoudre à faire connaître cette circonstance à M. de Walde.

« Je ne le crains plus, » dit-elle gravement.

« Il a certainement quitté le pays, et quand cela ne serait pas, nous devons es-

pérer qu'il ne serait pas assez incivil pour troubler les paisibles et honnêtes divertissements de tant de personnes réunies pour souhaiter une fête et aussi pour s'amuser un peu..... A propos! il ne peut vous être totalement échappé que chacune des personnes composant cette nombreuse réunion a bien voulu m'accorder aujourd'hui un moment d'attention particulière. Même la plus jeune et la plus insignifiante des petites personnes qui caquettent là-bas sur la route s'est crue obligée de m'adresser un salut et d'y ajouter quelques mots, ressemblant, autant que j'ai pu en juger, à une sorte de compliment..... Me trouvez-vous trop vieux pour me souhaiter à votre tour encore quelques années d'existence?

— Je crois que ce souhait peut s'adresser aussi bien à la jeunesse qu'à la maturité et même à la vieillesse; car aucun de ces âges n'a le monopole d'une longue existence assurée contre tout événement.

— Eh bien! pourquoi n'avez-vous pas fait comme tout le monde? Pourquoi ne vous êtes vous pas approchée de moi? Hier

vous me sauvez la vie, aujourd'hui vous êtes tellement indifférente que vous ne prenez pas même la peine d'articuler une banalité, de me dire comme tous mes autres hôtes : « Que Dieu vous protège aussi à l'avenir ! »

— Vous avez dit vous-même *comme tous mes autres* hôtes..... Je n'en faisais pas partie, et ne pouvais par conséquent me placer parmi ceux qui vous apportaient leurs vœux. »

Elle se tut aussitôt, car elle avait reconnu à certains symptômes que l'impatience s'emparait de son compagnon; le bras sur lequel elle appuyait la main avait tressailli.....

« Vous étiez invitée pourtant.....

— Afin d'amuser les invités.

— Cette modeste opinion était-elle l'unique cause pour laquelle vous refusiez tantôt d'accepter ma compagnie ?

— Oui; ma détermination ne concernait nullement le compagnon que le hasard m'avait donné, puisque son nom m'était inconnu.

— Je ne puis, à mon grand regret, ac-

cepter cette explication telle que vous l'avez donnée..... Vous avez dû vous apercevoir d'un seul coup d'œil que tous les hommes de la réunion, — moi excepté, — avaient déjà offert leur bras à la dame qu'ils devaient accompagner. Vous saviez aussi que ma sœur s'était d'abord réservé le bras d'Hollfeld, parce qu'il s'entend mieux que tout autre à soutenir sa marche chancelante..... Qu'avez-vous à répondre?

— Je n'ai rien vu et rien su..... J'étais fort troublée en entrant au salon pour rendre ce rouleau de papier; très-déterminée aussi à le remettre à qui de droit, car on m'avait indiqué dès hier l'heure à laquelle, — le concert étant terminé, — j'aurais à me retirer. J'ignorais même qu'il dût y avoir une fête après le concert; en consentant à prendre ce papier, j'ai commis une étourderie dont le souvenir me tourmente, et que je ne pourrai jamais oublier ni me pardonner. »

Monsieur de Walde s'arrêta tout à coup.

» Regardez-moi, » dit-il d'un ton impérieux.

Elle leva les yeux, et quoiqu'elle se sentît rougir, elle soutint tranquillement le regard qui s'attachait sur elle d'abord courroucé, puis se calmant par degrés.

« Non, non, » murmura M. de Walde de sa voix la plus douce en se parlant à lui-même, « impossible d'admettre ici la possibilité de ce vice méprisable qui a nom le mensonge..... Et pourtant, » ajouta-t-il avec une singulière intonation de voix, et comme s'il eût voulu renier sa propre faiblesse, « et pourtant!.. Ne vous ai-je pas entendu dire un jour qu'il fallait plus de courage pour dire un mensonge que pour reconnaître une faute?

— Il est bien possible que je l'aie dit, car je le pense.

— Ah! cela est bien beau..... Mais quand on ne veut pas souiller ses lèvres d'un mensonge, il ne faut pas non plus permettre le mensonge à son regard..... Je connais pourtant un moment dans votre vie où vous vous êtes montrée autre que vous n'étiez. »

La jeune fille, froissée du tour que prenait la conversation, voulut retirer sa

main posée sur le bras de M. de Walde.

« Oh! non, » dit-il en la retenant avec fermeté, « vous n'en serez pas quitte si aisément!..... Il faut s'expliquer; vous aviez revêtu toutes les apparences de l'indifférence le jour où je me suis permis de jeter au loin le poétique et tendre hommage de mon cousin, — en un mot la rose qu'il vous avait si délicatement offerte.

— Fallait-il la suivre?

— Certainement, si vous étiez aussi sincère que vous l'affirmez. »

Élisabeth comprenait maintenant pourquoi son compagnon avait choisi ce sentier solitaire; il voulait qu'elle lui confessât sa pensée en ce qui concernait M. de Hollfeld; ainsi elle ne s'était pas trompée! M. de Walde, se considérant comme le chef de la famille, était inquiet des illusions qu'elle avait pu se faire, du plan qu'elle avait peut-être formé, elle, une obscure bourgeoise éprise du rang et du nom d'un gentilhomme! D'un rapide mouvement elle retira sa main et s'écarta d'un pas.

« Je dois vous avouer, » dit-elle d'un

ton aussi tranquille que cela lui fut possible, « qu'en cette circonstance vous ne vous êtes pas trompé : si ma contenance était indifférente, elle se trouvait en désaccord avec mon vrai sentiment.

— Ah! vous voyez bien! » s'écria M. de Walde avec un son de voix qui n'exprimait rien moins que le triomphe.

« J'étais bien plutôt irritée.

— Contre moi?

— D'abord contre l'inconvenante plaisanterie de M. de Hollfeld.

— Sans doute..... Il vous avait effrayée.

— Non, il m'avait froissée et humiliée; pourquoi s'était-il permis de se conduire de la sorte vis-à-vis de moi? Il ne peut ignorer que je l'exècre... qu'il m'est odieux, en un mot! »

Elle avait justement auguré de l'effet produit par cette déclaration si nette; mais cet effet dépassa de beaucoup son attente. M. de Walde sembla délivré tout à coup d'un fardeau insoutenable; un éclair de bonheur brilla dans son regard, et dissipa tout à coup l'expression sardonique et méfiante de ses

traits. Il respira profondément, et sans mot dire reprit la main d'Élisabeth, qu'il replaça sur son bras, qui tremblait; il fit ainsi quelques pas sans prononcer une parole.

Tout à coup il s'arrêta de nouveau.

« Nous sommes seuls, » dit-il d'une voix incroyablement douce et harmonieuse..... « Voyez, le ciel seul est au-dessus de nous; il n'y a aucun visage importun autour de nous; je ne puis et ne veux pas perdre le souhait de bonheur que vous me *devez* en ce jour.... Prononcez-le maintenant, quand personne ne l'entend, moi excepté! Élisabeth, fort troublée, garda le silence.

« Eh bien, ne savez-vous pas comment l'on s'y prend?

— Oh! si fait, » répondit-elle, tandis qu'un gai sourire éclairait ses traits; c'est un point sur lequel je suis fort exercée..... Mes parents, mon oncle, Ernest.....

— Sans doute, » interrompit M. de Walde en riant, « chacun d'entre eux a son jour de naissance, que vous lui souhaitez avec affection. Mais vous me permettrez de désirer que *mon* souhait, celui que vous m'adresserez dif-

fère un peu de tous ceux-là; cela doit être, car enfin je ne suis ni votre père ni l'oncle forestier, et enfin je ne veux pas du tout aller sur les brisées du petit frère avec lequel vous jouez complaisamment. Parlez donc! »

Elle continua à se taire pourtant; que pouvait-elle dire? Elle avait depuis longtemps baissé les yeux, ne pouvant soutenir le regard douloureusement inquiet qui épiait ses impressions.

« Avançons! » dit tout à coup M. de Walde de sa voix redevenue brève, après avoir attendu pendant quelques secondes qu'Élisabeth se décidât à parler; « cette demande était insensée de ma part..... Ne savais-je pas déjà que, toujours prête à adresser à tout ce qui existe une parole de bonté affectueuse, vous êtes toujours muette ou renfermée dans une réserve rigoureuse quand il s'agit de moi? »

Elle pâlit en entendant ces paroles, et s'arrêta involontairement.

« Vous consentez?... » dit-il plus doucement..... Non? « Vous ne voulez pas parler?..... » ajouta-t-il en remuant la tête, tandis qu'Élisabeth, toujours muette, le regardait

d'un air suppliant..... « Hé bien! je vais vous faire une proposition; je vous dicterai le souhait que j'attends de vous, et vous le répéterez mot à mot. »

Cette fois Élisabeth sourit enfin, et inclina la tête affirmativement.

« D'abord on donne la main à l'ami auquel on adresse son souhait, » et il prit sa main; on lui dit: « Vous avez été jusqu'ici un pauvre être errant, malheureux : il est temps, grand temps, que les nuages se dissipent, qu'il se fasse une éclaircie, qu'un rayon de soleil arrive jusqu'à vous pour vous faire renaître. Mon vœu le plus sincère est qu'il ne vous fasse plus jamais défaut, et voici ma main, qui est le gage d'un bonheur inexprimable. »

Jusque-là Élisabeth avait docilement répété la leçon qui lui était faite; mais elle s'arrêta aux dernières paroles; il saisit son autre main, et s'écria: « Continuez! continuez!

« Voici ma main... » dit enfin Élisabeth.....

« Quel heureux hasard de vous rencontrer ici, Monsieur de Walde! » s'écria tout à coup Cornélie de Quittelsdorf de l'autre côté du tail-

lis... « J'aurai la gloire, — arrivant à vos côtés, — d'être reçue au son d'une marche triomphale qui doit signaler votre arrivée. »

Le changement qui se produisit sur le visage de M. de Walde effraya Élisabeth; sur son front pâle se dessina tout à coup une grosse veine bleue; ses yeux jetèrent des éclairs, tandis, que ses narines se gonflaient; son pied frappait le sol avec colère, et il semblait tout disposé, en regardant Cornélie, qui soulevait sa robe de crêpe pour traverser les buissons sans dommage, à la renvoyer de l'autre côté du taillis avec moins de précautions qu'elle n'en prenait pour se diriger vers lui. Cette fois il ne sut pas dominer ses impressions avec le calme souverain que chacun lui connaissait, ou peut-être ne se souciait-il pas d'en prendre la peine, car ses sourcils se contractèrent lorsqu'il aperçut M. de Hollfeld derrière la demoiselle d'honneur. M. de Walde saisit aussitôt le bras d'Élisabeth, et le passa sous le sien comme s'il eût redouté qu'on le lui enlevât.

« Quel singulier accueil vous nous faites? » dit Mlle de Quittelsdorf en sautant légèrement

au milieu du sentier; « vous nous regardez absolument comme si vous contempliez en nous des bandits attaquant votre existence ou tout au moins votre bourse! »

Sans répondre un mot à cette allocution, M. deWalde se tourna vers son cousin.

« Où est Hélène? » lui demanda-t-il laconiquement.

« Elle a redouté tout à coup la longueur du trajet, » répondit M. de Hollfeld, « et s'est décidée à monter en voiture.

« Je pense que tu ne confieras pas au vieux comte de Wildenau le soin d'aider Hélène à quitter la calèche; je ne comprends pas, au surplus, pourquoi tu as quitté une route agréable et aisée pour ce sentier perdu..... Quelques pas te suffiront pour la rejoindre... Je ne veux pas être importun. »

Et M. de Walde, souriant avec ironie, se rangea de côté comme pour laisser passer M. de Hollfeld et sa compagne.

« Et oserai-je vous demander pourquoi vous avez vous-même quitté la route agréable et aisée pour ce sentier perdu? » dit Mlle de Quittelsdorf visiblement froissée.

— Osez, mademoiselle, osez... Cela vous sied si bien ! Et il m'est si aisé de répondre à votre question ! J'ai quitté la route pour éviter de donner de la besogne à beaucoup de langues féminines de votre connaissance et de la mienne.

— Hum! Et vous croyez avoir atteint ce but? Détrompez-vous, cher monsieur, perdez cette illusion flatteuse, mais décevante ! Ces langues-là se taillent d'autant plus de besogne qu'on leur en donne moins. Toute réflexion faite, je crois que cela n'est pas très-poli, ce que vous venez de dire, et vous me semblez bien sombre et bien préoccupé pour un jour de fête. Si nos robes de crêpe blanc vous semblent désagréables à contempler, il fallait nous avertir! Nous les aurions choisies en crêpe noir pour nous conformer à vos tristes pensées. »

Tout en parlant Mlle de Quittelsdorf prit le bras de son compagnon et l'entraîna en avant; mais celui-ci parut pour la première fois de sa vie disposé à déplaire à son cousin. Il marchait lentement, regardant à droite et à gauche, examinant tous les arbres, leurs

racines et leurs branches; il engagea la conversation avec Cornélie, et y prit un intérêt tellement vif, qu'il s'arrêta court plusieurs fois pour causer plus à l'aise.

M. de Walde murmura quelques mots; Élisabeth ne put en saisir le sens, mais elle devina, aux regards dédaigneux et hostiles qu'il jetait sur son cousin, combien il était irrité contre lui; il n'adressa plus la parole à la jeune fille, et elle n'osait plus lever les yeux. N'aurait-il pas découvert combien elle était émue par le souhait de bonheur qu'il avait réclamé avec tant d'insistance? Elle ne put voir par conséquent que le visage de M. de Walde avait perdu l'expression qui l'avait naguère transfiguré, et se trouvait envahi par l'ombre mélancolique qui voilait habituellement son regard.

Un léger son de trompette aussitôt réprimé, et qui marquait l'impatience des musiciens chargés de guetter l'arrivée du héros de la fête, indiqua le voisinage de la Tour des Religieuses. Bientôt on entendit un bruit confus, mais joyeux, et enfin les fanfares éclatantes qui saluaient M. de Walde; Élisa-

beth retira doucement son bras, et se perdit parmi la nombreuse compagnie qui formait un vaste cercle autour du propriétaire de Lindhof. Une jeune dame costumée en dryade, accompagnée par quatre autres dryades en sous-ordre, s'avança vers M. de Walde, et le complimenta en vers au nom des divinités de la forêt, heureuses de le fêter à leur tour.

« Allons, » dit la grande-maîtresse au comte de Wildenau, assis près d'elle sur un siége qui dominait toute la scène, « allons, Walde a su tout au moins se débarrasser à temps de la Dulcinée qui lui avait été imposée..... Je n'aperçois plus la petite..... Jamais il ne pardonnera cette aventure à la baronne et à notre extravagante demoiselle d'honneur ; il n'oubliera jamais que leur imprudence l'a obligé à jouer le rôle de chevalier près de cette petite personne. Mon enfant, » ajouta-t-elle en se penchant vers Hélène, assise à sa droite et examinant la réunion avec un regard troublé, « puisque votre frère est enfin délivré de sa corvée, il faut l'appeler, le garder près de vous, et met-

tre tout en œuvre pour lui faire oublier la pénible préface de la fète. »

Hélène inclina affirmativement la tête..... Mais elle avait à peine écouté, et très-imparfaitement compris la proposition de la vieille dame; elle s'appuyait avec mélancolie au dossier du fauteuil qu'on lui avait préparé, et ses joues étaient plus pâles que les roses blanches du bouquet fixé sur son corsage.

Élisabeth avait réussi à rejoindre le docteur Fels et sa femme, qui lui prit aussitôt le bras pour être assurée de ne point se séparer d'elle dans la cohue.

« Restez jusqu'au moment où l'on commencera à danser, » répondit Mme Fels, lorsque la jeune fille lui eut communiqué son désir de quitter la réunion pour rejoindre ses parents; « je comprends fort bien que vous ne trouviez pas ici un plaisir bien vif, et nous ne tarderons pas à nous retirer, car je vous avoue que je ne cesse de penser à mes enfants, dont je suis éloignée pour la première fois de leur vie..... Mais il a fallu venir ici, du moins mon mari l'a jugé indispensable à cause de M. de Walde. C'est en

son nom aussi que je vous engage à ne pas vous éloigner sans son consentement; il ne danse pas, et vous rendra très-certainement votre liberté dès que l'on commencera à organiser la première valse. »

Le groupe d'hommes se sépara au moment où l'orchestre, placé sur le sommet de la tour, fit entendre une marche solennelle. Chacun choisit sa place à l'ombre, tandis que toutes les dames se dirigeaient vers les buffets pour s'y munir des rafraîchissements désirés par leurs compagnons. On n'a peut-être pas oublié que, d'après les statuts promulgués par Mlle de Quittelsdorf, chaque dame devait s'occuper principalement, uniquement de son compagnon.

M. de Walde se promenait en causant avec le président du tribunal, et passa ainsi à portée du groupe dans lequel trônait la grande-maîtresse.

« Mon cher de Waldé! » s'écria-t-elle, « venez ici près de nous; je vous ai réservé la meilleure petite place qui se puisse désirer; venez vous reposer sur les lauriers bien mérités que l'on vous a prodigués aujour-

d'hui. Il est vrai que toutes les dames sont enchaînées par les devoirs qu'elles ont à remplir envers leurs chevaliers, mais nous découvrirons bien quelque nymphe sylvaine qui s'empressera de vous offrir une glace ou bien un verre de vin de Champagne.

— Votre bonté prévoyante me touche profondément, Madame, » répondit M. de Walde; « mais je ne puis supposer que Mlle Ferber, chargée du devoir de veiller sur moi, ait l'âme assez peu compatissante pour m'abandonner à la charité publique. »

Il s'exprimait à voix haute, et en se tournant vers Élisabeth, qui se trouvait à quelques pas de lui. Elle avait entendu chacune de ses paroles, se mit en marche, traversa bravement la foule, et vint se placer à ses côtés comme pour prouver qu'elle était résolue à ne sacrifier aucun devoir. Son visage exprimait une sorte de joyeux effroi, et ses yeux rencontrèrent le regard ému que M. de Walde attachait sur elle en souriant. Il semblait avoir complétement oublié la bonne petite place que la grande-maîtresse lui tenait en réserve, car après s'être incliné devant elle

et devant les dames qui l'entouraient, il offrit son bras à Élisabeth, et la conduisit sous un chêne à la place même où le docteur Fels venait de s'installer avec sa femme.

« Pour le coup c'est trop fort, » s'écria la grande-maîtresse; « son esprit de vengeance va trop loin; » ajouta-t-elle en s'adressant au comte de Wildenau et aux cinq dryades qui l'entouraient..... « Il veut se moquer de tout le monde et railler toute la fête, en accordant à cette fille une attention si marquée.

« Je ne vais pas tarder à me fâcher contre lui ..... Personne mieux que moi ne reconnaît qu'il a raison, au fond, d'être furieux contre la pensée stupide qui l'a exposé à cette mésaventure. Cependant je trouve qu'il ne devait pas se laisser aller à son ressentiment, et qu'il pourrait bien avoir quelques égards pour les personnes qui ne sont pas responsables de la contrariété qui lui a été imposée. Non, il ne devrait pas aller si loin, et je lui dirai ma façon de penser à cet égard..... Je parie qu'en fin de compte la petite sotte s'imagine être l'héroïne de la

fête, qu'elle ne s'aperçoit pas du tout qu'il se moque d'elle d'une façon outrageuse, et qu'elle croit bonnement que tout cela a lieu pour ses beaux yeux! »

Les dix yeux des aimables dryades jetèrent avec un ensemble remarquable autant de regards hostiles sur Élisabeth, qui s'était rendue près de la la vivandière, et traversait la place en portant un plateau sur lequel se trouvaient quelques glaces, des verres et une bouteille de vin de Champagne. Elle supporta tranquillement le feu croisé des regards curieux ou désapprobateurs dont elle était le point de mire, et posa les rafraîchissements sur la table qu'entouraient M. de Walde, le docteur et sa femme.

« Toutes les dames qui sont réunies ici, » dit Mme Fels, « ont de véritables parterres de fleurs sur la tête; Mlle Ferber seule n'a pas même posé une rose dans sa coiffure; on dirait la petite Cendrillon! Je ne veux pas le souffrir plus longtemps, et, détachant deux belles roses de son bouquet, Mme Fels voulut les fixer dans la chevelure d'Élisabeth.

— Arrêtez! » dit tranquillement M. de Walde en retenant sa main... « La fleur d'oranger siérait mieux à ces cheveux.

— Les fiancées seules la portent, » dit le docteur, extrêmement surpris.

« Sans doute, » répondit M. de Walde en se versant un verre de vin de Champagne. Il se tourna vers le docteur : « Allons, trinquez avec moi, cher docteur! Je bois au bonheur de ma libératrice, *Élisabeth aux cheveux d'or,* de Gnadeck! »

Le docteur tressaillit et se leva vivement; à ce signal tous les hommes se rapprochèrent le verre en main.

« Bien, Messieurs, je vous remercie de vous joindre à moi! » s'écria M. de Walde; « portez avec moi un toast à l'accomplissement du plus cher de mes vœux! »

Un hourra retentissant fit tressaillir les échos de la forêt, tandis que les verres s'entrechoquaient joyeusement.

« Scandaleux!.... » s'écria la grande-maîtresse en laissant retomber sur son assiette la fourchette qui lui servait à déguster un morceau de saumon fumé dont

elle avait reconnu l'excellence..... « Tout se passe là-bas comme dans une taverne d'étudiants. Je suis positivement consternée..... Quel tapage incessant! Et devant nous encore, sans respect, sans considération pour nous! En vérité la populace de L..... a meilleure grâce lorsqu'elle acclame nos souverains..... A propos, ma chère enfant, » dit-elle en se tournant vers Hélène, « je remarque avec une extrême surprise que votre frère semble être de pair à compagnon avec ce docteur Fels?

— Il estime très-haut son caractère et sa science, » répondit Hélène.

« Tout cela est bel et bon, mais ce n'est pas une raison pour se familiariser avec ses inférieurs; de plus il y a quelque chose que votre frère ignore sans doute..... C'est que ce docteur est fort mal noté à la cour; on a voulu le nommer médecin de notre princesse Catherine, et il a refusé de la façon la plus inconvenante en disant que la princesse, ayant une santé excellente, n'avait pas besoin de médecin, et que cette place, tout en étant une sinécure, l'empêcherait de soigner ses

vrais malades..... Que sais-je? Une foule de propos tout aussi subversifs...

« Oui, oui, » reprit Hélène, « mon frère m'a parlé de cela il y a quelques jours.

— Comment! Il connaît ces particularités, et il tient si peu compte de l'opinion de notre cour, qui a toujours comblé ce Fels de marques de considération? Cela est incroyable! cela confond mon esprit! Je vous assure, ma chère enfant, que je n'oserai plus lever les yeux en présence de Leurs Altesses, tant je me sentirai contristée et humiliée par le remords de m'être trouvée en contact, même, indirect, avec cet homme vulgaire! »

Hélène leva à demi les épaules, et présenta à la grande-maîtresse un verre de vin de Champagne pour détourner la conversation, tout au moins pour bénéficier d'une courte trêve. Elle éprouvait ces souffrances intenses que l'on endure parfois lorsqu'il faut écouter, le sourire aux lèvres, des paroles indifférentes qui contrastent si péniblement avec les tortures que l'on cache au fond du cœur. La grande-maîtresse, qui plaçait un regard bienveillant de son souverain au-dessus de

tous les bonheurs de la terre, qui n'accordait jamais la moindre attention à tout ce qui ne se rattachait pas étroitement à ses intrigues de cour, à ses prétentions et à ses ambitions microscopiques, pouvait seule méconnaître la souffrance que supportait Mlle de Walde, et dont son visage portait trop éloquemment et trop clairement témoignage.

Hollfeld n'avait pas seulement été assez négligent pour ne point se trouver près d'Hélène au moment où elle descendait péniblement de voiture, mais il ne lui avait pas même adressé la parole, et s'était enfin assis près d'elle avec une expression distraite et mécontente. Ses traits, en les examinant de près, semblaient bouleversés, et Mlle de Walde, avec l'humilité qui appartient aux âmes réellement affectueuses, torturait son esprit et son cœur pour découvrir la cause de cette étrange conduite. Tout d'abord son regard suivit avec une sourde irritation la sémillante Cornélie, qui voltigeait de groupe en groupe, et remplissait l'air du bruit de ses éclats de rire; elle fut bientôt tranquille de ce côté, car le regard de M. de Hollfeld

ne se dirigea pas un seul moment vers la demoiselle d'honneur. Ses questions n'obtinrent aucune réponse satisfaisante; elle se fit apporter les rafraîchissements les plus variés, et les plaça elle-même devant Hollfeld; mais il n'y toucha pas même, et se fit seulement verser quelques verres d'un vin très-capiteux, qu'il indiqua lui-même à la jeune vivandière; enfin elle prit le parti de garder un silence absolu, et ferma à demi ses paupières..... Nul n'aperçut deux larmes suspendues à ses cils.

Après le toast qui avait été porté et accueilli d'autant plus bruyamment que l'impulsion en avait été donnée par le héros de la fête, d'ordinaire si froid et si réservé, une ombre sembla planer sur l'assemblée; du moins tel fut le sentiment d'Élisabeth en apercevant le vieux Lorenz se glissant d'arbre en arbre, et essayant d'attirer l'attention de son maître. Il y réussit enfin; M. de Walde se leva vivement, rejoignit Lorenz, et s'éloigna de quelques pas tandis que ses hôtes regagnaient leurs places. Peu après il revint pâle et abattu.

« J'ai reçu une nouvelle terrible, » dit-il au docteur d'une voix étouffée; « M. de Hartwig, l'un de mes meilleurs amis, vient d'être blessé à une partie de chasse; cette blessure est, dit-on, mortelle... Il n'a peut-être plus que vingt-quatre heures à vivre; il a conscience de sa situation, et me mande près de lui pour me confier les intérêts de ses enfants, qu'il commet à ma protection; il me faut donc partir immédiatement. Faites part de cet événement à Mme de Lessen, à elle seule; elle doit veiller à ce que la fête ne soit pas interrompue. Ma sœur et tous nos hôtes devront croire que j'ai été mandé pour une affaire pressante, et que je reviendrai ici dans une heure; sur ces entrefaites, la danse se sera organisée, et l'on ne remarquera plus mon absence. »

Le docteur s'éloigna aussitôt pour avertir la baronne. Sa femme venait de se rendre au buffet, et Élisabeth se trouva par conséquent seule près de M. de Walde. Il s'approcha d'elle avec vivacité.

« J'espérais, » lui dit-il, « que nous ne nous séparerions pas aujourd'hui sans que vous

ayez enfin complété le souhait de bonheur que je sollicitais de vous..... Me voilà rejeté parmi les pèlerins qui ne sont pas certains d'atteindre le but qu'ils poursuivent à travers les obstacles, les peines et les fatigues de toutes sortes..... Je dois partir, ceci est la seule chose certaine en ce moment, mais le douloureux devoir que j'ai à remplir peut être sensiblement allégé par vous..... Vous souvenez-vous encore des mots que vous avez tantôt prononcés après moi ?

— Je n'oublie pas aisément.

— Bien! Voilà du moins une parole encourageante; il existe un conte de fées dans lequel un mot, un seul mot suffit pour vous faire obtenir des trésors merveilleux..... La fin du souhait que je vous dictais a la même puissance; si donc vous voulez m'aider, il faut me dire ces paroles.

— Comment pourrais-je vous aider à conquérir des trésors ?

— Cela, c'est mon affaire. Je vous demande sérieusement de ne faire aucune objection, aucune conjecture ; le temps presse... Je vous demande donc, si durant les jours qui vont

me tenir éloigné de la Thuringe vous consentirez à garder dans votre mémoire le commencement du souhait?

— Oui.

— Et quand je serai de retour, vous montrerez-vous disposée à écouter la fin de ce souhait?

— Oui.

— C'est bien; je m'en vais donc emporter un petit coin de ciel bleu au sein des tristesses dans lesquelles il faut me plonger; veuille mon bon ange murmurer à votre oreille le nom de l'absent! Que Dieu vous garde! »

Il lui tendit la main, puis s'engagea vivement dans un sentier qui longeait la tour et conduisait directement au château.

Élisabeth resta seule plongée dans une vision radieuse à laquelle le retour de Mme Fels l'arracha brusquement. Elle revenait chargée de friandises, et fort surprise de ne plus trouver M. de Walde et son mari. Élisabeth lui fit part en quelques mots de l'événement qui venait de se produire. Le docteur fut bientôt de retour, et dit que la baronne était fort

blessée de ce que son cousin n'avait pas jugé à propos de se rendre lui-même près d'elle pour lui faire la communication transmise par M. Fels. Celui-ci avait donc été obligé de subir plusieurs remarques piquantes et quelques allusions assez offensantes ayant trait au rôle que jouent parfois les étrangers lorsqu'ils s'immiscent entre des parents pour les désunir..... Il avait été assez mal appris pour ne pas se montrer atteint et n'avait nullement perdu le flegme de son caractère; il s'assit tranquillement, et se mit à manger de bon appétit.

Élisabeth se rendit près de M[lle] de Walde pour prendre congé d'elle; rien ne la retenait plus. Il allait lui être permis de goûter une grande joie en se retrouvant seule avec ses pensées, et se répétant cent fois chacune des paroles qu'il lui avait adressées. Elle allait méditer sur leur sens et le compléter en y ajoutant chacune des intonations, chacun des mouvements de physionomie dont son cœur avait si fidèlement gardé l'image.

« Vous désirez vous retirer?... » dit Hélène quand la jeune fille, penchée sur le dos de

son fauteuil, lui eut souhaité tout bas une bonne nuit; « qu'en dit mon frère?

— Rodolphe vient d'être mandé au château en toute hâte et pour une affaire très-importante, » répondit vivement la baronne, qui venait de rejoindre Hélène. « Mlle Ferber est par conséquent dispensée de rester ici plus longtemps. »

Mlle de Walde jeta sur la baronne un regard assez méfiant.

« Cela ne m'est pas encore démontré, » répondit-elle; « l'affaire en question ne peut retenir mon frère bien longtemps, et en tous cas ne l'empêchera pas de revenir ici.

— Sans doute, sans doute..... Mais il reviendra très-certainement fort tard. On peut penser que Mlle Ferber trouverait un médiocre plaisir dans une réunion composée de personnes qui lui sont totalement inconnues et.....

— Mon frère vous a-t-il rendu votre liberté?... » dit Hélène en s'adressant à la jeune fille.

« Oui, et je vous prie de consentir à ce que je retourne près de mes parents. »

Pendant ce rapide échange de paroles, la

grande-maîtresse s'était retournée et mesurait Élisabeth de la tête aux pieds, en attachant sur elle son regard froid et dédaigneux, qui semblait avoir pris à tâche de la transpercer. Hollfeld avait quitté sa place et s'était écarté de quelques pas. Mlle de Walde le suivait des yeux avec un mécontentement douloureux, et ne songeait pas même à répondre à la demande d'Élisabeth... Enfin elle lui tendit la main d'un air distrait, et lui dit : « Partez donc, ma chère enfant, et recevez tous mes remercîments pour votre complaisante coopération. »

Élisabeth prit rapidement congé de M. et Mme Fels et s'engagea dans le bois. Il lui semblait que des ailes s'étaient tout à coup fixées à ses épaules et l'enlevaient loin au-dessus de la terre pour la bercer dans une atmosphère radieuse ; elle respira avec satisfaction en entendant retentir derrière elle le premier accord donnant le signal de la valse..... Elle pouvait donc s'abandonner tout entière aux pensées qui remplissaient son âme, reprendre une à une toutes les paroles qu'il avait prononcées, et se retracer chacun des incidents

bizarres de cette journée. Elle se souvint avec surprise de la soumission avec laquelle elle avait accepté d'accompagner M. de Walde, alors que le soin de sa dignité lui commandait si impérieusement de quitter une réunion dans laquelle on la trouvait déplacée. Elle se retraça la joie qu'elle avait éprouvee lorsqu'il avait déclaré qu'il serait son compagnon pour toute la journée, et ne put s'empêcher d'éprouver une profonde surprise en se souvenant qu'il lui avait paru si aisé de marcher à ses côtés; elle eût été ainsi au bout du monde sans hésitation. Et ses parents?... Maintenant elle comprenait comment une jeune fille peut se décider à quitter son père et sa mère pour suivre son mari, qui naguère encore lui était inconnu, qui par son éducation, ses pensées, ses sentiments, ses opinions, était étranger à l'existence qui jusque-là avait été celle de la jeune fille..... Il y avait deux mois à peine,— elle s'en souvint, — qu'elle n'admettait pas cette possibilité et la niait à propos de Mlle de Walde.

Elle avait pris un sentier qui l'avait souvent menée à Gnadeck en compagnie de miss

Mertens; il serpentait dans l'épaisseur du fourré qui longeait la grande route tracée au travers de la forêt, et marquait la limite qui séparait la propriété de M. de Walde des forêts appartenant au prince souverain de L..... Au côté de la route opposé à celui du sentier se rattachait un bon chemin vicinal conduisant à la maison forestière.

Perdue dans ses rêves, Élisabeth n'avait pas remarqué que depuis quelque temps déjà on marchait précipitamment derrière elle. Elle tressaillit avec effroi en entendant tout à coup la voix d'un homme prononcer distinctement son nom à quelques pas d'elle..... Hollfeld était derrière elle. Élisabeth domina le sentiment de répulsion qu'elle éprouvait, et s'écarta un peu comme pour laisser passer cet importun personnage.

« Non, Mademoiselle, » lui dit-il en souriant, « ce n'est pas pour cela que je suis ici; j'ai désiré vous accompagner jusqu'à votre demeure.

— Je vous remercie, Monsieur, » répondit tranquillement Élisabeth, tout en se tenant sur ses gardes; « ce serait de votre part

un sacrifice tout à fait inutile, car je préfère m'en aller seule à travers la forêt.

— Et n'éprouvez-vous donc aucune crainte?

— Aucune, si ce n'est celle de rencontrer une compagnie importune.

— Ah! voici que vous prenez encore le maintien hautain qui m'a si longtemps tenu à distance..... Pourquoi? Je n'ai pu encore le découvrir, mais je le saurai; quoi qu'il en soit, il faut que je vous parle aujourd'hui même.

— Cela était-il donc si pressant, que vous ayez quitté vos amis et la fête?

— Oui, cela ne peut plus se remettre; il faut que vous connaissiez enfin ce que j'éprouve, ce qui ne me permet plus de goûter un moment de repos. »

Élisabeth marchait toujours plus vite; la compagnie de cet homme lui semblait odieuse; cependant son instinct lui disait que le calme était la meilleure arme qu'elle pût garder. Elle essaya donc de conserver l'apparence de la froideur et de l'indifférence.

« Pardon, Monsieur, » lui dit-elle d'un

air distrait, vous désirez, autant que j'ai pu comprendre vos paroles, vous occuper de musique? Mille regrets; je suis trop occupée pour me charger de vous donner des leçons.

— Non! non! vous ne me comprenez pas du tout, » dit Hollfeld avec dépit.

« Vous devriez en éprouver quelque reconnaissance, Monsieur, car je vous offre l'occasion de faire une retraite quasi-honorable. Quelles paroles seraient assez méprisantes pour vous être adressées si j'avais donné à vos discours le sens offensant que vous voulez leur attribuer?

— C'est bon! c'est bon! Je connais les femmes, et je sais bien qu'elles ne sont jamais très-sérieusement offensées d'être sincèrement admirées..... Je ne vous apprends rien en vous disant que depuis le premier jour où je vous ai aperçue je suis devenu votre esclave. »

Élisabeth tressaillit d'indignation.

« Comment osez-vous, » lui dit-elle, « me tenir un semblable langage? L'ai-je autorisé en vous accordant la moindre at-

tention? Si votre intelligence est décidément trop obtuse pour deviner ce qu'on vous laisse pourtant entrevoir, je parlerai net : en deux mots votre présence m'est odieuse, et je désire que vous vous en alliez au plus vite.

— Hé! hé! Comme on voit tout de suite que, du côté de la mère au moins, on a un peu de sang noble dans les veines; il est impossible de se montrer plus imposante... Qu'ai-je donc fait pour mériter un pareil traitement? Je vous ai dit que j'étais votre esclave: on ne saurait montrer plus d'humilité. »

Élisabeth pressa encore le pas, et tout à coup, par un brusque mouvement fait à droite du sentier, regagna la grande route. Là elle pouvait espérer de rencontrer quelqu'un qui la délivrerait du compagnon que les plus dures paroles ne pouvaient décourager, et qui continuait à marcher à ses côtés. Tout à coup on entendit au loin le bruit produit par une voiture. Au moment où l'équipage passait près d'Élisabeth, la tête d'un homme se pencha en avant, puis se

rejeta en arrière avec épouvante : c'était M. de Walde. Comme s'il s'était refusé à en croire le témoignage de ses yeux, il jeta encore un coup d'œil sur Élisabeth accompagnée par M. de Hollfeld, puis la voiture, emportée rapidement, disparut derrière une courbe que décrivait la route.

Élisabeth avait involontairement étendu le bras dans la direction de la voiture, comme si elle eût espéré l'atteindre et la retenir..... Celui qui avait passé, emporté par le galop des chevaux qui le conduisaient, connaissait l'horreur que lui inspirait Hollfeld. Bien peu d'heures s'étaient écoulées depuis le moment où elle lui avait fait connaître son opinion sur le compte de cet homme; il aurait dû comprendre qu'elle ne marchait pas volontairement près de lui; n'aurait-il pu suspendre son voyage pendant un moment, afin de la délivrer de cet exécrable compagnon?

Hollfeld avait remarqué son mouvement.

— Hé!» fit-il avec un méchant sourire « c'est touchant, c'est presque tendre! Si je ne songeais aux trente-six printemps qui

pèsent sur la tête de mon cousin, j'aurais presque lieu de ressentir quelque jalousie..... Ainsi vous avez supposé qu'il ferait arrêter la voiture, et qu'il viendrait vous offrir galamment son bras pour vous reconduire chez vous? Vous voyez qu'il est trop vertueux pour retarder l'accomplissement du devoir sacré qu'il va remplir. C'est un bloc de glace ; ne vous faites aucune illusion à cet égard, et malgré sa lubie d'aujourd'hui, soyez persuadée qu'il ne sait même plus que vous existez. S'il s'est montré empressé et galant près de vous, il n'en faut pas faire honneur à vos beaux yeux, charmante *Élisabeth aux cheveux d'or*, mais uniquement à son désir de se rendre très-désagréable à ma chère mère.

— N'avez-vous pas honte d'attribuer de semblables mobiles à la conduite d'un parent, d'un hôte, du bienfaiteur de votre famille! » s'écria Élisabeth à bout de patience. Elle s'était promis de ne plus répondre un mot aux sots et impertinents discours de M. de Hollfeld, mais la façon dont il avait

osé s'exprimer sur le compte de M. de Walde lui avait fait oublier sa résolution.

« Vraiment! vous vous exprimez avec beaucoup d'énergie; ce que je dis en ce moment représente à mes yeux une revanche fort légère de maints déplaisirs qu'il m'a causés. Je ne vois pas du tout pourquoi je lui devrais de la reconnaissance, parce qu'il lui convient d'héberger ma mère et ma sœur; s'il y consent, c'est sans doute qu'il y trouve un avantage quelconque. Au surplus, ce n'est qu'une avance d'hoirie, car sa fortune doit nous revenir, et lorsqu'on veut considérer les choses équitablement, ce serait plutôt à moi qu'il appartiendrait de réclamer sa reconnaissance. Ne me suis-je pas jusqu'ici sacrifié chaque jour? Comptez-vous pour rien les soins et les égards que j'ai pour Mlle de Walde?

— C'est en effet un sacrifice considérable que de s'appliquer à cueillir quelques fleurs pour les apporter à une infortunée malade, » répondit Élisabeth avec mépris.

« Oh! seriez-vous donc irritée contre moi

pour ces petites attentions?..... » s'écria Hollfeld avec un accent joyeux?..... « Avez-vous pu croire sérieusement que mon cœur pouvait s'attacher à une personne dont l'aspect seul suffit pour blesser en moi le culte que je professe pour tout ce qui est beau?..... Je chéris ma cousine, mais je n'oublie pas qu'elle est un peu plus âgée que moi, qu'elle a une bosse sur l'épaule et une hanche démise et que......

« Affreux! » dit Élisabeth avec indignation, et elle s'élança sur le côté opposé de la route.

« Affreux! c'est ce que je dis aussi, » reprit Hollfeld en la rejoignant, particulièrement quand je compare cela à votre taille de déesse. Ne pressez pas tant le pas; faites la paix avec moi, et ne me condamnez pas plus longtemps à subir le cruel martyre que votre dédain me fait endurer. »

Élisabeth, saisie d'indignation et de dégoût, adressa au ciel un fervent appel..... Elle put croire qu'il avait été entendu, car son oreille perçut un aboiement qui lui était familier.

« Hector, ici! Hector! » cria la jeune fille en entrevoyant enfin la délivrance..... On entendit un grand bruit dans le fourré, et tout à coup on vit bondir le chien du forestier qui se précipita vers Élisabeth en donnant toutes les marques de la joie la plus vive; il interrompait ses gambades, pour montrer de temps en temps à M. de Hollfeld les crocs aigus de ses longues dents blanches.

« Mon oncle est à deux pas d'ici, » dit la jeune fille en posant la main sur la grosse tête velue d'Hector..... « Il accourra à mon premier appel..... Je pense que vous ne pouvez souhaiter que je lui demande de me délivrer de votre compagnie? Je ne saurais trop vous conseiller de retourner bien vite sur vos pas, si vous avez quelque souci de conserver votre précieuse existence. »

Elle s'éloigna accompagnée par Hector, qui jetait de temps à autre un regard oblique sur l'impudent personnage qui semblait avoir pris racine au milieu de la route. Il était absolument perdu dans ses réflexions, et son expérience se trouvait complétement

déroutée. Ce qu'il soupçonnait le moins, c'est la franchise; ce qu'il ne prévoyait jamais, c'est la sincérité dans les sentiments et les paroles. Aussi ne pouvait-il prendre au sérieux le mépris qu'Élisabeth lui avait témoigné; à ses yeux toute femme était une coquette toujours prête à repousser et à retenir un admirateur qui flattait sa vanité. Comment douter qu'elle fût éblouie et charmée de ses poursuites, cette pauvre fille d'un employé infime? N'avait-il pas vu à la cour de L..... tant de jeunes filles nobles, charmées qu'il voulût bien leur accorder quelque attention? La droiture, la dignité, tous les bons sentiments qui nous font prendre en dégoût les caractères bas et vils n'existaient pas pour lui, ou du moins s'il en amdettait l'apparence en guise de déguisement hypocrite, il était de bonne foi lorsqu'il repoussait la possibilité de leur réalité.

Il se dit seulement qu'il avait été maladroit, et se promit de chercher de meilleurs moyens pour plaire à Élisabeth, et, certain d'avoir recouvré son calme, il se décida à

rejoindre la fête pour rassurer par sa présence Hélène de Walde, toujours inquiète et malheureuse quand elle ne l'apercevait pas.

Élisabeth marcha d'abord d'un pas très-ferme, en se préservant de regarder à droite ou à gauche, dans la crainte d'apercevoir l'odieux visage de Hollfeld; enfin elle se hasarda à s'arrêter et à regarder derrière elle : il avait disparu. Elle s'appuya au tronc d'un arbre, et essaya de mettre un peu d'ordre dans ses pensées, tandis qu'Hector restait devant elle et lui adressait un regard sage et sensé, comme s'il eût eu parfaitement conscience du rôle de protecteur qu'il remplissait près d'elle. Il avait sans nul doute entrepris dans la forêt une course pour son compte particulier, car il ne semblait pas inquiet et désireux de rejoindre son maître, ce qui n'eût pas manqué de se produire s'il était sorti avec lui. Alors seulement Élisabeth s'aperçut qu'elle tremblait, et n'aurait pu faire un pas de plus. Toutes ses riantes visions s'étaient envolées en se voilant la face de-

vant l'abject compagnon qui avait osé la rejoindre. Ce fut en versant des larmes de désespoir qu'Élisabeth se retraça l'image de M. de Walde, non pas tel qu'il lui était apparu pendant cette journée qui se terminait d'une façon si néfaste, mais amer, hautain, dédaigneux et méprisant. L'opinion exprimée par ce Hollfeld, quoique éminemment injuste, s'accordait cependant en quelques points avec la réputation si bien établie de M. de Walde. Elle songea à son orgeil bien connu, au dédain qu'il professait pour tous ceux qui n'avaient pas un arbre généalogique suffisamment authentique..... Tous les rêves qu'elle avait faits furent bientôt rejetés sur le sol de la froide réalité, y perdirent leurs brillantes couleurs et s'éteignirent un à un... Et pourquoi, après tout, avait-elle si complétement oublié de prêter l'oreille aux conseils de la raison? Il lui avait parlé avec douceur, — elle n'osait plus se dire avec affection, — cela était vrai; il s'était occupé d'elle, mais tout cela ne provenait-il pas évidemment d'un excessif scrupule d'équité? N'avait-il pas aussi géné-

reusement protégé miss Mertens en cherchant à récompenser le tort qui lui avait été fait sous son toit? Il s'était senti froissé par l'impertinente conduite de la baronne, et avait entrepris de racheter ce tort..... Voilà tout. Mais ce souhait dont il lui avait dicté les termes, et auquel il tenait avec tant d'obstination! Ah! il ne fallait pas s'arrêter à cette énigme si l'on ne voulait pas ressusciter tous les rêves détruits.

Lorsqu'elle passa le seuil de la maison forestière, Sabine vint à sa rencontre le visage défait; elle indiqua d'un geste et sans mot dire le parloir du forestier. Son oncle parlait haut, vivement, et on entendait le bruit de son pas pesant, tandis qu'il arpentait la chambre avec agitation.

« Ah! » dit Sabine à voix basse, « cela va mal! Depuis quelque temps Berthe s'appliquait à éviter Monsieur, et y réussissait parfaitement; mais tantôt elle le croyait absent et s'est assise sur le seuil de la porte. Il est entré doucement par la porte de la maison, et avant qu'elle ait pu décamper, il l'a saisie par le bras et emmenée dans le parloir; l'effroi

l'avait paralysée... Mon Dieu ! je comprends bien cela ! Monsieur le forestier doit être un terrible confesseur ! »

Un violent sanglot couvrit tout à coup la voix de Sabine.

« Bien ! » dit le forestier avec une intonation plus douce, « pleure..... j'aime mieux cela, car j'y vois au moins la preuve que tu n'es pas complétement insensible et pervertie..... Voyons, parle ! Pense que je tiens près de toi la place de tes braves et honnêtes parents. As-tu une peine quelconque ? Avoue-la ; nous essayerons de la diminuer ou de la guérir ; as-tu subi un malheur dont tu es innocente ? Sois certaine que j'en porterai ma part pour diminuer la tienne. » Les sanglots continuaient.

« Tu ne peux parler ?.... » continua le forestier après une courte pause ; « c'est-à-dire que tu t'obstines à ne point nous parler, car je t'entends fort bien te tenir de longs discours à toi-même. C'est donc un vœu qui t'interdit la parole ? »

Point de réponse.

« Tête de fer ! » s'écria le forestier ; « pau-

vre esprit fanatisé, c'est-à-dire détraqué! Et comment peux-tu supposer que tu te rends agréable à Dieu en repoussant le plus beau don qu'il ait fait à l'humanité, la parole, qui le désigne comme le maître de la création? Tu espères, en observant ce vœu bizarre, obtenir de Dieu la réalisation de quelque désir? Ah! J'ai tiré juste, paraît-il... Hé bien! tu n'es qu'une pauvre folle, et de plus une pauvre imbécile en imaginant que Dieu te saura gré de cette abstention, et qu'il consentira au marché que tu lui as proposé. Bien plus, si tu savais ce que tu fais, tu comprendrais que tu l'offenses, en lui supposant tes passions infimes, en imaginant que l'on *gagne* sa protection en s'imposant des sacrifices. Telles sont les mœurs de la mauvaise partie de l'humanité, et par conséquent telles ne peuvent être les vues de notre Dieu tout-puissant. Soit! Je ne puis t'obliger à parler; porte donc toute seule le fardeau qui t'accable et te rend si malheureuse..... Cela, tu ne peux le nier, on lit couramment sur ton visage altéré..... Mais je te préviens que tu auras en moi un juge impitoyable, le jour où j'apprendai que tu as

commis quelque action qui ne peut affronter la lumière, ni se dire à l'oreille d'un honnête homme; tu seras impardonnable, car, grâce à l'orgueil féroce qui t'anime, tu as repoussé tout conseil, rejeté tout avis sensé, tout enseignement honnête, et tu m'as rendu impossible la tâche que je voulais remplir consciencieusement en qualité de représentant de tes parents..... Je te supporterai encore quelque temps; mais si je m'aperçois qu'il t'est arrivé de quitter une seule fois la maison pour aller vaguer pendant la nuit dans la forêt comme un bête farouche, tu pourras faire immédiatement tes paquets... J'ajoute ceci : demain le médecin viendra ici, parce que je ne veux pas être responsable d'une maladie quelconque dont tu me sembles atteinte depuis quelque temps; maintenant va-t'en ! »

La porte s'ouvrit, et Berthe s'élança dehors. Elle n'aperçut pas même Élisabeth et Sabine, et leva les mains vers le ciel par un mouvement désespéré, puis elle monta l'escalier en courant comme si elle eût été poursuivie par toutes les furies de la mythologie.

« Elle a bien certainement quelque chose sur la conscience, » murmura Sabine en hochant la tête, tandis qu'Élisabeth entrait chez son oncle. Il s'appuyait à la fenêtre et tambourinait sur les vitres, selon la coutume qui se produisait invariablement lorsqu'il était ému. Il semblait très-sombre, mais son visage s'éclaira lorsqu'il aperçut sa nièce.

— Sois la bienvenue, mon enfant! » s'écria-t-il; « j'ai besoin de voir un honnête et pur visage; les yeux noirs de celle qui monte l'escalier pour s'enfermer dans sa chambre comme une bête fauve dans sa tannière, me semblent effrayants..... Allons! j'ai repris ma croix pour la porter encore un bout de chemin..... Il m'est imposible de voir pleurer une créature, — même celle-là, — même lorsque je suis à peu près certain qu'elle joue la comédie et se moque de ma crédulité. »

Élisabeth était bien aise de voir que ce pénible débat entre son oncle et Berthe était à peu près terminé; elle se hâta de donner un autre cours à ses idées en lui racontant quelques-uns des incidents de la fête, puis aussi le départ subit de M. de Walde. Enfin elle

lui fit part du suicide de Linke, qui ne le surprit pas, car il l'avait prévu. Il accompagna sa nièce jusque près du vieux château, et lui recommanda de sonner bien doucement à la porte du préau. « Ta mère a une très-forte migraine, » ajouta-t-il, « elle est au lit... J'ai été tantôt prendre de ses nouvelles. »

Élisabeth, un peu inquiète, pressa le pas; elle fut dispensée de sonner, car miss Mertens vint à sa rencontre avec le petit Ernest, et la tranquillisa aussitôt. La migraine était passée; sa mère dormait tranquillement, ainsi qu'elle put s'en convaincre en s'approchant doucement de son lit.

Le crépuscule avait triomphé du jour, et le plus profond silence régnait dans cette tranquille demeure. Le balancier des horloges avait été arrêté, les rideaux étaient baissés devant les fenêtres fermées, et l'on n'entendait pas même le vol d'une mouche indiscrète et inconsidérée, car Ferber avait veillé lui-même à éviter à sa malade tout ce qui eût pu aggraver sa souffrance.

Si Élisabeth avait trouvé sa mère assise sur son fauteuil, dans l'embrasure de la

fenêtre, enfermée entre les rideaux épais et les branches vertes qui s'étendaient devant la maison, elle aurait eu, le crépuscule aidant, le courage de se confesser. Elle se serait agenouillée sur le coussin qui soutenait habituellement les pieds de Mme Ferber, elle aurait posé sa tête sur les genoux de sa mère, elle aurait ouvert son cœur au regard maternel... Mais son secret se retira tout au fond de son âme et s'y cacha..... Peut-être ne retrouverait-elle plus le courage de faire cette confession, de dévoiler l'état de son âme, de demander une aide ou bien un conseil.

XVI.

Les ruines de Gnadeck durent éprouver une étrange surprise le lendemain à l'aube du jour. Il se produisait un bruit régulier, qui n'avait aucun rapport avec les éclats de la tempête; ce n'était pas non plus le mouvement calme ou violent de la pluie, ni celui des filets d'eau, provenant des masses de neige accumulées pendant toute la durée

d'un hiver rigoureux, et disparaissant sous le souffle du printemps et l'action du soleil. L'eau se glissait alors doucement en se creusant des rigoles au travers du vieux bâtiment, et soulevait les blocs de granit pour les précipiter du haut de la position qu'ils avaient si longtemps occupée. Parfois aussi, la nuit était remplie par les épouvantes de l'ouragan; on entendait des craquements sinistres, puis quand le jour succédait aux ténèbres, le soleil plongeait avec surprise en des recoins qui lui avaient été interdits; il y avait quelque part un toit de moins, voilà tout, et c'était chose connue, quasi familière; mais ce que l'on entendait aujourd'hui était insolite, surprenant. Ce n'était plus les intempéries qui osaient s'attaquer au vieux château, mais bien la main de l'homme se levant contre sa propre œuvre; les pierres tombaient une à une avec une promptitude incroyable. L'antique bastion, qui se tenait depuis plusieurs siècles près de l'édifice, vigilant comme une sentinelle avancée, était déjà à moitié éventré. Son rideau de lierre avait été arraché,

et derrière ce voile protecteur apparaissaient l'ogive de grandes fenêtres et les ornements délicats qui l'entouraient, et dont quelques parties subsistaient encore intactes. Les ouvriers travaillaient avec ardeur et s'intéressaient au nouvel aspect que prenait le bâtiment; du haut de la brèche, ils plongeaient dans un recoin ignoré, inconnu, que la légende populaire peuplait de fantômes et de récits dramatiques et mystérieux.

L'après-midi de ce jour, Mme Ferber, miss Mertens et Élisabeth étaient assises sur le rempart et travaillaient, tandis que Reinhard leur faisait sa visite quotidienne, et lisait à haute voix l'historique d'une découverte scientifique très-importante. Il interrompit sa lecture pour leur apprendre que le corps de Linke avait été enterré secrètement le matin, et que Mlle de Walde venait d'apprendre la tentative d'assassinat grâce à l'indiscrétion d'un domestique. Il ajouta, non sans amertume, que toutes les précautions prises par M. de Walde pour épargner à sa sœur la connaisance de ce crime étaient fort inutiles,

car elle n'avait pas manifesté la moindre émotion; le malheur même de M. de Hartwig, dont la femme était l'une de ses meilleures amies, l'avait laissée quasi indifférente..... « Si son cher cousin aux cheveux blonds bouclés avait eu seulement une égratignure, » ajouta Reinhard avec emportement, « elle aurait sans nul doute versé des torrents de larmes, et arraché à pleines poignées ses belles boucles brunes... Elle n'a plus d'yeux, d'oreilles, de sentiment que pour lui..... Ce M. de Hollfeld me devient positivement insupportable! Il erre aujourd'hui au travers du château avec l'étrange expression de visage que l'on aurait si l'on méditait un crime..... Tandis qu'elle a appris sans sourciller le péril couru par son frère, et la triste cause qui l'a obligé à s'éloigner, elle suit des yeux avec inquiétude ce bellâtre, et essuie de temps en temps une larme lorsqu'elle ne réussit pas à le distraire et à le rasséréner. »

Élisabeth se pencha sur son ouvrage pour cacher la rougeur qui était montée à son front. Ce sujet de conversation lui retraçait vivement l'impudence de ce Hollfeld, et

la scène pénible qui s'était passée la veille entre elle et lui. Elle n'avait encore pu se décider à communiquer cet incident à ses parents, craignant d'une part d'alarmer sa mère, et d'engager son père dans une affaire désagréable, redoutant aussi d'un autre côté la décision probable qu'ils prendraient, c'est-à-dire la suppression de tout rapport avec le château de Lindhof, ce qui lui ôterait tout espoir de jamais revoir M. de Walde.

Les pierres tombaient toujours bruyamment du côté du bastion. Ferber, revenant de la maison forestière en compagnie de son frère, parut au bout du jardin. Ernest courut à sa rencontre. Tout en respectant la défense qui lui avait été faite dans l'intérêt de sa sécurité, le petit garçon s'était avancé jusqu'à la limite extrême qu'on lui avait assignée, et suivait de là avec le plus vif intérêt le travail de démolition auquel se livraient les ouvriers.

« Papa ! » s'écria l'enfant, « viens vite, bien vite! Le maçon dit qu'il a vu quelque chose qui est très-singulier. »

En effet, l'ouvrier qui se tenait sur la brèche appelait ses deux compagnons avec une grande vivacité.

« Nous sommes arrivés à une chambre, à une pièce quelconque, » disait l'ouvrier, « et je crois bien que la chose que l'on aperçoit ressemble à un cercueil. Avant que nous allions plus loin, ne voulez-vous pas examiner cela, Monsieur Ferber? Vous pouvez venir ici sans danger; la partie du toit sur laquelle nous nous trouvons est encore très-solide. »

Reinhard avait entendu cette proposition, et, quittant le rempart, il descendit les degrés en toute hâte. Un recoin ignoré renfermant un cercueil excitait au plus haut degré sa curiosité d'antiquaire.

Les deux frères et Reinhard montèrent à l'échelle qui était dressée sur le bastion; ils y trouvèrent les ouvriers groupés précisément à la place où le bastion s'élançait des flancs du bâtiment principal, et indiquant du doigt une ouverture assez vaste qui se trouvait directement en dessous d'eux; jusque-là ils n'avaient rien vu de semblable

car le toit manquait à la plus grande partie de l'édifice qu'ils avaient entrepris de démolir. On apercevait maintenant au centre du bastion un labyrinthe de chambres ouvertes, reliées entre elles par des corridors étroits, à moitié écroulés, et par les larges fentes du plancher on entrevoyait quelques parties de la chapelle du château. Le bastion n'avait pas du tout à l'intérieur la physionomie rébarbative qu'il étalait en dehors. Le ciel bleu, les rayons du soleil embellissaient quelques-uns de ses recoins, et voici que l'on découvrait un espace entouré de murs encore solides, et protégé par un plafond qui semblait être en assez bon état. Autant que l'on en pouvait juger en examinant les choses à cette distance, cette pièce devait être posée comme un coin entre la chapelle et le bastion proprement dit. On ne pouvait douter qu'il ne s'y trouvât une fenêtre entre l'angle du bastion et le bâtiment principal, car on apercevait dans cette direction quelques reflets de lumière tamisés par des vitraux coloriés, et tombant sur l'objet auquel l'ouvrier trouvait

quelque ressemblance avec un cercueil.

On alla chercher une échelle suffisamment longue, car la pièce avait une élévation considérable, et chacun descendit avec l'émotion que cause une vive curiosité sur le point d'être satisfaite. Tout en descendant l'échelle qui avait été posée à l'intérieur, on passait devant une boiserie de chêne noircie par les siècles, ornée de sculptures dont la beauté arrachait des cris d'admiration à Reinhard, qui s'arrêtait à chaque échelon. Au plafond tenait encore un cadre de bois, de date beaucoup moins ancienne, auquel se rattachaient des lambeaux de drap noir; le reste de cette draperie mortuaire gisait à terre.

Il était hors de doute que cette pièce avait eu dès l'origine la destination d'une chambre secrète. Sa forme extrêmement irrégulière, — celle d'un triangle mal proportionné, — avait été non pas choisie, mais imposée par l'espace dont on pouvait disposer. Un angle, garni de la fenêtre que l'on avait soupçonnée, se rattachait étroitement à la chapelle. Reinhard émit l'opinion très-vraisemblable que cette pièce avait dû servir

pour cacher les objets précieux servant au culte catholique : on reconnut d'autant plus de justesse à cette supposition, que plusieurs degrés conduisaient à une porte actuellement murée, mais s'ouvrant autrefois sur la chapelle. Quelques branches de lierre s'étaient glissées contre la fenêtre, et l'enveloppaient d'un léger réseau; mais les vitraux, qui appartenaient à l'une des meilleurs époques de l'art, étaient parfaitement conservés; ils avaient été préservés selon toute apparence par les deux murs épais qui faisaient saillies sur chaque côté de la fenêtre.

C'était en réalité un cercueil d'étain, petit, étroit, qui reposait là solitaire, oublié ou bien ignoré sur son catafalque garni de velours noir, placé au centre de la pièce. Au chevet, s'élevait un candélabre gigantesque, portant encore quelques taches de cire sur les armoiries qui le décoraient. Au pied du cercueil se trouvait un escabeau soutenant une mandoline dont les cordes brisées tombaient mélancoliquement en dehors de l'instrument, qui était non-seulement très-ancien, mais encore très-usé, car la plan-

chette noire qui se terminait par un manche portait des marques d'un fréquent emploi, et la table d'harmonie était légèrement enfoncée à la place où l'on avait posé les doigts pour faire vibrer.

Les derniers atomes de quelques fleurs réduites en poussière s'envolèrent du cercueil à l'approche des curieux; ils purent lire le nom de *Lila* profondément gravé sur le couvercle du cercueil.

Sur la muraille épaisse, du côté où le panneau présentait le plus grand développement, se trouvait une armoire en bois de chêne. » On y serrait sans doute les ornements d'église, » dit Reinhard. Il entr'ouvrit les deux battants qui étaient seulement poussés l'un contre l'autre, et fut tout d'abord aveuglé par les nuages de poussière qui s'en dégagèrent. Là se trouvaient réunis une foule d'objets ayant fait partie de la toilette d'une femme; leur forme en était étrange, leurs couleurs très-variées, et ces oripeaux garnis d'or noirci, de paillettes rougies, formaient un bizarre contraste avec

le triste et sévère spectacle qu'offrait la pièce et sa destination actuelle.

La personne qui avait porté ces toilettes devait avoir été singulièrement petite et mignonne; toutes ces robes brodées en or et en argent, étaient courtes comme des robes d'enfant, et les corsages en velours pourpre, bleu ou violet, ornés de nœuds en rubans d'or, avaient entouré une taille singulièrement souple et mince..... De nombreuses, bien nombreuses années s'étaient accumulées sans qu'une respiration humaine se soit élevée sous cette voûte, sans qu'une main vivante ait effleuré les objets contenus dans cette armoire. Les crochets de l'armoire auxquels ces objets étaient suspendus avaient eu le temps de se rouiller, et les fils qui soutenaient naguère une broderie de perles ou paillettes pendaient libres et vides.

A l'un des murs avoisinant cette armoire s'appuyait une tablette de marbre. Cet appui semblait lui être indispensable, car ses pieds étaient tremblants et vermoulus;

leur chute eût entraîné celle d'un coffret posé sur la tablette, véritable œuvre d'art faite en ivoire sculpté, en or et argent. Le couvercle n'était pas fermé, mais seulement rabattu de façon à retenir une bande de parchemin qui dépassait le coffret, et semblait posé de la sorte afin d'attirer tout d'abord l'attention. Ce parchemin, bruni par le temps était, comme toute chose en ce mystérieux réduit, couvert d'une épaisse couche de poussière; mais de grands et hardis caractères d'écriture s'y distinguaient aisément et le nom de Jost de Gnadewitz s'en détachait en lettres quasi gigantesques.

« Mille millions de coups de fusil! » s'écria le forestier, au comble de la surprise, « qu'est-ce que tout cela? Jost de Gnadewitz! Mais c'est le héros des contes de Sabine, ou plutôt de son aïeule! »

Ferber s'approcha, et leva avec précaution le couvercle du coffret pour en examiner le contenu. Là se trouvaient, posés sur des coussins de velours jadis pourpres, des bracelets, des épingles, des colliers et plusieurs rangs de perles fines.

Le parchemin était tombé à terre; Reinhard le releva, et demanda l'autorisation de le déchiffrer; il était même, eu égard à la date remontant à environ deux siècles, remarquablement incorrect tant pour l'orthographe que pour la rédaction. Celui qui avait tracé ces lignes était selon toute vraisemblance beaucoup plus habile à manier les armes du chevalier que la plume du clerc; en dépit de cette inexpérience pourtant il s'exhalait de ces lignes inexpérimentées le souffle poétique qui accompagne toujours un sentiment vrai. Reinhard lut à haute voix :

« Qui que tu sois, et quelle que puisse être la cause qui t'amène ici, au nom de tout ce qui est saint pour toi, au nom de tout ce que tu aimes, de tout ce qui émeut ton cœur, ne trouble pas son repos! Elle est là; elle sommeille comme un enfant..... et sans doute la mort elle-même n'a pas osé effacer le merveilleux sourire qui animait ses traits..... Encore une fois, que tu sois noble ou mendiant, ayant des droits sur la morte, ou bien en étant dépourvu, entends ma prière, et fais que

mon regard soit le dernier regard posé sur elle!

« Je n'ai pas pu, non, je ne pouvais consentir à la mettre sous la terre lourde et froide; ici du moins il y a de gais rayons de lumière tombant sur elle, et les oiseaux se posent sur les branches de l'arbre qui se penche vers la fenêtre; leurs ailes apportent un peu du parfum de la forêt, leur gosier module quelques-unes des mélodies qui ont bercé sa naissance..... Il y avait aussi des rayons de soleil dans la forêt, et les oiseaux chantaient gaiement le jour où le chasseur fut réveillé par son apparition, et, laissant là ses armes, suivit la jeune fille qui fuyait devant lui. Elle, l'enfant des forêts, la fille de l'une de ces hordes qui semblent traîner sur la terre le poids d'une malédiction, qui errent sans patrie et sans Dieu, sans avoir jamais un toit pour abriter leurs têtes, elle avait conquis le cœur du farouche jeune homme qui ici-bas n'avait encore rien aimé, sinon la liberté et la chasse..... Et mendiant son affection, foulant aux pieds le souvenir de ses ancêtres, il la suivit partout jusqu'à ce qu'elle fût touchée de sa tendresse et consentît à le suivre secrète-

ment. Il la conduisit pendant la nuit à son château, et, — malheur à lui! — devint son meurtrier... Là, le curé de Lindhof vint l'instruire dans la religion chrétienne, la baptisa, et un jour la maria à celui qui l'aimait tant, à Jost de Gnadewitz. Mais sa famille était puissante..... Il aurait pu arriver malheur à la jeune femme..... Pour la protéger, et aussi pour être certain qu'on ne la séparerait pas de lui, Jost dut infliger à sa jeune femme une captivité sévère, cruelle.... Il dut oublier qu'elle était fille de l'indépendance, il dut ignorer qu'elle avait la nostalgie des grands espaces, le besoin du changement, l'amour de la vie animée; comme l'oiseau farouche renfermé dans une cage dorée, et se heurtant la tête à tous les barreaux qui l'emprisonnent, ainsi la jeune femme errait affolée de chagrin dans l'étroite enceinte qui lui était attribuée et la retenait captive. Jost vit blémir ces joues, s'éteindre ce regard si animé : il ferma les yeux; il entendit ses soupirs et ses pleurs : il ferma les oreilles, car il ne pouvait pas, — oh non! mon Dieu! vous le savez bien! il ne pouvait pas consentir à se séparer d'elle, à la laisser

rejoindre sa tribu nomade..... Bientôt elle commença à le détester, puis à le haïr, et lui seul sait que les tourments de l'enfer doivent sembler doux auprès de ceux qu'il a supportés alors..... Mais il ne voulait pas qu'elle s'éloignât, et il augmenta encore la force et le nombre des verrous, et fit bonne garde près d'elle nuit et jour, car il savait qu'elle serait perdue pour lui le jour où son pied aurait touché le sol de la forêt dans le voisinage de sa tribu. Il vint pourtant un temps où elle parut se calmer un peu; elle glissait devant lui légère et silencieuse comme une ombre, elle ne réclamait plus du moins la liberté avec des cris et des pleurs. Elle ne levait pas les yeux sur lui, elle ne lui adressait pas la parole, mais du moins elle ne serrait plus avec frénésie les barreaux de la fenêtre et ne s'échappait plus pour essayer de se précipiter pardessus le rempart; elle restait paisiblement assise sous le chêne qui croît près du bastion, son visage blanc et pur comme un lis, penché un peu vers la terre : elle savait qu'elle allait être mère.

« La nécessité de la tenir cachée à tous les

yeux pour la garantir des entreprises de ma famille, l'autre nécessité qui m'obligeait de la garder prisonnière pour qu'elle n'abandonnât pas le toit qui lui était devenu odieux, avaient accrédité dans le peuple des croyances qui me présentaient comme un homme voué aux entreprises de sorcellerie, et en communication constante avec l'ennemi des hommes. Le moment terrible arriva. On lui présenta son enfant, elle le baisa péniblement au front, et son âme s'envola dans ce baiser : elle était libre! Libre!... Et sur ce corps inanimé on pouvait apercevoir comme une lueur de triomphe..... Elle échappait enfin au malheureux qui vit ses beaux yeux se fermer, et qui tomba à ses pieds en suppliant vainement celle qui n'était plus de lui accorder un pardon, au moins dans un regard.

« Le petit garçon reçut au baptême le nom de son père, — le mien. — Je le regardai avec désespoir, — il avait mes yeux. — Lui et moi nous étions *ses* meurtriers..... Mon vieux domestique Simon l'emporta; je ne pouvais consentir à vivre pour lui; moi aussi je voulais avoir la liberté de mourir! Simon disait,

— et le curé l'approuvait, — qu'aucune femme des environs ne consentirait à nourrir mon enfant, c'est-à-dire le fils d'un réprouvé, d'un homme qui passait pour être vendu à Satan..... Le petit garçon a été remis à la femme de Ferber, mon forestier, qui l'élève sans connaître son origine. »

Le lecteur s'arrêta stupéfait; le forestier, qui avait très-attentivement écouté cette lecture, s'était tout à coup précipité sur Reinhard, avait saisi son bras et le pressait convulsivement; son visage brun avait pâli, sa main tremblait..... Ferber aussi s'était rapproché en donnant tous les signes de la plus vive surprise.

— Continuez! lisez le reste! » dit enfin le forestier d'une voix étouffée.

« Simon l'a déposé sur le seuil de la maison forestière, et il ne s'est pas éloigné avant d'avoir vu qu'on le relevait et qu'on l'emportait dans la maison. Aujourd'hui encore il a aperçu la femme de Ferber qui soignait le petit garçon et le berçait avec sa propre pe-

tite fille. Jamais mon mariage secret ne serait considéré comme valable par ma puissante famille; le petit garçon n'a donc aucun espoir de recueillir mon héritage. La fortune de ma mère, dont je puis disposer, lui reviendra du moins tout entière et le dédommagera ; j'ai déposé à la maison de ville de L*** mon testament, et la copie de mon acte de mariage ; je lègue cette fortune à mon fils. Puisse-t-il naître de lui une nouvelle branche de la famille Gnadewitz! Que Dieu place sur son chemin des cœurs miséricordieux pour l'élever et le protéger ! Mon propre cœur est brisé, et ne peut plus rien pour lui

« Tout ce qui a paré ma bien-aimée en des jours heureux doit l'entourer même dans la mort et périr avec elle ; nul ne touchera plus à ce qu'elle a touché. Son fils aurait sans doute des droits sur ses bijoux, mais tout se soulève en moi à la pensée que les objets dont j'ai orné son front, son cou, ses bras, peuvent passer en des mains indifférentes ou cupides; mieux vaut que tout cela soit détruit ici.près d'elle !

« Encore une fois je m'adresse à toi,

étranger, que les événements peuvent conduire ici, dans bien, bien longtemps sans doute. Respecte la morte, et prie pour moi. »

« Jost de Gnadewitz. »

Les deux frères se tendirent silencieusement la main, et se dirigèrent vers le cercueil. Dans leurs veines coulait le sang de cette créature si aimée, si charmante, si malheureuse, qui mourut du regret d'avoir perdu sa liberté, et quitta la vie avec joie parce qu'elle quittait en même temps sa prison..... Elle était là réduite en cendres dans cet étroit petit cercueil de métal, et près d'elle se dressaient maintenant la taille robuste des descendants du pauvre petit enfant qu'elle n'avait embrassé qu'une seule fois, et qui avait été emporté au travers de la forêt pour être placé sur le seuil de la porte du serviteur, tandis que le maître, le noble père, allait au loin chercher et trouver la mort.

« Elle fut notre aïeule, » dit enfin Ferber, profondément ému, en s'adressant à Rein-

hard..... « Nous sommes les descendants de l'enfant dont la naissance resta toujours une énigme pour l'honnête famille qui le recueillit et l'éleva; les actes qui établissaient ses droits et son origne ont été brûlés avec la maison de ville qui les contenait, et avant qu'on en ait pu prendre connaissance... » « Il nous faut interrompre les travaux pendant quelques jours, » dit-il à l'un des ouvriers qui les avaient suivis et se tenait encore sur les derniers degrés de l'échelle en contemplant cette scène avec une surprise muette, et écoutait avec le plus vif intérêt la confirmation de tous les contes que l'on répétait depuis deux cents ans aux veillées du village de Lindhof.

« Oui, dit le forestier, et vous préparerez une tombe dans le cimetière de Lindhof; je vais conférer à ce sujet avec le curé. »

Il s'approcha encore de l'armoire, et examina les vêtements qui avaient habillé la jeune Bohémienne. Ils étaient soigneusement rangés, sans doute par la main même de celui qui avait tant aimé la pauvre Lila. Sur la tablette du fond de l'armoire on voyait des

souliers; le forestier en prit une paire..... ils n'auraient pas contenu sa main..... C'étaient de vrais pieds de Cendrillon qui avaient porté cette chaussure.

« Je veux les porter à notre Élisabeth, » dit le forestier en souriant, et les prenant délicatement entre le pouce et l'index comme une aile de papillon... « Elle sera bien étonnée de voir que votre aïeule était originaire de Lilliput. »

Ferber avait de son côté enlevé la poussière qui couvrait la mandoline et la plaça soigneusement sous son bras, tandis que Reinhard fermait le couvercle du coffret à bijoux et l'enlevait par la poignée qui le garnissait. Ce fut ainsi chargés que les trois hommes remontèrent l'échelle. On assembla toutes les planches disponibles pour fermer momentanément l'ouverture du plafond, puis on descendit du bastion.

Les dames, qui se tenaient à portée, réclamaient instamment la narration de la découverte qui avait été faite, mais on ne voulut pas répondre un seul mot à leurs questions multipliées avant d'avoir regagné

le bouquet de tilleuls. Reinhard posa alors le coffret sur la table, décrivit la chambre secrète et son contenu, telle qu'elle leur était apparue, puis enfin exhiba le parchemin et en fit la lecture.

Les dames écoutèrent silencieusement avec une vive et profonde émotion le récit de ce drame domestique. Élisabeth avait un peu pâli, et quand le lecteur atteignit le point qui jetait une clarté si vive et si imprévue sur le mystérieux passé de sa famille, elle leva vivement les yeux sur le visage souriant de son oncle, qui l'examinait attentivement. Mme Ferber elle-même restait muette de surprise. Miss Mertens joignit les mains en admirant les étranges voies que suit parfois la destinée.

« Ce parchemin vous confère-t-il des droits à l'héritage qu'il mentionne? » dit-elle enfin.

« Sans aucun doute; » répondit Ferber, mais comment retrouver chacune des parcelles de cet héritage morcelé par le cours des siècles? » La famille n'existe plus; le nom de Gnadewitz est éteint; tous les biens

ont passé en des mains étrangères : qui pourrait nous dire où et comment nous devrions réclamer ce qui est dissous par le fait?

— Non, nous ne nous aviserons pas de cela, » reprit sagement le forestier; de pareilles revendications sont bonnes seulement à entretenir des illusions périlleuses, et à faire manger beaucoup d'argent..... Cela aboutirait peut-être, après nous avoir épuisés en procès passant par toutes les juridictions à nous faire toucher quelques écus, montant actuel de notre héritage seigneurial..... Grand merci!.... Laissons tout cela; Dieu merci! nous ne sommes pas morts de faim jusqu'à présent.

Élisabeth souleva en rêvant les petits souliers que son oncle avait posés devant elle. Le tissu de soie décoloré, fendu même çà et là, conservait encore la courbe du pied. On les avait beaucoup portés, mais non dans les sentiers de la forêt, — leur semelle était très-propre, — sans doute sur les planchers des pièces dans lesquelles la captive errait en proie à la nostalgie de liberté et de grand air.

« Regarde cela, Élisabeth, » dit le forestier; « nous savons maintenant d'où tu viens, avec ta taille menue et tes pieds qui courent sur les brins d'herbes sans les courber; tu es véritablement un papillon de forêt, tout comme ton aïeule; toi aussi, tu briserais ton front contre les murs si l'on entreprenait de t'enfermer..... Il y a un peu de sang bohémien en toi, ma chère musicienne, quoique tu aies des cheveux d'or et un teint aussi blanc que la neige..... Allons! essaye ces souliers; je suis sûr qu'ils t'iront à merveille.

— Oh! non, mon oncle, » dit Élisabeth en se reculant, « ce sont des reliques pour moi; je n'oserais y toucher de cette façon, sans craindre que les yeux noirs et irrités de Jost de Gnadewitz s'attachent sur moi pour me blâmer ou me maudire! »

Mme Ferber et miss Mertens appuyèrent la répugnance de la jeune fille. La première proposa de transporter l'armoire avec tout ce qu'elle contenait dans un endroit sec et sain, et de considérer ce meuble comme un reliquaire de famille.

« Je ne contredirai pas votre piété sur ce

point, » Reinhard, mais il en est un autre sur lequel j'émettrais un avis tout contraire.

Il ouvrit le coffret; les rayons du soleil se jouant parmi les joyaux éblouirent tous les regards. Reinhard souleva un collier; il était très-large et d'un travail exquis.

« Il y a là des diamants de la plus belle eau, » dit-il aux assistants..... « Et ces rubis, » ajouta-t-il en touchant des épingles à cheveux, « devaient être une belle parure pour les cheveux noirs de la bohémienne. Ces épingles représentaient des fleurs en forme de clochettes, et le pistil était représenté par des chaînettes imperceptibles balançant un rubis à leur extrémité. »

Élisabeth posa en souriant un diadème sur son front.

« Vous pensez donc, monsieur Reinhard, que nous devons mettre toute piété de côté à propos de ces bijoux, et nous orner de toutes ces magnificences? Ma robe de mousseline blanche aurait une apparence bien piteuse si je l'associais à ces joyaux pour me rendre à une réunion.

— Ce diadème vous sied parfaitement, » répondit Reinhard; « mais il est certain qu'un bouquet de fleurs accompagnerait mieux votre robe de mousseline. Aussi, ma motion, que vous ne connaissez pas encore, a-t-elle pour objet de porter tout cela chez un joaillier, et d'en tirer le plus d'argent possible. »

Ferber inclina la tête par un mouvement approbatif.

« Comment, » dit miss Mertens, « vous pensez qu'il faut vendre ces joyaux de famille?

— Hé! sans doute, » répondit Reinhard; « il serait absolument insensé de conserver improductif le capital que ces bijoux représentent. Les pierres valent au bas mot sept mille écus; il y a encore les perles fines, et cette ceinture d'or massif qui est tout au fond du coffret, et que nous n'avions pas encore aperçue..... Le tout arrivera à une très-jolie somme, je vous l'affirme.

— Mille éclairs, » s'écria le forestier transporté de joie, « il n'y a pas à hésiter! Il faut aller de l'avant..... « Vois, Adolphe, »

ajouta-t-il d'une voix émue en posant la main sur l'épaule de son frère, les choses se sont bien arrangées pour toi. Je t'ai toujours dit que la Thuringe te serait favorable, sans cependant prévoir qu'un beau jour il te tomberait dans la main quelque chose comme dix-huit mille écus.

— A moi?... » dit Ferber surpris... » N'as-tu pas, toi qui es l'aîné de la famille, droit à ce capital?

— Allons donc!..... Tu bats la campagne; qu'est-ce que je pourrais bien faire d'un capital, je te le demande? Moi, vieux ours solitaire, j'irais m'occuper de placer de l'argent, et me souvenir qu'il faut en toucher les revenus? A quoi me serviraient-ils? Je n'ai point d'enfants en dehors des tiens, que je considère un peu comme étant à moi, avec ou sans ta permission..... J'ai une belle et bonne place, et quand mes os devenus, trop vieux, refuseront leur service, j'ai une pension plus que suffisante. Je renonce péremptoirement à tous mes droits sur cet héritage, et je les transmets à cette petite fille aux cheveux d'or, notre joie, notre sé-

10.

rieux bonheur à tous..... Je ne veux pas que la justice fourre le nez dans ce petit arrangement..... En voilà assez! Je ne permets pas que l'on me remercie pour si peu, » dit-il à sa belle-sœur, qui, les yeux humides, lui tendit la main, tandis que son frère attendri se rapprochait de lui..... » Vous feriez bien mieux de songer à vos hôtes et de leur offrir une tasse de café..... Quatre heures! Et je n'ai encore rien pris! Ah! Je le dirai à Sabine. »

Il atteignit son but, qui était de couper court aux remercîments, car Mme Ferber et Élisabeth s'empressèrent de se rendre à la petite pièce qui tenait lieu d'office. Bientôt toute la compagnie se trouva réunie sur la terrasse devant les tasses de café au lait.

« Oui, » dit le forestier en s'adossant à son fauteuil, » il y a des événements étranges dans la vie; je ne me doutais guère en me levant ce matin que je me coucherais ce soir dans la peau d'un seigneur de Gnadewitz..... Mais lors même que je m'appliquerais beaucoup, je crois qu'il me sera difficile

d'oublier ma roture passée... Enfin j'essayerai; à la première visite que m'accordera le prince, je me présenterai à lui sous ce nom... Quel effet je vais produire! »

Et il dirigea un regard oblique du côté d'Élisabeth, tout en s'enveloppant d'un nuage de fumée tiré de sa pipe.

« Mais, mon oncle, » dit la jeune fille, « tu ne songes pourtant pas sérieusement à relever les armoiries des Gnadewitz?

— Et pourquoi pas? ma fille. Ce sont de jolies, très-jolies armes avec beaucoup de poutres et aussi des étoiles par-ci, par-là.....

« Et aussi une roue remplie de sang, » reprit Élisabeth... « Dieu nous préserve d'agir comme ceux qui exhibent les fautes ou les crimes de leurs ascendants, pour assigner à leur origine une date plus éloignée, et sous prétexte de noblesse assument la solidarité de tout ce qui n'est pas noble dans la bonne et véritable acception du mot..... Il me semble que je serais hantée par les fantômes de tous ceux qui ont porté ce nom avec un orgueil souvent impitoyable.

Quand je me reporte vers ce passé si éloigné de nous, quand je compare ces deux aïeux, l'un farouche et trop faible pour supporter le malheur qui l'avait atteint, fuyant la vie sans songer qu'il laissait derrière lui une pauvre enfant ayant tous les droits possibles à sa protection; l'autre, un pauvre serviteur qui a recueilli l'enfant abandonné, lui a donné ses soins, son pain, plus tard sa tendresse et enfin son nom, je ne puis méconnaître de quel côté se trouve la noblesse, et lequel des deux était le véritable noble... Et combien de douleurs ce préjugé n'a-t-il pas causées à ma mère !

— Oui, oui, c'est bien vrai, » dit Mme Ferber en soupirant, « je lui dois d'abord une enfance orageuse, privée de toute joie. Ma mère était une honnête et charmante femme, mais d'origine bourgeoise, et que mon père avait épousée contre le gré de sa famille. Cette mésalliance fut une source de tourments et de peines. Mon père avait un caractère un peu faible, et n'osa pas rompre avec cette partie de la famille Gnadewitz qui s'était montrée le plus ouvertement hostile

à son mariage; cette faiblesse engendra des débats pénibles dont j'étais le témoin désolé..... « Et nous, » dit Mme Ferber en tendant la main à son mari, « pouvons-nous oublier le combat que nous avons livré avant de pouvoir vivre l'un pour l'autre? Ah! je n'éprouve pas le désir de retourner dans cette caste où l'on brise si souvent les meilleurs sentiments pour conserver une supériorité de convention.

— Et cela n'arrivera pas, ma chère Marie, » répondit Ferber en souriant tranquillement, et jetant un regard sur son frère, qui s'évertuait à plisser son front pour lui donner un aspect mécontent.

« Oh! mes beaux rêves! » dit le forestier d'un ton plaintif; « faut-il donc y renoncer? Élisabeth, tu as été bien cruelle pour moi..... Il m'eût semblé bien doux de pouvoir prouver tout à coup aux blancs-becs composant la cour de L..... que je suis de lignée plus ancienne que la leur.... Et toi-même! N'aurais-tu pas valu cent pour cent de plus si tu t'appelais Mlle de Gnadewitz?

Élisabeth secoua la tête en souriant, mais énergiquement.

« Et qui sait, » reprit miss Mertens, « peut-être en vertu de cette origine, un noble chevalier viendra-t-il frapper à la porte du vieux château de Gnadeck pour y demander et pour emmener *Élisabeth aux cheveux d'or.*

— Et vous croyez que je l'accepterais et que je le suivrais! » s'écria Élisabeth! les joues enflammées d'indignation?

« Et pourquoi donc pas, si vous l'aimiez?

— Jamais! à aucun prix, » répondit la jeune fille, « même si je l'aimais..... Car je serais alors doublement malheureuse, en me disant que le prestige de mon nom a plus pesé que mon cœur dans la balance. »

Mme Ferber jeta un regard surpris sur sa fille, dont les traits exprimaient une profonde émotion. Le forestier applaudit cette déclaration des deux mains.

— Bravo, ma fille! Bien, mon enfant! » s'écria-t-il; « c'est ainsi qu'il faut penser quand on a quelque valeur et quelque souci

de sa dignité. Décidément je me range de ton avis; nous ne réclamerons pas le nom de l'aïeul qui a abandonné son fils sur le seuil de la porte qui abritait des pauvres gens. N'est-ce pas Adolphe? Nous ne ferons pas au registre de l'église où nous avons été baptisés la honte de signer notre nom autrement qu'il ne s'y trouve inscrit?....

— Il nous a accompagnés depuis un demi-siècle à travers la peine et la joie, » ajouta Ferber avec son tranquille sourire... « On n'abandonne pas un tel compagnon. Je déposerai ce parchemin en lieu sûr, à l'intention de celui-ci, » ajouta le père en posant la main sur la tête bouclée du petit Ernest; » il en fera ce qu'il voudra quand il sera en âge de raison. Je ne puis en semblable matière, prendre une décision qui le concernera un jour; mais je m'efforcerai de le faire incliner vers notre avis, c'est-à-dire de lui enseigner à puiser sa force en lui-même, à réclamer seulement la part d'honneur et de considération qu'il aura su mériter par lui-même..... Les Gnadewitz ont pendant un long cours d'années

beaucoup pris à leurs semblables sans rien leur donner..... Il est temps de rompre avec cette tradition au lieu de s'y rattacher en revendiquant leur nom. Arrière la paresse, l'inutilité, l'exploitation de notre prochain au nom des priviléges. Pour être honoré, il faut désormais être honorable; que l'on soit noble ou roturier, cette obligation n'en est pas moins stricte, et désormais rigoureusement exigible.

— Tout est dit! » s'écria le forestier... « Et maintenant nous allons, si tu le veux bien, nous rendre chez le curé. Il y a làbas sous les tilleuls une place où j'imagine que ce pauvre petit cercueil se trouvera mieux que dans le vieux bâtiment; et pour que « la froide et lourde terre » ne le touche pas, nous ferons construire un caveau. »

Reinhard se joignit aux deux frères qui s'éloignaient. Tandis que sa mère et miss Mertens mettaient en sûreté le coffret aux bijoux, Élisabeth se dirigea vers le bastion, monta l'échelle qui conduisait à son sommet, écarta les planches et se glissa dans la cham-

bre mystérieuse. Un rayon de soleil tombait à travers les vitraux coloriés, et teignait de rouge le nom de *Lila*. La jeune fille resta longtemps agenouillée les mains jointes près de ce cercueil, se retraçant les tourments supportés par cette aïeule, et demandant à Dieu de pardonner aux coupables et d'accorder la paix à tous les cœurs agités.

XVII.

La découverte faite à Gnadeck était déjà connue à Lindhof avant même que Reinhard y fût de retour. Les ouvriers avaient rencontré dans le parc des domestiques du château, et leur avaient raconté les faits prodigieux dont ils avaient été témoins. Cette nouvelle se propagea de proche en proche, et grossissant à mesure qu'elle avançait, avait éclaté comme une bombe au milieu du salon de Lindhof.

L'un des thèmes favoris de la baronne de Lessen roulait sur l'indiscutable prestige qui environnait toute personne issue de

sang noble. Elle affirmait qu'elle n'avait jamais commis d'erreur sur ce point, et qu'elle avait toujours distingué un roturier d'un noble, lors même que leurs noms lui étaient inconnus. « Elle reconnaissait avec la même infaillibilité, » disait-elle, « tout mélange de race, et lorsqu'une roturière avait quelque élégance de maintien, elle était certaine de ne pas se tromper en l'attribuant à une mésalliance commise par quelque noble. » Ainsi il lui était arrivé souvent de produire à l'appui de ces principes l'exemple de la « petite Ferber, » douée , disait-elle, d'une certaine distinction, grâce à l'origine maternelle. Quant au forestier, elle n'avait jamais répondu à son salut, sinon par l'inclinaison distraite que l'on accorde à un inférieur. De plus, outrée contre lui depuis qu'il s'était permis d'interdire à sa nièce Berthe la fréquentation du château, elle avait affirmé depuis peu que l'on reconnaissait la roture de cet être vulgaire à cent pas de distance..... Et voici que son coup d'œil si éprouvé était convaincu d'erreur! Ce grossier forestier

était le descendant de l'une des premières familles du pays, et son nom, ou du moins le nom qu'il avait désormais le droit de porter, était de ceux qui avaient brillé du plus vif éclat pendant la période héroïque de l'histoire d'Allemagne!

Sans doute il y avait pour elle matière à consolation dans la pensée que ce sang noble s'était avili par de nombreuses mésalliances, et qu'après deux cents ans il devait en rester une quantité insignifiante dans les veines du forestier; elle démontrait cette évidence à Mlle de Walde, en causant vivement avec elle de cet incident singulier. Hélène, étendue sur son lit de repos, l'écoutait avec un sourire fin et légèrement ironique. Était-ce un intérêt personnel porté à la famille Ferber, ou bien Mlle de Walde avait-elle quelque raison secrète qui la portait à donner une leçon à sa cousine? Toujours est-il que, se relevant un peu pour s'adosser à son oreiller, elle lui dit :

« Pardon, chère Amélie..... Tu commets une légère erreur. Je sais, à n'en pouvoir douter, que Mme Ferber n'est pas la seule demoiselle noble qui se soit alliée à la famille

Ferber; celle-ci a toujours été une belle famille, intelligente, bien douée, dont la valeur personnelle a plus d'une fois triomphé des répugnances nobiliaires..... Il serait aisé de prouver qu'il n'y a pas eu dans cette famille beaucoup plus de mésalliances que dans celle des de Lessen, et pourtant tu ne concéderais pas que les veines de Bella ne soient pas entièrement remplies de sang suffisamment noble et suffisamment pur. »

Un singulier regard, aigu, hostile, se glissa entre les paupières à demi closes de la baronne, et vint tomber sur sa cousine, mais ce fut tout, car un sourire de bonne humeur le remplaça aussitôt. Depuis la veille, en effet, Mme de Lessen sentait trembler le sol sous ses pas. La maison de ses riches parents, dans laquelle depuis plus d'un an déjà elle régnait et gouvernait en abusant du pouvoir qu'elle avait conquis à force de ruse, et en se vengeant des flatteries et des bassesses qui le lui avaient valu par les impertinences et les iniquités dont elle accablait ceux qui dépendaient d'elle, cette situation semblait menacée, sans qu'elle pût encore reconnaître la force

de son adversaire inconnu, lequel ne s'était manifesté jusqu'ici que par des symptômes ténus, insaisissables pour toute personne moins habile que Mme de Lessen à sonder toutes les profondeurs, à prévoir la tempête par ses signes avant-coureurs.

Au surplus, Mme de Lessen, après avoir pesé tous les incidents microscopiques de son existence, et discuté par leur ordre de date le véritable sens de chaque intonation, avait acquis tout au moins cette conviction très-plausible qu'il fallait attribuer les dispositions légèrement hostiles d'Hélène, bien moins à la mauvaise influence exercée par son frère qu'à l'inconcevable attitude de M. de Hollfeld. Depuis quelques jours, en effet, son fils se conduisait avec une négligence inconcevable vis-à-vis de sa riche cousine, et donnait toutes les marques d'une distraction et d'une préoccupation inquiétante. Hélène était, à tout prendre, une généreuse créature, capable de s'élever à tous les dévouements, à toutes les grandeurs, faite pour comprendre tout ce qui était noble et élevé. Mais dès sa plus tendre enfance l'état débile de sa santé

l'avait rendue le centre de toutes les attentions, de tous les ménagements et de tous les soins; malgré ses infirmités, elle n'avait jamais connu le déplaisir que cause l'indifférence d'autrui, ni les tristesses de l'abandon. Tout avait cédé à sa loi, et quoiqu'elle eût un bon cœur, un caractère assez élevé pour ne point abuser de sa situation et ne point perdre entièrement de vue les droits de l'équité et les devoirs de la bonté, elle n'en était pas moins arrivée à une sorte d'égoïsme factice, né des circonstances et régnant sur son âme quoiqu'il n'y eût pas germé. Il avait été un temps où Hélène de Walde, persuadée que la nature lui interdisait de remplir ici-bas le rôle d'une épouse et d'une mère, avait cherché des consolations dans la tendresse fraternelle, dans le culte des arts, dans le développement de son intelligence, et surtout dans la charité. Mais en dépit de sa raison, alors ferme et haute, et grâce à certaines insinuations intéressées trouvant en elle un complice complaisant, elle avait pu croire depuis quelque temps qu'elle était trop défiante pour elle-même, qu'on pouvait l'ai-

mer, et qu'une affection partagée était possible. Les attentions continuelles que son cousin eut pour elle, ses séjours répétés au château de Lindhof, les demi-mots, les réticences de Mme de Lessen avaient fait naître et avaient entretenu en elle l'espérance d'une alliance de tous points conforme à sa naissance, à toutes les convenances exigées par le monde, et enfin d'accord avec son inclination..... Et tout à coup cet édifice si péniblement construit, si difficilement maintenu en équilibre, menaçait ruine; l'indifférence, d'abord intermittente, et depuis la veille bien caractérisée, que M. de Hollfeld lui témoignait avait dissipé ses visions. Elle souffrait vivement et profondément; un ressentiment dont la violence l'épouvantait luttait en elle contre l'affection, vivace encore, quoique se soupçonnant trahie. Elle n'avait pas encore atteint le point auquel les nobles natures aboutissent tôt ou tard; elle se sentait encore incapable de résignation et de pardon; elle se montrait amère et malveillante, non contre celui qui était la cause de sa déception, mais envers sa mère, qui avait entretenu ses

espérances, et c'était le crédit, l'autorité de la baronne qui se trouvaient en péril, grâce à l'indifférence de son fils et au changement que l'on remarquait en lui.

Hollfeld se trouvait près des deux dames, et avait entrepris de leur faire une lecture, lorsque la vieille femme de chambre de la baronne, frappant discrètement à la porte, demanda la permission d'entrer pour donner connaissance de l'événement extraordinaire dont le village tout entier s'occupait depuis que l'on connaissait par les ouvriers de Lindhof, les particularités de la démolition de Gnadeck. Si Hélène n'avait pas attaché ses regards sur le visage de la femme de chambre, tandis qu'elle faisait ce récit surprenant, nul doute que l'étrange changement se produisant sur les traits de son cousin n'eût attiré son attention. Il écoutait avidement, et son visage exprimait la joie la plus vive. La découverte des bijoux s'était grossie dans le trajet de Gnadeck au château, et se trouvait actuellement transformée en un trésor dont la valeur était inestimable; le simple cercueil d'étain de la pauvre Lila était devenu, grâce

à la légende, un cercueil d'argent massif, ainsi du reste.

La baronne n'avait pas encore découvert les causes du changement qui s'était produit dans les habitudes de son fils; mais ce changement avait été trop évident pour ne pas attirer son attention, en même temps qu'il excitait ses regrets et ses appréhensions. Aussi fut-elle singulièrement étonnée après l'aigre propos tenu par Hélène sur le compte de la noblesse de la famille de Lessen, de voir son fils s'approcher de la chaise longue occupée par Mlle de Walde pour accommoder un oreiller qui avait glissé de côté. Quand il se fut acquitté de cette besogne, il se tourna vers sa mère.

« Hélène a raison, » lui dit-il froidement, « et je crois que si l'on voulait y regarder d'aussi près que tu fais lorsqu'il s'agit des autres, on trouverait qu'il existe peu de familles échappant au reproche des mésalliances. »

Quoique la pensée de voir s'affranchir de sa domination la parente riche dont elle convoitait depuis si longtemps l'opulence parût

extraordinairement amère à Mme de Lessen, elle eut assez de prudence et assez d'empire sur elle-même pour s'interdire toute riposte blessante, et se borna à répondre qu'avant de traiter le sujet évoqué par cette découverte, elle attendrait que l'occasion se présentât d'interroger un témoin oculaire « ne pouvant, » ajouta-t-elle, « accorder une confiance aveugle aux récits des deux maçons. »

Ce témoin surgit inopinément, comme si le désir exprimé par la baronne l'eût subitement évoqué. C'était Reinhard, qui revenait de Gnadeck et passait devant les fenêtres du salon, situé au rez-de-chaussée. Il sourit en s'entendant appeler par Mlle de Walde. Les questions confuses et empressées qui lui avaient déjà été adressées par les domestiques et les jardiniers du château, au sujet de la découverte faite à Gnadeck, suffisaient pour qu'il devinât à l'avance la cause pour laquelle on le mandait au salon.

Dès qu'il en eut passé le seuil, Hélène le questionna avec vivacité. Il fit tranquillement le récit de la démolition du bastion, et

s'amusa prodigieusement dans son for intérieur en constatant l'amer désappointement qui perçait sous les questions à moitié indifférentes, et sous les objections en apparence nonchalantes que faisait la baronne.

« Et d'après ce document, les Ferber pourraient-ils revendiquer et relever ce vieux nom?... » dit-elle en prenant un grand dalhia dans le vase qui se trouvait à sa portée, et l'examinant avec l'attention la plus soutenue.

— Je ne comprends pas à quel titre on pourrait leur dénier ce droit, » répliqua Reinhard; il leur suffirait de prouver qu'ils sont les descendants de l'enfant abandonné par Jost de Gnadewitz, et rien au monde ne serait plus aisé. »

La baronne appuya sa tête au dossier élevé du siége qu'elle occupait, et ferma à demi les yeux avec lassitude, indifférence et ennui.

« Eh bien!.... » reprit-elle après un moment de silence, « les trésors découverts dans ce vieux nid sont-ils réellement aussi considérables que l'affirme dame Renommée? »

Le son de sa voix s'essayait à prendre une expression railleuse, mais l'ouïe très-exercée

de Reinhard y découvrit avec une vive satisfaction une tension extraordinaire et comme une sorte d'angoisse latente.

Il sourit.

« Considérables?.... » répéta-t-il..... « Cela dépend tout à fait du point de vue auquel on se place, et je ne pourrais, en semblable matière, conclure d'une façon absolue. »

Il le pouvait fort bien, mais il voulait alimenter le divertissement que lui donnait la curiosité féminine, et se proposait de la tenir en haleine.

L'enquête se fût sans nul doute poursuivie longtemps encore si Bella ne l'eût interrompue en se précipitant dans le salon avec sa turbulence habituelle.

« Maman, la nouvelle gouvernante est arrivée, » s'écria-t-elle en rejetant en arrière les grandes boucles rousses qui retombaient sur son visage..... « Fi! elle est encore plus laide que miss Mertens, » ajouta-t-elle sans vouloir accorder la moindre attention à la présence de Reinhard..... « Il y a sur son chapeau des rubans rouges tout fanés, et son mantelet est de forme encore plus ancienne

que celui de Mme de Lehr..... Très-certainement, je ne sortirai jamais avec une personne si mal mise, et qui a l'air tout à fait misérable... Cela, tu peux y compter, maman! »

La baronne posa ses deux mains sur ses oreilles.

« Mon enfant, je t'en supplie, au nom du ciel, ne parle pas si haut!.... Ta voix me transperce le tympan..... Et qu'est-ce que cette façon de s'exprimer tout à fait inconvenante de la part d'une petite fille? Tu sortiras avec Mlle Guérin.....

— Oh! maman! Elle est si affreuse! Elle a l'air d'une araignée, et ses vilains yeux sont louches!

— Tu sortiras avec elle, si je juge à propos d'en exprimer la volonté. »

Bella, se tenant un peu en arrière du fauteuil de la baronne, fit une grimace moqueuse, et arracha un bout de la frange qui garnissait le fauteuil occupé par sa mère. Celle-ci avait d'abord essayé de supprimer l'emploi de gouvernante dans son entourage, et après le départ de miss Mertens avait sérieusement songé à ne point la remplacer; mais

cette tentative demeura dans la mémoire de la baronne comme l'époque d'un insupportable martyre. Elle avait bien souvent entretenu Mlle de Walde des tourments que lui faisait endurer l'incapacité de miss Mertens en fait d'éducation, et se plaignait indistinctement de sa faiblesse ou de sa sévérité.... Elle trouvait bien, à part elle, que Bella avait une étrange ressemblance avec son père, et qu'elle avait hérité d'une obstination indomptable et d'une inclination irrésistible pour le doux far-niente... Mais tout cela ne regardait pas miss Mertens, car c'était une personne payée pour supporter les défauts de l'enfant et les caprices de la mère, et qui en sa qualité de gouvernante, ne devait pas plus se permettre de remarquer les uns que de ne pas remarquer les autres. L'expérience tentée par Mme de Lessen après le départ de miss Mertens et la constatation des défauts de sa fille ne constituaient donc pas un allégement à la tâche que la nouvelle gouvernante avait acceptée, et dont elle venait prendre possession avec les rubans rouges qui avaient si fort indisposé Bella. Mais enfin

son arrivée représentait pour la baronne une sorte de délivrance, et ce fut sous l'inspiration de ce sentiment personnel que la baronne adressa à la petite fille quelques paroles sévères.

Elle se leva et, suivie de Bella, se rendit dans son appartement pour mander devant elle la nouvelle venue. Reinhard, auquel Hélène n'accordait plus d'attention, s'éloigna à son tour.

« Veux-tu que je continue ma lecture? » dit Hollfeld en reprenant le journal qu'il avait momentanément abandonné, et s'adressant à Hélène.

« Plus tard, » répondit-elle d'un ton mécontent, et en fixant sur lui un regard scrutateur..... « Puisque nous sommes seuls, je pense que tu ne refuseras pas de m'apprendre la cause qui depuis quelques jours a si fort changé ton humeur et tes habitudes?..... Tu sais, Émile, que je souffre vivement et profondément lorsque tu juges à propos de me laisser ignorer tes peines, tes inquiétudes ou tes joies? Tu sais aussi que je ne suis pas animée d'une curiosité indiscrète, vulgaire et

malveillante, mais bien réellement guidée par un intérêt sincère, chaleureux pour tout ce qui t'intéresse..... Tu n'as pu ignorer la douleur que m'inspirait ta méfiance à mon égard..... Et pourtant tu as gardé, tu gardes encore le silence! Dis-moi, au nom du ciel, comment j'ai pu m'attirer ces marques d'indifférence, et pourquoi tu me juges indigne du plus doux témoignage d'affection, c'est-à-dire de la confiance pleine, entière, absolue? »

Elle tendait la main vers lui avec un mouvement suppliant, et son attitude, le son ému de sa voix eussent attendri un rocher.

Hollfeld baissait un peu la tête, et pliait machinalement le journal, en évitant de rencontrer le regard pur et loyal que Mlle de Walde attachait sur lui. Un observateur eût aisément discerné dans cette attitude embarrassée les symptômes auxquels on reconnaît les calculs contradictoires d'une âme déloyale qui pèse les divers avantages de résolutions opposées, et ne peut se déterminer à aucune décision, dans la crainte de perdre les bénéfices d'une détermination différente. Mais

un cœur de jeune fille, prévenu, confiant, devait voir en ce beau jeune homme un peu penché en avant, au visage entouré de magnifiques cheveux blonds bouclés, tout autre chose qu'un être faux aux calculs éhontés.

« Tu as toujours toute ma confiance, Hélène, » dit-il enfin après avoir défait et refait dix fois les plis de son journal..... Tu es la seule personne au monde à laquelle je puisse et je veuille me fier... »

Les yeux d'Hélène brillèrent de joie et de fierté.

« ...Mais il y a parfois dans la vie de dures, cruelles, oh! bien cruelles nécessités! Nous les envisageons sous tous leurs aspects, en nous demandant avec angoisse si nous ne pourrions éviter de nous y soumettre... . Puis, lors même que nous avons reconnu l'impossibilité de nous soustraire à leur loi, nous ne trouvons pas en nous le courage d'énoncer les résolutions qu'elles nous commandent. »

Hélène, en proie à une angoisse extrême, inquiète d'avance, frappée au cœur, se releva vivement.

« Je suis obligé, » continua Hollfeld, » de prendre une détermination qui m'est extrêmement pénible, pénible au-delà de toute expression, et c'est là ce qui me pèse sur le cœur depuis quelques jours. »

Il leva les yeux pour étudier l'impression causée par ses paroles.

Hélène ne semblait aucunement prévoir ce dont il s'agissait, car son maintien n'avait pas changé; mais son regard était fixé sur son interlocuteur avec un intérêt passionné. Il se vit donc obligé d'aller plus loin, sans que l'on vînt à son aide pour lui éviter la partie la plus pénible de sa confidence.

« Tu sais, Hélène, » reprit-il lentement, « que depuis plus d'un an j'ai eu à supporter les tourments domestiques les plus variés. Mes femmes de charge quittent la maison dès qu'elles sont entrées en fonctions, et dans ce château occupé par un pauvre célibataire, il règne un désordre qui va s'aggravant et me rend le séjour de ma demeure positivement odieux; mes plus graves intérêts souffrent d'un autre côté de mes absences continuelles, Hélène, et.....

« Ah! tu veux vendre Odenberg? » s'écria Hélène avec vivacité.

— Non, car cela serait une folie; mon domaine est l'un des plus beaux de la Thuringe, et son rapport s'augmentera considérablement d'ici à peu d'années..... J'ai beau y penser, il ne me reste pas d'autre détermination à prendre que celle de me marier. »

L'épouvante la plus douloureuse se peignit sur les traits de Mlle de Walde. Elle entr'ouvrit ses lèvres blêmies, mais ne put réussir à proférer un son, et, incapable de comprimer plus longtemps son chagrin, elle couvrit son visage de ses deux mains, et retomba en arrière sur son oreiller, avec un faible gémissement.

Hollfeld s'élança près d'elle, et prit ses deux mains dans les siennes.

« Hélène, » lui dit-il à voix basse, et avec une tendre intonation, « veux-tu que je continue encore à parler? Tu l'as voulu! Tu as exigé cette pénible confidence..... Tu ne sais pas qu'il y a dans mon cœur une plaie saignante... Oh! oui, tu le sais! Tu n'ignores pas que j'aime..... Tu sais aussi que cette ten-

dresse indestructible durera autant que moi, qu'elle animera et ennoblira toute mon existence! »

Cet homme, dont l'intelligence était si inférieure, avait pourtant les qualités d'un grand comédien; il jouait son rôle avec une apparence de sincérité faite pour convaincre même un cœur un peu moins prévenu que ne l'était celui d'Hélène. Elle fut d'autant plus aisée à tromper, que ses yeux restaient fermés, et que son regard ne put constater certaines dissonnances entre le langage et l'attitude du fourbe qui lui adressait ce discours.

« Plut à Dieu, » poursuivit-il avec chaleur, « qu'il me fût permis d'obéir à mon cœur, de suivre mon inclination..... Lors même qu'une destinée cruelle ne me permettrait pas d'unir à mon sort celle que mon cœur préfère à toutes les créatures de la terre, je vivrais près de toi sans enchaîner ma liberté, heureux et satisfait de ta noble affection..... Mais tu le sais..... je suis le dernier Hollfeld, et ce motif seul suffirait à m'obliger au parti que je viens de t'indiquer..... Je ne puis éviter de me marier... Il ne me reste qu'un adoucis-

sement à cette pensée..... c'est l'espoir d'épouser une femme qui te connaisse intimement.....

— Oh! dis-le donc tout de suite, » s'écria Hélène, tandis que ses joues se couvraient de larmes..... « Va! mon instinct ne m'a pas trompée..... Tu veux épouser Cornélie?

— La Quittelsdorf? » demanda Hollfeld, en souriant dédaigneusement..... « Cette extravagante créature? Non certes! Mieux vaudrait abandonner mon bien, revenus et capital, aux femmes de charge infidèles et dépensières qui se succèdent dans ma demeure..... J'ai l'humeur sérieuse et, gâté comme je l'ai été par une intimité avec une femme d'élite telle que toi, que deviendrais-je près d'une créature frivole, uniquement éprise de babil, de divertissements et de toilettes!.... Je te l'ai déjà dit, et je te le répète de la façon la plus affirmative, mon choix n'est nullement arrêté. Laisse-moi parler tranquillement, chère et noble Hélène, essaye de réprimer tes larmes, qui m'accablent de joie et de douleur à la fois..... Il faut que j'épouse une jeune fille

douce et simple, assez résignée pour que je puisse lui dire : Mon cœur appartient tout entier à une créature angélique, que je ne puis épouser..... Soyez pour elle et pour moi une bonne et sincère amie.

— Et crois-tu que tu trouveras jamais une femme consentant à ce partage?

— Sans doute; elle y consentirait si elle m'aimait.

— Je ne l'accepterais jamais? » s'écria Hélène en appuyant convulsivement sa tête sur on oreiller... Jamais! jamais! »

Deux plis haineux se formèrent sur le front mat de Hollfeld; il pâlit, tandis que ses lèvres se serraient. Bien certainement une sourde colère s'agitait en lui, et il jeta un regard venimeux sur celle qui troublait les calculs qu'il avait si habilement édifiés. Il domina cependant son ressentiment, et reprit la parole avec une intonation douce et mélancolique.

« Comptes-tu donc m'abandonner, Hélène, au moment où je prendrai cette pénible décision? Pourras-tu t'écarter de moi, me laisser seul en face d'une femme que je ne pourrai

aimer, seul avec les regrets cuisants d'un passé à jamais disparu, et fait pour désenchanter le reste de mes jours? »

Elle leva ses paupières gonflées par les larmes, et jeta un regard attendri sur le fourbe qui se jouait d'elle. Il avait admirablement rempli son rôle, et reconnut à ce regard que désormais il était sûr de son terrain.

« Tu éprouves en ce moment » lui dit-il, « les douleurs par lesquelles j'ai moi-même passé en ces derniers jours, tu soutiens la lutte que j'ai supportée de mon côté avant d'avoir pris la décision dont je viens de te faire part..... Avant d'y réfléchir, en effet, on n'accepte pas sans révolte et sans protestation la pensée qu'une troisième personne sera entre nous; et pourtant je te donne ma parole d'honneur que l'affection dont nos cœurs sont liés n'en souffrira aucune atteinte..... Songes-y, Hélène! Quand j'aurai donné mon nom à une femme qui sera pour toi une compagne et une amie, je pourrai vivre bien plus complétement pour toi. Dans les circonstances présentes tout dépend d'un caprice de ton frère..... et j'ai

déjà dû subir bien fréquemment les marques de son déplaisir pour ne pas cesser de te voir, je ne pouvais te faire un plus grand sacrifice que celui du souci de ma dignité... Une fois marié, tout va de soi; tu pourras venir t'installer à Odenberg, vivre près de moi, et rien n'égalera les soins, les attentions, les précautions dont ton existence sera entourée. »

On le voit : il n'est pas nécessaire d'être intelligent pour manier le levier de la fausseté, et Hollfeld avait réussi à attirer dans ses filets la malheureuse victime qui y tomba le cœur déchiré.

« Allons, » murmura-t-elle d'une voix éteinte, « je veux essayer de supporter cette pensée..... Mais où trouverait-on la créature assez haute ou assez humble pour supporter ce partage, pour m'appeler sa sœur, pour me mettre en tiers dans son existence conjugale ?

— Il m'est venu tout à coup une idée, tantôt, —je la crois bonne; cependant je la considère comme tout à fait fugitive, et n'y attache aucune importance. Je me suis tout d'abord abstenu de te communiquer cette ins-

piration, redoutant de t'agiter... Quand tu seras plus tranquille, chère Hélène, je te demanderai ton avis; songe que je remets entièrement, uniquement en tes mains le choix de ma future épouse..... Pour moi, ce sera une femme de charge à laquelle j'aurai donné mon nom, voilà tout; il dépend de toi d'adopter ou de rejeter le projet que je te soumettrai.

— Et ne sera-t-il pas affreux pour toi de vivre près d'une femme que tu n'aimeras pas, » demanda Hélène?

Il réprima soigneusement un sourire moqueur. Hélène le regardait; et il répondit tranquillement :

« Je peux tout ce que je veux, et ta présence ajoutera à ma force..... Je te demanderai seulement de me garder le silence vis-à-vis de ma mère, qui n'approuverait certainement pas qu'une pareille question s'agitât en dehors de son intervention; je désire qu'elle soit instruite de notre décision seulement au moment où je lui présenterai ma fiancée. »

Cette absence de tendresse et de respect filial eût en toute autre circonstance excité

l'indignation d'Hélène; mais c'est tout au plus si elle entendait les paroles qui ne se rapportaient pas uniquement à sa peine. Tout son être avait tressailli devant l'image évoquée par ces mots, « ma fiancée, » qui représentent invariablement le bonheur, quoiqu'il y ait ici-bas passablement de fiancées et d'épouses malheureuses.

« O mon Dieu! » soupira Hélène, tandis que ses mains jointes retombaient inertes sur sur ses genoux, « j'avais toujours espéré que ceci me serait épargné..... Non que j'aie été assez égoïste pour désirer que ta vie s'écoule solitaire par tendresse pour moi..... Mais je pensais que la durée de ma vie, laquelle d'après toutes les probabilités, doit être bien courte, te permettrait de m'éviter cette douleur..... Je pensais que tu serais bien jeune encore le jour où je disparaîtrais, et que tu consentirais peut-être à m'éviter cette peine affreuse..... à attendre que j'aie quitté la terre pour te choisir une femme et te créer une famille.

— Quelle horrible pensée! Hélène, je t'en conjure, épargne un malheureux! Comment

peut-on évoquer l'image de la mort quand on est à la fleur de l'âge, sur le seuil de la jeunesse?.... Il faut vivre, entends-tu..... Et avec l'aide du temps nous pourrons être tous heureux, je l'espère, j'en suis certain. Je veux te laisser seule maintenant..... Réfléchis un peu, et tu me donnneras raison. »

Il pressa affectueusement sa main, et s'éloigna en silence.

Quand la porte se referma derrière lui, son visage se *démonta;* ce fut un changement à vue, un subit changement de décor : la raillerie succéda à l'expression de la tendresse, et un sourire moqueur plissa ses lèvres. Il était, à tout prendre, content de lui et de l'aspect général de ses intérêts. La passion qu'il ressentait pour Élisabeth avait seule causé le trouble dont Hélène avait sollicité l'explication; mais il se serait difficilement résolu à demander la main de la fille d'un obscur bourgeois. Les événements survenus à Gnadeck lui parurent de nature à lever toutes les difficultés. La jeune fille appartenait désormais à la noblesse, et le trésor devait lui constituer une dot désirable. Il n'était

donc pas surprenant qu'il eût accueilli cette nouvelle avec une profonde satisfaction, et il se détermina aussitôt à épouser la jeune fille de Gnadeck..... Qu'elle acceptât cette proposition avec joie et reconnaissance, il n'en pouvait douter un seul moment; car il qualifiait toujours sa froideur de coquetterie et avait trop bonne opinion de lui et de ses cheveux bouclés pour imaginer qu'une seule femme pût se soustraire à la fascination qu'il exerçait. Mais il fallait agir promptement, car si la nouvelle de la découverte du trésor venait à s'ébruiter, nul doute que bien des prétendants ne s'empressassent de se mettre sur les rangs afin de lui disputer la main de la belle, et noble, et riche jeune fille; cette pensée faisait bouillir son sang.

Il y avait un obstacle encore, et non le moins redoutable à l'accomplissement de ses vœux; c'était Hélène. Non qu'il fût arrêté par la pensée de la douleur qu'il lui causerait; mais il lui semblait désagréable de perdre le fruit de ses assiduités, et il redoutait, en annonçant ce mariage, de se voir frustré de la fortune de sa cousine. Il se considérait depuis longtemps

comme son héritier, et Hélène avait entretenu cette certitude par quelques mots indirects sans doute mais significatifs pour qui connaissait sa générosité et sa loyauté. Nous avons vu comment il s'y était pris pour tourner la difficulté à son avantage, pour réduire même l'obstacle à l'état d'instrument concourant à la réalisation de ses desseins.

Dès qu'il eut disparu, Hélène se traîna jusqu'à la porte, et mit le verrou. Enfin elle était seule et libre de souffrir sans que l'on s'appliquât à l'en empêcher !

Qui n'a pas connu ces heures de désolation complète et irrémédiable durant lesquelles on n'a pas d'autre jouissance que celle de voir saigner son cœur à l'écart; qui n'a pas traversé ces moments où la lumière s'éteint en même temps que la foi en une créature, où la nuit se fait en soi et autour de soi, où la solitude se dresse près de vous en vous murmurant qu'elle sera désormais votre unique compagne, où l'âme, précipitée du haut des régions dans lesquelles elle planait en pleine lumière éprouve un choc en tous points semblable à celui du

corps fendant l'espace pour se briser à terre... ; qui n'a pas connu l'obligation d'arracher de son cœur, de sa pensée, une chère image à laquelle tout était rapporté dans le présent et dans l'avenir, pour la jeter loin de soi inerte et désormais sans vie..... celui-là ne comprendra pas sans doute Hélène tombant sur le tapis en proie à un tremblement convulsif, rejetant loin de son front fiévreux ses belles boucles brunes. Hélas! elle ne vivait, ne respirait que par cette illusion! Quelques regards indifférents, un peu de négligence, avaient déjà suffi pour lui faire perdre tout repos depuis quelques jours..... Qu'était-ce pourtant près de la certitude désormais acquise de le perdre!

Un affreux chaos de pensées et de sentiments contradictoires s'agitait dans son cerveau. Sans doute elle n'avait jamais espéré que sa santé et ses infirmités lui permettraient d'épouser Hollfeld, mais la mort elle-même ne lui apparaissait pas sous un aspect effrayant, parce qu'elle avait conçu le projet d'un mariage *in extremis*, et que la pensée de porter, — au moins sur la tombe, —

le nom de celui qu'elle aimait, lui adoucissait jusqu'à l'horreur de la séparation; et voici que ce dernier espoir lui était enlevé... Il lui fallait envisager la perspective de voir ce nom porté près d'elle par une autre femme, et son âme s'agitait éperdue pour échapper à cette vision insupportable.

Ce fut bien tard seulement, alors que la nuit était déjà tombée depuis longtemps, qu'elle ouvrit la porte, assiégée par les supplications de ses femmes de service, et qu'elle consentit à se laisser mettre au lit. Elle s'opposa avec énergie à ce que l'on mandât le médecin, fit dire à la maison, par la baronne, venue pour lui souhaiter une bonne nuit, qu'elle souhaitait avant tout quelques heures de repos complet, et se trouva libre enfin de passer la plus effroyable nuit de son existence, de donner son cœur en pâture à tous les tourments les plus cuisants.

Elle acquit un peu de calme, c'est-à-dire que la tension extrême de ses nerfs céda un peu : vers l'aube glissant un faible

rayon de lumière par une fente de ses rideaux. Ce rayon tremblant, indécis parut s'insinuer jusque dans son âme, et éclairer d'un jour nouveau le chaos de ses pensées. Elle commença à se dire qu'après tout, quelque déplaisir qu'elle en éprouvât, Hollfeld avait agi généreusement. Quoique la nécessité de son mariage lui eût toujours apparu comme une vision affreuse, elle ne l'avait pourtant jamais méconnue; ne devait-elle pas être touchée de le voir se refuser obstinément à envisager l'heure plus ou moins prochaine de sa mort comme une date qu'il se fixerait pour penser enfin à son propre bonheur? Ne faisait-il pas après out un grand et pénible sacrifice? Car enfin il l'aimait sincèrement, profondément, et cependant il consentait à se marier et à chercher une compagne non pas selon ses vœux, mais selon les convenances particulières d'Hélène, qui restait maîtresse absolue de désigner la personne dont l'intimité lui agréerait le mieux. Fallait-il donc aggraver encore ses peines et lui rendre plus difficile encore l'accomplissement de ce de-

voir en lui laissant voir l'intensité de la douleur qu'elle éprouvait? Il lui demandait de suivre avec lui, près de lui, une voie difficile, semée d'épines..... Pouvait-elle se montrer lâche en cette circonstance où il attendait d'elle une force héroïque dont il lui donnait du reste l'exemple? Non, cela ne se pouvait! Il fallait lui prouver par la grandeur de son dévoûment qu'elle était bien digne d'être aimée; il fallait être pour lui un ange secourable, toujours prêt à détourner de lui toutes les peines ou bien à en partager le fardeau.

Elle saisit fiévreusement la sonnette qui se trouvait à sa portée, et l'agita; elle demanda à sa femme de chambre de l'aider à s'habiller. Oui, il fallait lutter et vaincre, et se montrer forte et courageuse; mais pour parvenir à triompher d'elle-même, il fallait avant tout qu'elle connût le nom de la personne destinée, dans l'esprit de M. de Hollfeld, à remplir le rôle d'épouse effacée, de *femme de charge* portant son nom. Elle avait évoqué tour à tour l'image de toutes les jeunes filles faisant partie de

leur cercle, mais sans en trouver une seule qui offrît les conditions exigées de résignation et d'humilité.

L'heure du déjeuner fait en commun avec la baronne et son fils n'avait pas encore sonné. — Son frère ne prenait jamais part à ce repas; — mais elle ne put se décider à rester plus longtemps solitaire dans son appartement, et trop faible pour essayer de marcher, elle se fit rouler dans son fauteuil jusqu'à la salle à manger. Elle apprit par le maître d'hôtel, et avec une extrême surprise, que depuis une demiheure déjà la baronne était sortie pour faire une promenade. C'était un événement surprenant, mais Hélène en éprouva quelque satisfaction, car en se faisant rouler jusqu'à l'embrasure d'une fenêtre, elle aperçut Hollfeld se promenant devant le château. Il ne se doutait nullement qu'il était vu. Toute sa contenance exprimait un contentement qui ne pouvait se céler; son pas était élastique, son attitude exprimait les joies du triomphe; il tirait de temps en temps une bouffée de son cigare, et en suivait

complaisamment la vapeur bleue qui venait jusqu'à Hélène par la fenêtre ouverte sur laquelle elle était accoudée. Elle fut atteinte au cœur, car il lui était impossible de méconnaître en M. de Hollfeld tous les traits qui dénotent une grande et intime satisfaction. Dans le demi-sourire qui se jouait sur ses lèvres, dans la gracieuse ondulation savamment imprimée à sa chevelure, dans tout son être enfin respirait la joie de vivre, et comme le sentiment d'une délivrance inespérée... On ne pouvait y découvrir la moindre trace de combats douloureux, de regrets, et de ces déchirements de cœur dont Hélène avait supporté les conséquences; il n'avait pas du tout l'apparence à laquelle on reconnaît les victimes..... Ou bien sa force était-elle assez grande pour lui permettre de triompher si aisément des peines les plus cruelles, et pour le porter à accomplir, le sourire aux lèvres, le sacrifice dans lequel il envisageait un devoir?

Mlle de Walde fronça légèrement les sourcils.

« Émile! » s'écria-t-elle vivement avec

une intonation brusque et presque menaçante.

Hollfeld tressaillit; en un bond gracieux il se trouva près de la fenêtre le chapeau à la main.

« Comment! » s'écria-t-il, « déjà levée? Tu es déjà ici? M'est-il permis de monter près de toi?

— Oui! » répondit Hélène d'une voix plus douce.

Peu après il s'approchait d'elle. Hélène avait tout lieu de se montrer plus satisfaite, car sa contenance était grave et sérieuse. Il jeta son chapeau sur une table, poussa une chaise près de sa cousine en lui tendant les deux mains, et touché, paraissait-il, de la pâleur de son visage :

« Tu parais souffrante ce matin? » lui dit-il.

« Cela te semble-t-il surprenant?..... » reprit Hélène, impuissante à réprimer les sentiments d'amertume qui s'agitaient en elle..... « Il me manque malheureusement ce degré de courage moyennant lequel on peut lever au ciel un front serein, peu

d'heures après avoir soutenu la plus cruelle des épreuves que la destinée nous tenait en réserve... Je ne puis m'empêcher de te porter envie,... » ajouta-t-elle en examinant avec tristesse le frais visage de M. de Hollfeld.

Il déplora intérieurement sa promenade matinale ou plutôt les tendres pensées consacrées à Élisabeth, et dont le reflet avait éclairé sa physionomie d'une lueur indiscrète.

« Tu es injuste, Hélène, » dit-il d'une voix pénétrante et attendrie. « L'homme qui a pris une résolution peut-il donc se lamenter et pleurer sur son accomplissement?

— Il est certain que tu paraissais tantôt peu disposé aux gémissements et aux sanglots. »

Un orage gronda dans l'âme de M. de Hollfeld. Cette pauvre petite infirme ne devait-elle pas se montrer animée de la plus profonde gratitude pour ceux qui ne se détournaient pas d'elle avec indifférence ou même répulsion? N'était-ce pas ainsi, avec joie et reconnaissance, qu'elle avait accueilli jadis les premiers soins de son beau cousin?

Et voici qu'elle se permettait de lui adresser des reproches! Quoiqu'il eût mis tout en œuvre pour lui faire ajouter foi à la réalité de la tendresse qu'il lui portait, il n'en trouvait pas moins qu'il fallait être douée d'une forte dose de suffisance pour croire à la comédie qu'il avait jouée; il lui en coûta beaucoup pour faire taire ce ressentiment; mais il y réussit pourtant, et ce fut avec un sourire empreint de mélancolie qu'il reprit la parole.

« Si tu avais pu lire tantôt dans ma pensée, tu aurais aisément compris le sentiment qui avait dissipé momentanément mes peines cruelles, et tu ne m'aurais pas fait un reproche que tu vas regretter. Je me représentais avec satisfaction l'heure où, me rendant près de ton frère, je pourrais lui dire : « Hélène vient de se décider à vivre désor- « mais près de moi dans ma famille..... » Je ne nie pas que je trouvais une vive jouissance en me retraçant ce moment, car il a toujours été mécontent de la tendresse que je te porte, et jaloux de celle que tu veux bien m'accorder. »

Lecteur, on a dit souvent que l'amour était aveugle; peut-être faudrait-il ajouter que sa cécité est souvent volontaire : il ferme les yeux pour se repaître de la vision qui le soutient, parce qu'il sait que le moment où il verrait clair serait aussi celui de sa mort..... Il lutte tant que ses forces le lui permettent pour conserver les ténèbres auxquelles son existence est attachée, et s'isole de la réalité pour ne point perdre l'illusion qui est sa raison d'être.

Hélène s'appliqua donc à concilier les observations que la contenance de son cousin lui avait suggérées avec l'explication qui lui était donnée, et par bonheur cette adaptation ne souffrait pas de difficultés. Elle lui tendit la main avec émotion.

« Je te crois, » lui dit-elle avec une expression pénétrante; « la perte de la foi que j'ai en toi causerait ma mort. Oh! Émile, sois toujours sincère, je t'en supplie; ne me déguise rien, même dans la pieuse pensée de me ménager. Mieux vaut mille fois la certitude, même cruelle, que le soupçon dont on traîne le boulet derrière soi à toute heure de

la vie. J'ai passé une nuit affreuse, mais j'ai pu enfin me vaincre et envisager plus tranquillement l'extrémité dont tu m'as fait part. Nous pouvons donc causer de... de ton projet; je sens du reste que je ne recouvrerai pas entièrement le calme avant de connaître le nom de la jeune fille que tu te proposes d'associer à tes..... à nos destinées. Jusqu'ici cette tierce personne reste pour moi un fantôme dont je m'efforce de saisir les traits sans pouvoir y réussir; je veux savoir ce que j'ai à espérer ou bien à craindre de ce sphinx inconnu..... Cette incertitude me trouble maintenant plus que tout le reste, plus même que le projet..... Dis-moi son nom, Émile; je te le demande avec instance. »

Le regard de Hollfeld errait sur le parquet avec une inquiétude toujours croissante; le moment dangereux était arrivé, et il lui semblait que la partie qu'il jouait se hérissait d'obstacles insurmontables.

« Je ne sais, » dit-il enfin péniblement, « s'il serait prudent de donner suite à cette conversation aujourd'hui, au lendemain d'une nuit pénible, et lorsque tu es affaiblie

par l'insomnie; je crains d'aggraver ton indisposition...... Je dois pourtant te confesser que plus j'envisage mon projet et le choix que je veux te soumettre, et dont tu décideras en dernier ressort, plus il me paraît sensé et pratique..... Tout en me rendant à ton avis, je regretterais pourtant que ton opposition nous fît perdre les avantages, précieux pour nous, que je découvre à ce choix en y réfléchissant mûrement.

— Cette opposition n'est pas à redouter, » s'écria Hélène en se penchant en avant; « moi aussi j'ai réfléchi, je me suis vaincue, je me suis déterminée à me soumettre à l'inévitable. Je m'engage à juger ton choix froidement, impartialement comme si je ne t'aimais pas en un mot. » Elle rougit, car jamais encore elle ne s'était exprimée de la sorte.

« Hé bien! » dit Hollfeld en tremblant, car le moment décisif était venu : « que penses-tu de la jeune fille de Gnadeck?

— Élisabeth Ferber? » s'écria Hélène au comble de la surprise.

« Oh non! Élisabeth de Gnadewitz, » reprit Hollfeld; « c'est justement le changement

survenu dans l'état de sa famille qui m'a fait jeter les yeux sur elle. Jusqu'ici je confesse que je ne lui avais accordé aucune attention; son insignifiance même la recommande à notre choix, mais n'aurait pas suffi pourtant à me décider à une mésalliance. En y réfléchissant, je me suis dit que la sagesse de son maintien, le calme dont témoigne sa physionomie, étaient de bonnes garanties pour notre projet.

— Insignifiante! elle, insignifiante! Oh! Émile, combien il faut être aveugle pour n'apercevoir en cette charmante enfant rien d'autre que « la sagesse de son maintien et le calme dont témoigne sa physionomie! »

— Soit! » répondit-il tranquillement; « j'avais sans doute de bonnes raisons pour ne point la remarquer. Je me souviens seulement que, tandis que tu te dépitais parfois contre les difficultés d'un morceau joué avec elle à quatre mains, elle ne perdait jamais patience et recommençait toujours le passage difficile, jusqu'à ce que tu aies pu t'en tirer à ta satisfaction. Cela me plut dès lors et me disposa à l'estimer pour cette belle qualité de

la patience, si nécessaire à .... à ceux qui doivent jouer ici-bas les rôles secondaires. On ne peut non plus méconnaître qu'elle t'honore et te vénère : c'est là l'essentiel; enfin, elle a grandi dans une situation précaire, humble même..... Elle n'aura donc pas de prétentions, et ses vœux seront comblés bien au-delà de ses espérances, même par la place restreinte que je puis lui faire entre nous. Je crois qu'elle est douée de tact, qu'elle sentira parfaitement son infériorité vis-à-vis de toi, et par conséquent..... »

Hélène était retombée sur l'oreiller placé au fond de son fauteuil et se couvrait les yeux avec sa main.

« Non! non! » cria-t-elle en se relevant tout à coup, comme si elle avait pris une décision subite et irrévocable... « Non! pas cette pauvre, et charmante, et douce enfant! Élisabeth mérite d'être aimée! »

Un effroyable hurlement de chien se fit entendre et lui arracha un cri d'épouvante. Hollfeld en se levant venait de marcher sur la patte de sa chienne de chasse qui l'avait suivi et s'était étendue à ses pieds. Cet inter-

mède burlesque vint à son secours; les derniers mots d'Hélène formaient avec le sentiment qui dirigeait Hollfeld un contraste si plaisant qu'il faillit éclater de rire. Il ouvrit la porte, chassa Diana, et put revenir près d'Hélène après s'être rendu maître des mouvements de sa physionomie.

« Mon Dieu! » dit-il avec condescendance, « nous aimerons cette petite, ma chère Hélène..... Il s'agit seulement de lui faire comprendre que la première place t'appartient dans mon cœur, et elle comprendra cela mieux que toute autre. Elle possède une grande dose de sang-froid, ainsi qu'elle l'a prouvé avant-hier en sauvant Rodolphe.

— Comment cela? » s'écria Hélène, ses grands yeux ouverts par un étonnement indescriptible.

Le domestique qui avait, contre la défense formelle faite par M. de Walde, ébruité l'attentat dont il avait failli être victime, s'était du moins efforcé d'atténuer les effets de son indiscrétion, en affirmant que l'assassin avait mal visé et que M. de Walde avait été préservé par cette maladresse. Hollfeld lui-

même ne connaissait la vérité que depuis une heure, grâce à une confidence de l'un des jardiniers. La conduite courageuse d'Élisabeth avait encore augmenté la passion qu'il éprouvait, et il était désormais décidé à mettre tout en œuvre pour l'obtenir. Il fit part à Hélène de tous ces incidents, et conclut en lui disant :

« Tu as maintenant une raison de plus pour aimer cette jeune fille, et tout me porte à croire que nulle autre ne remplirait aussi bien les conditions que noús cherchons à trouver réunies. »

Il avait ainsi brûlé sa dernière amorce. De sa main fine et blanche il rejeta ses cheveux en arrière, et examina Mlle de Walde. Son visage était incrusté dans son oreiller, et l'on n'apercevait que les lignes de son profil si pur; quelques larmes tombaient de ses paupières fermées; elle gardait le silence, soutenant peut-être un dernier combat contre elle-même.

Comment les deux interlocuteurs ne s'étaient-ils pas demandé une seule fois si Élisabeth accorderait son consentement aux com-

binaisons qui disposaient de son existence ? Si quelque lectrice se pose cette question, elle trouvera aisément une réponse dans le simple fait de la partialité d'Hélène pour ce beau cousin à la langue dorée; elle le plaçait si haut dans son cœur qu'on lui aurait paru coupable d'un sacrilége en se refusant à lui reconnaître la supériorité qu'elle lui attribuait complaisamment. Pouvait-on ne pas l'aimer, cet Émile? Pouvait-on ne pas accueillir sa demande avec joie et reconnaissance?

Le silence, qui en se prolongeant commençait à devenir pénible, fut enfin rompu par l'arrivée de la baronne rentrant de la promenade; Hélène se releva, et essuya précipitamment ses larmes. Ce fut pourtant avec une impatience visible qu'elle supporta les marques d'amitié prodiguées par Mme de Lessen, et celle-ci ne put lui arracher que des réponses fort laconiques.

« Ouf! » s'écria la baronne en secouant sa robe, abandonnant son mantelet aux soinsde son fils, et se dirigeant pesamment vers un fauteuil..... « Je suis accablée par la chaleur..... Quel chemin horrible que celui de

cette montagne! On ne m'y reprendra certes plus!

— Tu as été sur la montagne? » demanda Hollfeld d'un air incrédule.

« Mais oui; tu sais fort bien que le médecin m'a toujours recommandé de faire des promenades matinales.

— Sans doute; mais il y a de cela bien des années, et depuis lors tu nous a toujours dit que tes palpitations t'interdisaient la marche.

— Il faut essayer de tout, même de ce qui est désagréable ou pénible, » répondit Mme de Lessen avec un léger embarras..... « Et comme je n'ai pu fermer les yeux durant la nuit dernière, je me suis décidée à tenter l'épreuve et à marcher un peu ce matin. Mais j'en resterai là; il y a des remèdes qui sont pires que la maladie dont ils doivent vous sauver... Et de plus, j'ai eu encore ce matin une violente contrariété. Figure-toi un peu, Hélène, que j'ai rencontré dans le parc Bella accompagnée de sa nouvelle gouvernante..... Pourrais-tu jamais croire que cette personne avait l'impudence de faire marcher l'enfant à sa gauche?.. En outre cette Mlle Guérin a

bien l'aspect le plus déplaisant, le plus risible et le plus désagréable à la fois; je me suis emportée et l'ai remise à sa place, je vous en réponds. Mais n'est il pas désespérant que je ne puisse compter sur un moment de repos? Lorsque j'espère enfin atteindre le calme auquel j'aspire, je me trouve toujours rejetée en toutes sortes de tracas qui me rendent malade et malheureuse! »

Elle voulut appuyer son front sur sa main, et s'aperçut que sa fausse natte, pressée et déplacée par son chapeau, avait pris une direction tout à fait invraisemblable. Elle oublia aussitôt son accablement, et demanda la permission de se retirer dans sa chambre pendant quelques instants pour réparer le désordre de sa toilette.

« A propos! » dit-elle tout en retenant des deux mains son chapeau, qui à son tour était chargé de maintenir la natte rebelle, « Reinhard nous a mystifiés hier avec son conte des fées..... J'ai rencontré par hasard M. Ferber là-haut près des ruines..... Je l'ai félicité.....

— Ah! je comprends maintenant ta promenade matinale, et le but que tu lui avais

assigné, » dit Hollfeld d'un ton ironique..... « Et tu as parlé à cet homme, ma mère?

— Cela se peut à présent..... Je m'intéressais principalement à ces bijoux.....

— Désirais-tu les acheter? » dit son fils.

« Pas du tout, » reprit-elle en lui adressant un regard de colère..... « Mais j'ai toujours eu un faible pour les belles pierres, et si ton père n'était pas mort subitement, j'aurais aujourd'hui de fort beaux diamants : — il me les avait promis, — et toi un petit capital de moins..... Mais pour en revenir à cette trouvaille, Ferber m'a dit de quoi elle se composait, et, répondant très-franchement à mes questions, il a ajouté que la valeur totale s'élevait à un peu plus de neuf mille écus peut-être..... Et c'est là ce que Reinhard nomme une valeur considérable!.... Veuillez m'attendre un moment; je reviens de suite. »

Le sourire ironique avec lequel Hollfeld avait suivi les doléances de sa mère s'était subitement effacé de son visage. Une vive déception s'y peignait en traits irrécusables : ses espérances venaient de recevoir une douche glacée.

A peine la porte s'était-elle refermée sur la baronne, qu'Hélène s'arracha à sa torpeur, et tendit les deux mains à son cousin.

« Émile, » dit-elle vivement, quoique d'une voix tremblante et quelque peu voilée, si tu réussis, ce dont je ne doute pas, à gagner le cœur d'Élisabeth, il reste convenu que je m'installe près de vous à Odenberg.

— Cela est bien entendu, » répondit-il avec un peu de contrainte..... son ton avait singulièrement perdu de sa fermeté..... « Seulement il faudra te résigner à ne pas trouver chez moi le train de maison auquel tu es accoutumée..... Mes ressources sont assez modiques, et tu viens d'apprendre qu'Élisabeth n'a point de dot à espérer.

— Sois tranquille! Elle n'entrera pas pauvre dans ta maison, Émile, tu peux en être certain, » répondit Mlle de Walde, dont les yeux brillèrent d'un éclat extraordinaire. « Du moment où elle aura consenti à t'épouser, elle deviendra ma sœur..... Je partagerai ce que je possède en deux parties égales; elle aura l'une, moi l'autre, en attendant qu'elle réunisse les deux parts. Je lui abandonnerai

tout d'abord la propriété et les revenus de Neuborn, mon domaine de Silésie; j'en parlerai à Rodolphe dès qu'il sera de retour. Quand j'aurai fermé les yeux, le reste vous appartiendra..... Es-tu content de moi?

— O Hélène! tu es un ange, » s'écria Émile en tombant à ses genoux. « Ta générosité, ton héroïsme dépassent la limite ordinaire des forces humaines! »

Et cette fois M. de Hollfeld ne mentait pas, ses transports n'étaient pas joués; le domaine de Silésie transformait la pauvre Élisabeth en une riche fiancée.

XVIII.

Deux jours s'étaient écoulés depuis le moment où Hélène avait, croyait-elle, remporté sur elle-même une victoire décisive. Deux jours seulement! Et ils avaient contenu une somme de douleurs supérieure à celle de son existence tout entière. Elle se répétait sans cesse que le terme de sa vie n'était plus éloigné..... et pourtant s'épouvantait elle-même

des jours peu nombreux qu'il lui restait à passer ici-bas. Acceptée avec l'enthousiasme du martyr qui se précipite au devant de la douleur, la perspective d'habiter près du jeune ménage lui semblait d'heure en heure plus insoutenable. Mais elle n'eût pas consenti à revenir sur cette décision..... Ne lui avait-elle pas valu l'admiration et les éloges d'Émile?

Sa frêle existence vacillait dans la lutte qu'elle soutenait contre tant de sentiments contradictoires; la fièvre ne la quittait plus, pour ainsi dire, et une inquiétude insurmontable la minait rapidement. Elle souffrait en silence pourtant, parce que Hollfeld le voulait ainsi. Il s'était opposé à ce qu'elle mandât immédiatement Élisabeth près d'elle, supposant, non à tort peut-être, qu'il pourrait naître de cette entrevue un conflit de nature à nuire à ses espérances. Il avait déjà fait quelques tentatives pour se rapprocher d'Élisabeth. Deux fois déjà il s'était présenté à la porte du préau pour présenter ses respects à « la famille de Gnadewitz; » et quoiqu'il eût pour ainsi dire arraché la chaîne qui répon-

dait à la sonnette, la porte était restée fermée pour lui. La première fois, par le fait, toute la famille était absente. La veille Élisabeth l'avait aperçu ; ses parents se trouvaient avec Ernest à la maison forestière, et miss Mertens approuva complétement la résolution prise par la jeune fille de ne pas recevoir ce visiteur déplaisant. Toutes deux restèrent tranquillement sur le rempart, tandis que la sonnette s'agitait avec angoisse.

Il était à peine sept heures du matin. Hélène, revêtue d'un peignoir, s'était étendue sur sa chaise longue; elle n'avait pu trouver de repos pendant toute la nuit, et exposait son front brûlant au souffle frais que lui envoyait une fenêtre ouverte. La baronne dormait encore, et comme Mlle de Walde ne pouvait et ne voulait rester seule à aucun prix, l'une de ses femmes avait pris un travail de couture et se tenait assise près d'elle, sans qu'elle accordât la moindre attention à son bavardage. La femme de chambre se tut bientôt pour prêter l'oreille..... On entendait en effet au loin le bruit produit par les roues d'une voiture qui quittait la route et s'engageait dans les allées

du parc en s'enfonçant dans le sable épais qui les recouvrait. Hélène s'accouda à la fenêtre; c'était la voiture de son frère, et elle était vide.

« Où est votre maître? » demanda Hélène au cocher lorsqu'il fut près du château.

« Monsieur est descendu de voiture sur la route, » répondit le vieux cocher en ôtant son chapeau, « et revient à pied par la montagne, en passant devant Gnadeck. »

Hélène se retira de la fenêtre en frissonnant; le seul mot de Gnadeck avait produit sur elle l'effet d'un choc électrique..... Hélas! le moment approchait... Sa destinée allait recevoir le dénoûment qu'elle appréhendait!

Elle se leva, et, appuyée sur le bras de la femme de chambre, descendit au rez-de-chaussée dans l'appartement de son frère. Elle donna les ordres nécessaires pour que l'on servît à déjeuner dans le salon qui communiquait au perron par une porte vitrée, et s'assit dans un fauteuil pour attendre M. de Walde. Elle prit l'un des abums richement reliés qui étaient épars sur la table, et en tourna machinalement les feuilles; son regard était

fixé sur les tableaux qui passaient devant elle, mais elle n'eût pu distinguer un portrait d'un paysage.

Après une demi-heure d'attente, la haute taille de M. de Walde apparut sur le seuil de la porte. Elle abandonna le volume, qui glissa de ses genoux à terre, et tendit les deux mains à son frère. Il parut surpris, et à la fois très-attendri de cet accueil; il s'avança rapidement, mais s'arrêta tout à coup en voyant de plus près ce visage désolé.

— Tu as été malade, Hélène? » dit-il en s'asseyant près d'elle. Il passa son bras derrière elle, et la souleva doucement, tendrement, pour mieux l'examiner. Son ton et son regard comportaient une sollicitude si vive, que la pauvre créature tourmentée ressentit une sorte de bien-être moral dont elle ne croyait plus pouvoir connaître la douceur. Deux grosses larmes tombèrent de ses yeux, et elle pressa son visage contre l'épaule de son frère.

« Fels est-il venu depuis mon départ?.... » demanda M. de Walde, frappé du changement qu'il trouvait en sa sœur.

« Non; et j'ai expressément défendu qu'on

le mandât pour moi; je suis le régime qu'il m'a conseillé, je prends régulièrement les remèdes qu'il m'a indiqués. Ni lui ni moi ne pouvons rien faire de plus; ne te tourmente pas pour moi, Rodolphe; cela ira mieux, à l'avenir... Tu as eu des moments pénibles à passer, depuis que tu nous a quittés?

— Oui, » dit-il, sans pouvoir détacher son regard de ce visage profondément altéré..... « Le pauvre Hartigny n'était plus en vie..... Une hémorragie a mis fin aux souffrances qu'il endurait..... Son convoi a eu lieu hier, et tu ne reconnaîtrais pas sa veuve, ma pauvre Hélène; une seule nuit a suffi pour faire de cette femme gaie et brillante une vieille femme courbée par une douleur sans bornes. »

Il lui donna encore d'autres détails sur ce malheureux événement; puis, passant la main sur ses yeux comme pour en effacer la vision des heures pénibles qu'il venait de traverser, et changeant de ton, il ajouta :

« Tout est-il comme de coutume? Retrouvé-je chaque chose à sa place?

— Pas tout à fait, » répondit Hélène en tressaillant..... « Möhring a quitté notre maison.

—Ah! .... Je lui souhaite un bon voyage, et je puis compter que j'ai un ennemi de plus dans l'univers..... Il était difficile que nos rapports fussent meilleurs, car il se montrait naturellement porté à approuver, à honorer tout ce que je condamne et tout ce que je méprise.

— Et là-haut... sur la montagne, » poursuivit Hélène en tremblant, « le bonheur est entré chez les Ferber. »

Le fauteuil sur lequel elle était assise reçut une sorte de choc violent du côté où s'appuyait le bras de son frère. Elle ne levait pas les yeux, et n'aperçut par conséquent ni la pâleur livide qui couvrit subitemen son visage, ni le tremblement des lèvres qui s'y prirent à deux fois pour prononcer indifféremment ce seul mot :

« Vraiment? »

Elle lui raconta alors la découverte due à la démolition du bastion, et son frère l'écouta attentivement, en suspendant sa respiration..... Il ne savait pas que chacun des mots dont se composait cette narration était une lame à deux tranchants pénétrant dans le cœur d'Hé-

lène, car ils représentaient à ses yeux la préface de la pénible communication qu'elle voulait lui faire.

« C'est une étrange solution donnée par le hasard à une énigme du passé, » dit M. de Walde quand sa sœur eut terminé son récit..... « Je doute pourtant que cette famille considère comme un bonheur la faculté de se rattacher à la lignée des Gnadewitz.

— Ah ! » fit vivement Hélène, « tu te souviens de l'opinion exprimée par cette jeune fille au sujet de la noblesse et de ses priviléges?... Quoi que je fasse, je ne puis m'empêcher, en semblable occasion, de me rappeler la fable du renard et des raisins. » Elle prononça ces mots d'un ton assez aigre; sa propre peine la rendait méchante, et elle essayait instinctivement d'amoindrir le caractrère de la jeune fille qui était involontairement sa rivale.

Les traits de M. de Walde exprimèrent la surprise la plus intense; il se pencha et regarda attentivement le visage de sa sœur, comme pour se convaincre que ces paroles

malveillantes avaient été réellement prononcées par elle.

En cet instant, Diana, la chienne de chasse de M. de Hollfeld, se montra sur le perron, fit quelques tours dans le salon, puis disparut aussitôt, rappelée par un coup de sifflet qui partait du parc. Son maître ne tarda pas à traverser l'une des pelouses; il paraissait ignorer que M. de Walde était de retour, marchait rapidement, et prit une allée qui se dirigeait vers Gnadeck. Hélène le suivit du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu, puis se rejeta dans le fond du fauteuil, près de perdre connaissance.

M. de Walde versa un peu de vin de Bordeaux dans un verre, et l'obligea à le prendre; elle le regarda avec une expression de gratitude, et essaya de sourire.

« Je n'ai pas encore terminé mon rapport, » dit-elle en se relevant un peu; « j'agis comme les romanciers qui réservent leurs principaux effets pour la fin du roman..... » Elle fixa ses regards sur le bosquet qui faisait face à la porte..... « Un heureux événement se prépare

pour notre maison : Émile va se marier. »

Elle s'attendait à une exclamation de surprise, tout au moins à des questions; mais le silence ne fut pas rompu, et après quelques secondes d'attente elle se tourna vers son frère; il appuyait son front sur sa main..... Au mouvement que fit Hélène, il se leva en détournant son visage pâle et se dirigea vers une fenêtre.

« Es-tu souffrant, Rodolphe? » demanda-t-elle avec inquiétude.

« C'est un léger vertige causé par la fatigue de plusieurs journées pénibles, » dit-il tranquillement; et revenant sur ses pas, il s'assit près de sa sœur.

« Je t'ai dit qu'Émile veut se marier, Rodolphe, » reprit-elle en appuyant sur chaque mot.

« Tu me l'as dit, » répondit machinalement M. de Walde.

« Tu approuves ce projet?

— Il ne me concerne en rien. Hollfeld est son maître, et peut prendre telle décision qui lui convient.

— Je crois que son choix est fait..... Si

cela m'était permis, je te dirais le nom de la jeune fille.

— Cela n'est pas nécessaire; je la connaîtrai plus tard, » répondit M. de Walde avec un ton glacial.

« Rodolphe, je t'en prie, ne te montre pas si roide et si cassant! Je sais que tu n'aimes pas les longs discours, et suis accoutumée à tes réponses laconiques; mais en cette circonstance je suis peinée de te trouver si rude, car j'ai justement une prière à t'adresser.

— Parle; dois-je accepter la mission de servir de père à notre cousin pour le conduire à l'autel? »

Le mépris qui perçait dans ce ton fit tressaillir Hélène.

« Tu es hostile à ce pauvre Émile, et cette prévention te rend quelquefois injuste, » continua Hélène; « je te le demande instamment, mon cher Rodolphe, écoute-moi avec calme; il faut que je t'entretienne aujourd'hui même de cette affaire. »

Il s'appuya les bras croisés à la fenêtre, et dit :

« Tu peux parler; je t'écoute.

— La jeune fille qu'Émile a choisie est pauvre.

— Tout-à-fait surprenant; continue.

— Les revenus d'Émile sont très-insuffisants.

— Le pauvre homme! Il n'a guère plus d'une trentaine de mille livres de rente; son sort est digne de pitié. »

Elle connaissait la scrupuleuse véracité de son frère, et ne put douter de l'exactitude de cette évaluation, qui lui causa quelque surprise.

« Enfin, lors même qu'elle serait plus riche que je ne le croyais, » dit-elle, cela ne change rien à l'état de la question..... J'aime beaucoup..... beaucoup la personne qu'il a choisie..... Elle a agi dans une circonstance à moi connue de telle sorte que ma tendresse fraternelle lui doit une reconnaissance éternelle. »

M. de Walde demeura impassible.

« Elle est une sœur pour moi,» reprit-elle; je ne veux pas qu'elle entre pauvre dans la maison d'Émile, e je désire vivement lui assurer la propriété de Neuborn..... Puis-je le faire?

— Neuborn t'appartient; tu es majeure : il n'y a pas lieu par conséquent de me demander la permission d'agir à ta guise.

— Pardon, Rodolphe... Tu pourrais avoir quelque objection à faire si tu réfléchissais un peu... si enfin tu t'étais considéré comme mon héritier... Ainsi tu m'accordes ton consentement?

— Pleinement, si tu crois que ce consentement t'est nécessaire.

— Merci! mille fois merci! » dit Hélène en tendant la main à son frère; mais il sembla ne pas apercevoir ce mouvement, quoique son regard fût attaché sur elle..... « Me désapprouves-tu?.... » ajouta-t-elle après quelques secondes de vaine attente.

« Je ne te désapprouve jamais lorsque tu as le désir d'aider au bonheur de ceux qui sont moins bien partagés que nous sous le rapport de la fortune; tu dois te rappeler que je t'ai toujours aidée en semblables circonstances. Je dois pourtant te faire remarquer que dans le cas dont il s'agit on pourrait te reprocher un peu de précipitation..... Tu

es bien pressée de faire le malheur de la jeune fille à laquelle tu t'intéresses. »

Hélène se redressa comme si elle eût été piquée par une vipère.

« Ceci est un dur et amer propos, » dit-elle en tremblant de colère..... « Tu es libre d'avoir contre Émile un ressentiment dont personne ne connaît la cause, mais non de l'attaquer et de l'accuser légèrement comme tu le fais..... sans même connaître celui que tu outrages.

— Je le connais bien..... trop bien! Plus que tu ne le crois, mieux que tu ne le connais toi-même, et je pensais que mon caractère devait me préserver, près de toi du moins, du reproche de légèreté que tu m'adresses pourtant. Cet homme est un fourbe sans honneur, sans pudeur, dépourvu de tout sentiment de dignité; malheur à la femme qui l'acceptera pour compagnon de sa vie! Malheur à elle le jour où elle aura appris à connaître la grossièreté de cette âme, l'infériorité de cette intelligence, la lâcheté de ce caractère!

— O mon Dieu! Quelle injustice! » s'écria Hélène, atteinte au cœur..... « Rodolphe, Rodolphe, je ne te reconnais plus? Que t'a donc fait Émile pour que tu l'accables de la sorte?

— Faut-il donc être personnellement atteint par le mal ou bénéficier personnellement du bien pour apprécier l'un ou l'autre? Un voleur ne sera-t-il pas un voleur à mes yeux tant qu'il ne m'aura pas volé? Enfant! tu es celle à qui l'on fait le tort plus grand, mais tu es aveuglée..... volontairement aveuglée..... Un temps viendra où, frappée sans remède, tu reconnaîtras la vérité que je t'indique en ce moment, et dont tu te détournes avec colère; si même je voulais alors tenter de détourner ce calice de toi, je n'y réussirais pas. Tu te considères maintenant comme une victime, tu vois en moi un bourreau, et tu m'obliges, à mon extrême douleur, à te laisser aller plus avant toute seule, sans conseil dans cette voie, à y persévérer jusqu'au moment où frappée dans ta foi, dans tes affections, tu te réfugieras sur mon cœur pour y chercher un peu de consolation.....

Ce retour te sera toujours possible, cet abri ne te fera pas défaut..... Mais que restera-t-il à celle qui sera irrévocablement liée à cet homme? »

Il se rendit dans la pièce voisine, et quand la porte se fut refermée derrière lui, Hélène, affolée de douleur, se soutenant aux murs et aux meubles, se hâta de quitter la salon du rez-de-chaussée.

Une amertume indicible remplissait son cœur, et son frère lui inspirait une sorte de haine. Lui qui avait toujours eu pour elle une tendresse quasi maternelle, qui avait ménagé toutes ses susceptibilités, venait tout à coup de rompre le silence qu'il s'était imposé, et de jeter à la face de celui qu'elle aimait si tendrement des accusations accablantes, puisqu'elles émanaient d'un caractère intègre, équitable, d'une intelligence réputée froide et exacte. L'accuser de fausseté, d'égoïsme, lui qui venait de lui donner une preuve si éclatante de son dévouement! Il lui sembla un instant avoir participé à une action blâmable par cela seul qu'elle avait écouté ces odieuses accu-

sations. Désormais le sacrifice lui devenait plus facile, car elle y voyait une sorte d'expiation pour le tort causé par son frère à ce cousin, si injustement détesté, tort qui devait être racheté, quoiqu'il dût rester ignoré de celui qui l'avait subi. Seulement il ne pouvait plus rester sous le toit du parent qui le calomniait; elle le lui ferait comprendre, elle l'engagerait à retourner à Odenberg, tout en l'encourageant à poursuivre la réalisation de ses projets vis-à-vis d'Élisabeth.

Elle se rendit dans la salle à manger, et lorsque Hollfeld vint l'y rejoindre elle l'accueillit par le plus doux sourire; elle lui annonça que son frère, sans même connaître le nom de la personne sur laquelle leur choix s'était arrêté, avait donné son consentement aux arrangements de fortune qu'elle voulait prendre, et à la donation qu'elle comptait faire à sa future cousine. Elle demanda à voir Élisabeth, le jour même, et M. de Hollfeld, charmé de l'empressement qu'elle apportait à conclure cette affaire, tomba d'accord avec elle sur ce

point. Elle indiqua le pavillon du jardin pour son entrevue avec Élisabeth. Hollfeld sortit immédiatement pour donner à l'un des domestiques du château, au nom de Mlle de Walde, les ordres nécessaires. Hélène avait désigné l'heure de cette entrevue, et priait Mlle Ferber de se rendre près d'elle à quatre heures. Quelle n'eût pas été sa surprise si elle avait entendu l'interprétation donnée à ses ordres! Selon M. de Hollfeld, en effet, c'était à trois heures précises que Mlle Ferber devait se trouver au pavillon du jardin pour y rencontrer Mlle de Walde.

XIX.

Lorsque le domestique de Lindhof sonna à la porte du préau, Élisabeth se trouvait dans le grand vestibule; elle préparait une couronne de lierre et d'immortelles, tandis que miss Mertens, assise près d'elle, terminait une seconde couronne de marguerites. Le caveau construit dans le cimetière de Lindhof était terminé; on devait y

transporter le jour même vers six heures du soir le cercueil de Lila. Si les yeux de Jost de Gnadewitz avaient pu s'ouvrir près des deux femmes occupées à préparer ces couronnes, il se fût sans doute adouci en contemplant l'une des descendantes de sa chère Lila, se disposant à poser quelques fleurs des bois sur le cercueil qui contenait les restes de son aïeule.

Après en avoir conféré avec sa mère, Élisabeth accepta l'invitation de Mlle de Walde, d'autant plus aisément qu'elle lui faisait dire qu'il s'agissait seulement de consacrer une heure à une bonne causerie. Peu après que le domestique se fut éloigné, on vit paraître Reinhard; il paraissait fort sérieux, un peu triste, et dit à miss Mertens que M. de Walde se montrait depuis son retour plus sombre et plus silencieux que jamais.

« Les impressions qu'il a recueillies dans cette maison de deuil doivent avoir été bien pénibles, » ajouta-t-il, « car en vérité, je ne le reconnais pour ainsi dire plus. J'avais à lui faire plusieurs communications impor-

tantes, et jai bientôt reconnu qu'il ne m'écoutait pas, ou du moins qu'il n'avait accordé aucune attention aux faits que je lui signalais..... Il était assis devant moi, brisé en apparence, absorbé à un degré inconcevable. Ce qui m'a paru particulièrement bizarre, c'est l'emportement avec lequel il m'a interrompu, lorsque, essayant de le distraire, j'ai voulu lui raconter la découverte faite ici dans les ruines : « J'ai suffisamment entendu parler de cela, » dit-il avec impatience, « il est inutile de revenir là-dessus... Je vous en prie, laissez-moi seul.

— Mon ami, » répondit miss Mertens, « lorsqu'une grande douleur vient de nous accabler, le monde extérieur nous devient indifférent ou même importun. Nous sommes secrètement froissés de nous apercevoir que tout autour de nous suit son cours habituel sans tenir compte de nos souffrances, et quels que soient nos instincts de justice ou même la bonté de notre cœur, nous pouvons rarement nous interdire les marques d'impatience dont vous vous montrez peiné autant que surpris. M. de Walde

chérissait tendrement l'ami d'enfance qu'il vient de perdre et..... Mais, mon Dieu! Élisabeth que faites-vous donc! Croyez-vous que cela ait bonne apparence! »

Miss Mertens désignait la légère couronne verte. Tandis que Reinhard parlait, la jeune fille avait pris au hasard un gros dahlia aux teintes éclatantes, et le fixait de ses mains tremblantes au centre de la sévère guirlande de deuil. C'était par le fait une erreur capitale, presque inconvenante, et la jeune fille contemplait son œuvre en rougissant; elle se hâta de la réparer et de rejeter au loin le dahlia rouge si intempestivement ajouté au lierre.

Trois heures avaient sonné depuis longtemps déjà au clocher de Lindhof, lorsqu'Élisabeth descendit le sentier de la montagne en pressant le pas. Son oncle l'avait retenue assez longtemps. Il se montrait peu satisfait que l'on eût accepté cette invitation, « car enfin, » disait-il, « la pauvre créature que l'on va conduire au cimetière mérite bien de notre part un jour consacré tout entier à sa mémoire... » Il ne savait pas ce qui se passait dans le cœur

de sa nièce chérie..... Il ignorait qu'elle avait compté toutes les heures des jours qui venaient de s'écouler jusqu'au moment où elle avait pu se dire: Il est revenu.

Ses pieds effleuraient à peine le sol; elle espérait, en pressant sa marche toujours davantage, retrouver le temps perdu; et, comme il arrive toujours en semblable occurrence, elle se trouvait encore retardée par une foule d'incidents imprévus. Une branche mal intentionnée accrocha tout à coup ses épines à la robe de la jeune fille, et il fallut perdre encore quelques minutes pour s'arracher à cet obstacle. Enfin elle atteignit le pavillon; ses portes étaient grandes ouvertes, et le salon se trouvait encore vide; des rafraîchissements de tous genres avaient été préparés sur une table, et l'un des coins d'un divan turc avait été garni de coussins visiblement disposés pour Hélène.

Élisabeth, le cœur allégé par cette solitude qui la disculpait du reproche d'inexactitude, s'accouda à l'une des fenêtres de l'arrière-plan devant laquelle se pressait un bosquet composé d'arbres rares; elle entendit tout à

coup un léger mouvement derrière elle, et se retourna. M. de Hollfeld était debout devant la porte principale. Élisabeth, en l'apercevant, voulut quitter immédiatement le pavillon, mais il lui barra le chemin avec toutes les marques du plus profond respect, en l'assurant que Mlle de Walde le suivait.

« Je vous donne ma parole que ces dames vont être ici dans un instant, » reprit-il en insistant lorsqu'il lui vit manifester le désir de renouveler la tentative de s'éloigner le plus vite possible. « Ma présence vous semble-t-elle donc insupportable?.... » ajouta-t-il avec une intonation émue et mélancolique.

« Oui, monsieur, » répondit froidement Élisabeth, « et je m'étonne que vous en doutiez; il vous suffira de vous rappeler l'inqualifiable persécution que vous m'avez fait subir tout récemment, pour qu'il vous soit aisé de comprendre que je ne saurais soutenir la pensée de me trouver seule avec vous, même pendant quelques instants.

— Vous êtes donc toujours impitoyable? Me faudra-t-il porter longtemps encore la peine d'une simple plaisanterie que vous devriez

effacer généreusement de votre mémoire?

— Je vous engage, monsieur, à agir désormais avec plus de discernement et à apprendre, entre autres, à choisir avec circonspection les personnes qui tolèrent de semblables plaisanteries.

— Sans doute! sans doute! Il y a un malentendu entre nous, mais cela va cesser..... Je déplore l'interprétation que vous avez donnée à mes paroles..... Mais aussi comment supposer.....

— Que l'on me doit du respect? » interrompit Élisabeth, dont les yeux étincelaient de colère et de mépris.

« Non, oh non! Cela, je n'en ai jamais douté; je voulais dire seulement qu'il n'était pas aisé de supposer tant d'emportement de votre part et un si mauvais accueil fait à quelques compliments bien sincères..... Vous avez, je le reconnais, tous les droits possibles à exiger de moi le plus profond respect, et je vais vous demander pardon à genoux.

— Je vous en dispense; il n'est qu'un moyen d'obtenir ce pardon; c'est de vous

éloigner à l'instant même, de ne jamais m'aborder et de ne plus jamais m'adresser la parole.

— Ces conditions sont trop dures, et s'accordent trop peu avec mes projets pour que je puisse les accepter..... Je vous l'ai déjà dit, Élisabeth, je vous aime tendrement.

— Et je vous ai déjà répondu, comme je vous réponds aujourd'hui, que cela m'était tout à fait indifférent.

— Élisabeth, ne me réduisez pas au désespoir!

— Avant tout, monsieur, je dois vous rappeler aux règles de la politesse, qui nous interdisent de désigner les étrangers par leur prénom.

— Vous êtes un démon! Enfin je reconnais que vous avez quelques droits de me maltraiter; mais vous allez vous en repentir, » ajouta-t-il en souriant. « Écoutez-moi un instant encore, accordez-moi un peu de patience. Vous vous êtes trompée sur mon compte, et pour réfuter victorieusement outes vos mauvaises pensées un mot va

suffire. Je compte vous épouser; j'ajoute que ma fortune et mon rang me permettent d'offrir à ma femme une existence très-brillante, et par conséquent tout à fait enviable. »

Il la regardait en souriant d'un air de triomphe.

Quel éblouissement en effet pour cette pauvre petite bourgeoise! Quel rêve, quelle perspective! Se trouver tout à coup placée au sein de la noblesse la plus choisie, aller à la cour, avoir de belles toilettes, un château..... Et tout cela, tout ce qu'on accepte volontiers même d'un mari vieux, malade et désagréable, offert par un jeune et charmant homme! Le cœur d'Élisabeth devait sans nul doute être envahi par la reconnaissance.

Eh bien, non! La surprise fut grande sans doute, mais il ne s'y joignit aucun symptôme de ravissement. Élisabeth recula d'un pas, et répondit avec hauteur :

« Je déplore, monsieur, de n'avoir pas mieux réussi jusqu'ici à me faire comprendre; si vous aviez compris, en effet, vous

vous seriez épargné et vous m'auriez évité un moment désagréable. Après tout ce que je vous ai dit jusqu'à présent, je ne puis concevoir que vous m'adressiez une semblable proposition..... Puisque vous m'y obligez, je vais me répéter : Je ne puis et ne veux pas accepter.....

— Comment?

— Parce que rien, rien au monde ne me ferait consentir à vivre à vos côtés. »

M. de Hollfeld demeura pendant quelques instants silencieux, comme si son entendement se fût refusé à saisir le sens de ces paroles; il devint livide, et s'adressa à Élisabeth avec un mouvement haineux :

« Quelle est donc la comédie que vous jouez? A qui ferez-vous accroire que vous songez sérieusement à repousser une semblable proposition? »

Élisabeth sourit dédaigneusement et se détourna avec dégoût. Ce mouvement sembla porter au comble la fureur dont M. de Hollfeld se montrait animé.

« Les motifs! » s'écria-t-il en balbutiant, dites les motifs, je veux les connaître!.... »

Et il se jeta encore une fois entre la porte et Élisabeth, qui tentait de s'en rapprocher.

« Laissez-moi! » s'écria la jeune fille, « je veux m'en aller tout de suite.

— Pas avant d'avoir répondu..... Dites! Pourquoi repoussez-vous une proposition honorable?

— Puisque vous ne voulez pas me comprendre, puisqu'il me faut sans cesse vous répéter les mêmes mots, puisqu'enfin je ne serai délivrée de vous qu'à ce prix, je me vois forcée de vous dire que je vous déteste, positivement et profondément. Vous m'êtes tout à fait antipathique, votre aspect éveille en moi une répulsion pareille à celle que m'inspirent les reptiles ; j'épouserais plus volontiers le plus humble des manœuvres que vous, malgré votre noblesse et votre fortune. Vous m'avez inspiré cette répugnance dès le premier jour où je vous ai aperçu, et je ne vous l'ai cachée qu'autant que le commandait la plus simple et la plus froide politesse. Votre conduite inconvenante envers moi, votre poursuite, votre persécution, se sont chargées de justi-

fier tous ces sentiments, qui se trouvaient en moi à l'état purement instinctif, et qui font désormais partie de tout mon être; tout se révolte en moi lorsque je vous aperçois, et l'enfer ne pourrait m'offrir de perspective plus épouvantable que celle de vous avoir pour compagnon. Vous l'avez voulu : j'ai parlé; maintenant laissez-moi passer.

— Nous verrons cela, » dit-il d'un air sombre, qui causa à Élisabeth une épouvante telle, qu'elle se rejeta vers la fenêtre ouverte, distante du sol de quelques pieds à peine. Au moment où elle allait s'élancer sur la corniche, elle s'arrêta, fixée au sol par une étrange apparition. Là, au pied du bouquet d'arbres, tout près du pavillon, se dressait une créature dont le visage n'était guère moins effrayant que celui de son persécuteur. Blême, contracté par la fureur, animé par l'égarement et la férocité, tel lui apparut ce visage, dans lequel elle reconnut à grande peine celui de Berthe la folle; elle se rejeta involontairement en arrière, et se trouva ainsi plus près de M. de Hollfeld, qui, dominé par son

émotion, n'aperçut pas le témoin de cette scène. Cette fois, il avait changé d'intonation, et prodigua à la jeune fille les supplications les plus passionnées, en lui répétant mille fois qu'elle serait son épouse heureuse et honorée, qu'il lui demandait seulement de le souffrir près d'elle jusqu'au jour où il serait parvenu à dissiper les cruelles préventions qu'elle avait contre lui..... Élisabeth, à bout de forces, affolée d'épouvante, cachait ses yeux avec sa main pour échapper aux deux persécutions qui s'acharnaient sur elle. En apercevant M. de Hollfeld, Berthe mesura de l'œil le tronc le plus voisin, comme pour s'en servir en guise d'échelon afin d'atteindre à la fenêtre... Mais elle tourna tout à coup la tête comme si elle eût perçu un bruit quelconque, jeta vers le pavillon un rauque éclat de rire, se glissa dans le buisson et disparut au moment où M. de Hollfeld se jetait aux pieds d'Élisabeth en saisissant sa main... absolument comme il l'avait vu faire au théâtre dans les comédies, ou les drames de troisième ordre.

En ce moment du moins il était sincère; il perdait de vue ses intérêts, si soigneusement ménagés, et oubliait que Mlle de Walde ne pouvait guère tarder à entrer dans le pavillon..... Avant qu'il eût eu le temps d'y songer et de se relever, Hélène, appuyée sur son frère, atteignait le seuil de la porte. La baronne la suivait; le visage de celle-ci portait les traces d'un violent mécontentement.

« Émile! » s'écria Mme de Lessen avec colère..... Il se releva aussitôt, et jeta autour de lui un regard farouche, tandis qu'Élisabeth se dirigeait en tremblant vers le fauteuil le plus proche, et en saisissait le dossier pour s'y appuyer..... Cette fois la voix dure et aigre de la baronne résonna à ses oreilles comme la plus douce et la plus suave des mélodies..... Et là, près d'elle, se tenait silencieux et hautain celui qui était maître de sa pensée et de son cœur. Elle aurait voulu pouvoir se jeter à ses pieds et lui crier: « Protégez-moi, délivrez-moi de cet homme, que j'exècre et que je méprise... » Mais quel regard il jeta sur elle! Cette expression glaciale, écrasante, pouvait-elle tomber de ces yeux qui la suivaient avec

tendresse ou du moins avec sympathie si peu de jours auparavant? Était-ce bien cet homme au maintien dédaigneux, au front pâle, qui s'était naguère penché vers elle en lui disant d'une voix si douce : « Veuille mon bon ange murmurer à votre oreille le nom de l'absent!.. » Il se tenait là à quelques pas d'elle comme un mauvais ange, comme le démon de la vengeance, de la haine, s'apprêtant à fouler aux pieds son pauvre cœur.

Hélène, qui avait entrevu la scène, et s'était arrêtée immobile de surprise sur le seuil de la porte, retira aussitôt le bras qui s'appuyait sur celui de son frère, et se traîna vers Élisabeth. Elle ne pouvait plus douter que le projet d'Hollfeld n'eût été accueilli avec joie par la jeune fille; son trouble même, la position d'Hollfeld agenouillé devant elle, disaient hautement qu'ils étaient d'accord. Ainsi se trouvait supprimée la préface qu'Hélène se proposait de faire, et elle entra aussitôt en matière.

« Soyez mille fois la bienvenue ici, chère Élisabeth! » dit-elle tandis que quelques larmes roulaient dans ses beaux yeux..... Elle prit la main tremblante de la jeune fille.....

« Émile me donne en vous une sœur qui sera, qui est déjà tendrement aimée..... Tâchez, je vous en prie, de me rendre un peu de cette affection que je vous offre ; je vous en sera éternellement reconnaissante..... Ma chère Amélie, » ajouta-t-elle en se tournant vers la baronne, qui semblait changée en statue, « approche-toi, je t'en prie, et joins-toi à mes efforts pour bien accueillir cette enfant ; c'est d'elle que dépend désormais le bonheur d'Émile..... Regarde-la ! N'est-elle pas faite pour satisfaire à toutes les exigences maternelles, à tout ce que tu attends avec raison de la jeune fille qui doit t'appartenir de si près ? Jeune, richement douée par la nature de mille grâces et d'autant de qualités, appartenant à l'une des plus anciennes et des plus illustres familles de notre pays... »

Elle s'arrêta tout à coup ; la vie semblait renaître sous les traits décolorés d'Élisabeth... Elle parut comprendre seulement en ce moment ce dont il s'agissait, et saisissant les deux mains d'Hélène, se redressant enfin, elle lui dit d'une voix douce, mais ferme :

« Vous vous trompez, mademoiselle, per-

mettez-moi de vous le faire remarquer; j'appartiens à une famille obscure et bourgeoise.

— Comment cela? N'avez-vous pas les droits les plus incontestables à réclamer et porter le nom de Gnadewitz?

— Oui; le droit est incontestable, paraît-il, mais mon père est décidé à n'en pas user.

— C'est impossible! On ne peut repousser un semblable bonheur.

— C'est sans doute que, pas plus que moi, mon père et mon oncle n'attachent le bonheur à un titre. »

La baronne s'était rapprochée; elle commençait à comprendre ce dont il s'agissait. Fort blessée intérieurement de n'avoir pas même été consultée dans une circonstance si importante, elle haïssait de plus, et depuis longtemps, l'objet du choix fait par son fils. Mais elle savait d'avance que tous les reproches qu'elle pourrait adresser à son fils seraient accueillis par un haussement d'épaule, un sourire railleur, et n'auraient pas d'autre effet que celui de l'affermir dans sa résolution. De plus, il ne lui échappait pas qu'Hélène dirigeait toute cette combinaison avec un

enthousiasme dont elle augurait bien pour les intérêts de la famille; elle s'était donc promis de voiler à demi son mécontentement et de jouer dans cette pièce le rôle d'une mère indulgente, consentant à bénir ses enfants malgré les torts qu'ils ont eus envers elle. La réplique d'Élisabeth changea le cours de ses décisions. Elle sentit germer en elle cette secrète espérance que la jeune fille pourrait bien *gâter son affaire* par un orgueil malentendu, et dès lors il devenait avantageux d'exciter les ressentiments et de multiplier les chocs.

« Nous allons nous heurter à une opinion foncièrement bourgeoise, chère Hélène, » dit-elle en se tournant vers sa cousine... « Et pourquoi donc repousseriez-vous l'honneur de porter un nom illustre, mademoiselle?

— Parce que les noms illustres ne sont pas toujours des noms honorables, madame; nous aimons notre nom obscur, sans doute, mais honnêtement porté, et ne voudrions pas l'échanger pour cet autre nom, dans la crainte de devenir solidaires d'actions qui n'ont pas

toujours été irréprochables... » La voix de la jeune fille s'affermissait en parlant.

« Dieu! quelle hauteur! » s'écria la baronne en souriant d'un air moqueur.

« Vous ne parlez pas sérieusement, ma chère enfant, » reprit Hélène; « n'oubliez pas qu'à cette question se rattache désormais le bonheur de deux personnes...... » Elle jeta à la jeune fille un regard d'intelligence, dont le vrai sens fut perdu pour Élisabeth..... « Mieux vaut pour votre avenir que vous apportiez un nom noble dans la sphère qui deviendra la vôtre; vous le savez, et le comprendrez sans que j'insiste davantage sur ce point; vous ne voudrez donc pas, pour un enfantillage de ce genre, compromettre vos espérances de bonheur et aussi celles d'un autre...

« Mais, mademoiselle! » s'écria Élisabeth, « il m'est absolument impossible de comprendre le sens de vos paroles..... Je ne puis rattacher à ce nom aucune espérance, aucun projet, quel qu'il soit..... Je comprends bien moins encore comment le bonheur d'un autre peut dépendre du plus ou moins d'importance

que mes parents attacheront à la découverte de ce parchemin moisi, ni par quel étrange concours de circonstances je me trouverais moi, pauvre fille insignifiante, l'arbitre des destinées d'un être quelconque. »

— Vous n'êtes pas pauvre, mon enfant, » répondit Hélène; « venez près, tout près de moi, » ajouta-t-elle avec une profonde émotion ; « dès aujourd'hui nous sommes sœurs.... n'est-il pas vrai, Rodolphe? » dit-elle en se tournant vers son frère..... « Pour toi aussi, la fiancée d'Émile est la bienvenue dans notre famille, et tu permets que je partage fraternellement ma fortune avec elle?

— Oui, » répondit une voix sourde, mais ferme.

Élisabeth porta un instant la main à son front, comme si elle eût douté de sa raison..... « La fiancée d'Émile, » avait dit Mlle de Walde... Et c'était d'elle qu'il s'agissait... Oh! cela ne se pouvait! Toutes ces personnes s'étaient-elles donc liguées pour la persécuter? Et lui, lui qui savait à quel point elle détestait M. de Hollfeld, il les appuyait? Il restait là immobile, les yeux baissés, indifférent à tout ce

qui s'agitait autour de lui! Il n'avait pas pris jusqu'à présent la peine de prononcer un mot, et n'avait pris la parole que pour laisser tomber de sa voix la plus cassante ce *oui* cruel qui fauchait toutes les espérances de la jeune fille. Ne lui avait-il pas si récemment encore exprimé le violent déplaisir que lui faisaient éprouver les assiduités dont M. de Hollfeld la poursuivait?

Tout à coup un éclair sillonna la nuit profonde dans laquelle se heurtaient les pensées de la jeune fille : elle était noble maintenant, et tout se trouvait ainsi expliqué. M. de Walde n'avait plus de courroux, parce qu'il n'avait plus à craindre que l'un de ses plus proches parents fît une mésalliance; elle était noble, et la famille consentait à ce mariage, et voilà pourquoi Hélène lui adressait des avertissements à mots couverts, quand elle s'était permis de repousser cet honneur. Il lui était impossible de deviner pourquoi tout ce monde semblait d'accord pour conclure une alliance fort peu avantageuse au point de vue de la fortune; mais un sentiment, un besoin dominait tout le chaos tumultueux de ses

pensées : c'est qu'il fallait avant tout détruire la base sur laquelle reposaient toutes ces erreurs.

« Je me vois obligée, » dit-elle avec vivacité, « de dissiper un mal entendu. C'est à M. de Hollfeld qu'appartiendrait le devoir de rétablir la vérité de la situation. Comme il persiste à garder le silence, je ne puis me dispenser de déclarer ici que jamais, jamais il n'a obtenu de moi ni un consentement, ni une promesse, ni même un encouragement quelconque !

« Mais, ma chère enfant, » balbutia Hélène fort perplexe, « mais n'avons-nous pas vu nous-mêmes tantôt de nos propres yeux Émile à vos pieds ? »

Élisabeth sembla atteinte par un coup de foudre. Jusqu'ici son esprit loyal, son âme pure et sincère n'avaient pas admis un seul moment qu'on eût pu prendre le change sur ses véritables sentiments, et il lui fallait apprendre tout à coup que d'après les apparences on la jugeait d'accord avec cet homme méprisable !.... Elle se tourna vivement vers lui comme pour en appeler encore à son té-

moignage..... Un coup d'œil lui suffit pour comprendre qu'elle n'avait rien à attendre de ce côté, et qu'il lui fallait lutter seule pour rétablir la vérité. Si les dames avaient été seules, il eût sans doute essayé de sauver la situation par quelque mensonge improvisé. Mais il y avait là un homme dont la perspicacité lui inspirait une terreur bien fondée, et il continua à garder un silence qui pouvait recevoir les interprétations les plus diverses.

« Puisqu'il en est ainsi, » dit Élisabeth en prenant résolûment la parole, « il faut que je m'explique. Vous avez vu cet homme à mes pieds? Oui, cela est vrai ; vous avez ainsi assisté à l'un des épisodes de la persécution qu'il exerce contre moi; cela prouve-t-il que j'encourageais sa poursuite? Non, oh non ! Cela prouve seulement qu'il est un homme sans cœur et sans honneur, qui n'a jamais voulu se rendre à l'évidence, et qui depuis longtemps déjà me poursuit de ses attentions, malgré la franchise avec laquelle je lui ai fait connaître à plusieurs reprises le mépris qu'il m'inspirait. »

Un gémissement douloureux se fit entendre à ces mots. C'était Hélène affaissée sur ses coussins, se retenant convulsivement à l'angle de la table, et qui n'avait pu réprimer une exclamation. Son visage était livide, son regard, à moitié éteint, s'attachait sur M. de Hollfeld... Elle essaya vainement de dominer son émotion ; la lumière s'était faite, et cette lumière implacable lui signalait tout à coup un foyer de méprisables intrigues, de calculs bas, vils, intéressés, se jouant de la crédulité de sa foi et de son affection. Il n'y avait plus de doute possible, et mille circonstances surgirent aussitôt dans la mémoire de l'infortunée pour confirmer la vérité des paroles prononcées par Élisabeth.

Quelle que fût l'émotion de celle-ci, elle sentit son cœur envahi par une tendre pitié en contemplant Hélène étendue sur le divan. Pour écarter les soupçons qui planaient sur elle, il lui avait fallu arracher le bandeau dont se couvraient les yeux de Mlle de Walde, et quoique la lumière dût se faire tôt ou tard, la jeune fille éprouva un douloureux regret d'avoir été la cause directe d'une vive et pro-

fonde souffrance. Elle s'approcha vivement de la malade, et prit entre ses mains la main glacée de Mlle de Walde.

« Pardonnez-moi, » lui dit-elle doucement, « l'énergie de mes paroles; cela ne vous sera pas difficile, si vous voulez bien pour un instant vous substituer à moi. Quelques mots nets et sincères prononcés par M. de Hollfeld auraient suffi pour m'épargner l'obligation de dire ici et devant tous de quelle nature sont les sentiments qu'il m'inspire. Je regrette d'y avoir été contrainte, mais je ne saurais rien retrancher ni rien atténuer de ce qui est l'exacte vérité. »

Elle baisa tendrement la main d'Hélène, et quitta le pavillon. Il lui parut que M. de Walde avait vivement tendu la main vers elle, mais elle n'en était pas certaine, et s'éloigna rapidement.

Elle prit, sans se rendre compte de ses mouvements, le sentier qui conduisait à l'étang, passa la limite du parc, et continuant à marcher devant elle, perdue dans ses pensées douloureuses, elle se trouva sur le chemin qui conduisait à la tour des Religieuses,

sans même s'apercevoir qu'elle prenait une route opposée à celle qui conduisait à sa demeure.

Son cerveau, ébranlé par tant de commotions diverses, cherchait péniblement à retrouver l'équilibre. La proposition de mariage faite par M. de Hollfeld, ses instances opiniâtres, l'apparition de Berthe à la fenêtre du pavillon, la particularité étrange, inexpliquée de cette part prise par Hélène au mariage du parent qu'elle aimait, tout cela passait et repassait dans sa mémoire... Mais rien n'égalait la douleur qu'elle éprouvait en se répétant le *oui!* si résolûment prononcé par M. de Walde... Ainsi il saluait en elle la fiancée de son cousin! Il ne lui en coûtait pas le moindre effort pour la voir devenir la compagne de ce Hollfeld!.. Ce mariage avait été décidé dans le conseil tenu par la famille... M. de Walde avait froidement envisagé la situation, et était tombé d'accord avec sa sœur sur le compte de la personne qui apportait à son époux un arbre généalogique acceptable. On avait eu la condescendance de consentir à cette alliance, et

l'on se cotisait pour écarter le dernier obstacle, qui était sa pauvreté !

Cette pensée fit tressaillir Élisabeth. Comme ses espérances et les frais et sincères sentiments éclos dans son cœur avaient été durement foulés aux pieds par cet homme impitoyable !.... Comment avait-elle pu croire que cette âme hautaine, isolée dans la sécheresse, pouvait ressentir quelque sympathie pour une obscure jeune fille..... lui ! lui qui ne demandait pas d'autre auréole au front d'une femme que celle d'une longue suite d'aïeux se perdant dans la nuit des temps !

Parfois elle s'arrêtait..... puis elle reprenait sa course, inconsciente du temps, de l'espace, de la solitude ; elle allait devant elle, sans même reconnaître le sentier qu'elle avait parcouru auparavant près de lui et avec lui. Les branches frappaient son visage, et elle ne se souvenait pas même qu'il les avait soigneusement écartées lorsqu'il était près d'elle. Le taillis était encore écarté à la place où Mlle de Quittelsdorf avait tout à coup fait son apparition..... Là aussi, elle avait docile-

ment répété les paroles qu'il lui dictait, et qui devaient composer le souhait par lui exigé..... Mais Élisabeth traversa cette voie sans la reconnaître, et cela fut heureux pour elle, car ses yeux brûlants n'avaient point de larmes et son cœur se fût brisé à cette place.

Enfin, elle examina le paysage avec surprise. Elle se trouvait devant la tour des Religieuses. La solitude la plus complète régnait autour d'elle; très-probablement elle était la première personne qui, depuis la fête donnée à cette place, avait posé le pied sur le gazon qui s'étendait circulairement autour du vieil édifice.

Tout y présentait l'image du désordre; on voyait çà et là des tronçons de guirlandes fanées, des branches brisées; les deux pins qui avaient soutenu la tente des vivandières gisaient à terre parmi des débris de bouteilles, des charbons éteints, survivant à l'installation champêtre des cuisiniers du château et des pièces d'artifice qui avaient composé le *bouquet* de la fête. Le jour tombait, et sous les chênes s'épaississait déjà l'obscurité qui annonçait la nuit; le sommet de la tour

retenait encore un mince rayon de soleil.

Élisabeth eut tout à coup le sentiment de sa profonde solitude au sein de la forêt..... et pourtant elle ne put s'interdire de faire une douloureuse station sous le grand chêne..... là où M. de Walde lui avait fait ses adieux..... Au moment où elle faisait quelques pas pour quitter cette place, elle s'arrêta frappée de surprise; le vent du soir apportait jusqu'à elle quelque sons vagues et brisés prononcés par une voix humaine. Tout d'abord cela semblait un cri de détresse poussé au loin; mais peu à peu les sons se rapprochèrent : c'était une voix féminine qui chantait une sorte de psaume religieux, — cri plutôt que chant; — on entendait déjà le pas de la solitaire.

La mélodie s'interrompit tout à coup, et s'éteignit dans un éclat de rire dont l'intonation parcourut rapidement la gamme de la haine, du triomphe et de la férocité.

Élisabeth frémit..... Son regard s'attacha sur le taillis dans lequel ce bruit s'était fait entendre. Le rire avait cessé, mais le chant avait recommencé, et l'on marchait désormais rapidement.

Élisabeth se jeta dans la tour, dont la porte était entr'ouverte, car elle voulait éviter de se trouver sur le passage de la chanteuse, qui semblait malintentionnée; mais à peine avait-elle passé le seuil de la porte que le rire féroce se fit entendre de nouveau, et cette fois tout près d'elle.

Du côté de la place plantée de gazon, Berthe débouchait tout à coup de la forêt suivie par Wolf, le dogue dangereux qu'elle seule avait apprivoisé.

« Wolf! Sus sur elle! sus! » cria-t-elle en dirigeant ses deux mains du côté d'Élisabeth.

Le dogue s'élança avec la rapidité d'une flèche vers le but qui lui était indiqué.

Élisabeth rejeta la porte derrière elle, et s'élança dans l'escalier qui conduisait à la plate-forme : elle gagna ainsi un peu de temps; mais avant d'avoir atteint le sommet de la tour elle entendit pousser violemment la porte du rez-de-chaussée, et sur l'escalier, derrière elle, la respiration haletante du dogue excité par la folle, qui le suivait.

La malheureuse Élisabeth atteignit enfin la dernière marche, — ses talons étaient déjà

effleurés par le dogue. Elle put employer le reste de ses forces à pousser derrière elle la lourde porte de chêne qui fermait l'escalier du côté de la plate-forme, et s'appuya éperdue contre cette porte.

Quelques secondes à peine s'étaient écoulées et Berthe secouait déjà la porte, qu'elle ne put ouvrir. Elle se jeta sur cet obstacle avec la force irrésistible qui appartient à la folie, tandis que le dogue hurlait et grattait le seuil avec fureur.

« Tu te trompes si tu crois m'échapper, sorcière éhontée! » criait Berthe. « Attends! attends! je vais t'atteindre! Je tordrai ton cou, je te prendrai par tes cheveux jaunes, et te traînerai ainsi au travers de la forêt. Ah! tu m'as volé son cœur, tu as étouffé toutes mes espérances, et tu crois que cela se passera ainsi? Il m'aimait, il m'avait promis de m'épouser..... Je devais avoir de belles robes, un château, des domestiques auxquels j'aurais donné mes ordres... Et tout cela m'a été dérobé par toi, fée malfaisante, face hypocrite... Sus, Wolf! Prends-la! prends-la! » Le dogue gratta la porte avec fureur.

« Déchire-la en mille morceaux, mon brave Wolf! Brise-lui entre tes dents ses doigts blancs, qui l'ont ensorcelé avec une musique qui vient du démon! Ah! ah! A mesure qu'il la voyait il devenait plus froid pour moi! Et puis il n'a plus voulu me voir, parce qu'elle lui avait tourné la tête.... Et quand je lui ai demandé à quelle époque il comptait m'épouser, il n'a pas répondu, parce qu'il pensait à elle! Sois maudite, étrangère qui es venue ici attirer tous les cœurs à toi? Maudits tes cheveux d'or, comme ils disent; maudits tes doigts, qui font pleurer avec la musique que tu tires de ton piano. Sois maudite dans le présent, dans l'avenir, dans l'éternité!.. Mais en attendant sois torturée ici comme tu m'as toi-même torturée! »

Elle se jeta encore de tout son poids contre la porte; les vieilles planches firent entendre quelques craquements, mais sans céder pourtant. Élisabeth s'y appuyait toujours les dents serrées et le visage blême. Elle avait ramassé à ses pieds un morceau de bois, et se préparait à se défendre, quoique la défense lui parût d'avance impossible et inutile. Si son émotion

lui avait permis de jeter un coup d'œil derrière elle sur la serrure de la porte, elle aurait reconnu qu'il était inutile de s'y appuyer pour offrir une plus grande résistance : un antique et énorme verrou était adapté à la serrure et retombait quand la porte était fermée: ce verrou était plus que suffisant pour arrêter les tentatives de la folle.

« Ouvriras-tu enfin? disait celle-ci en grinçant des dents..... « Comment espères-tu me résister, créature transparente, fragile comme du verre? Je te réduirai en miettes, rien qu'en te touchant! Ha! ha! ha! ***Élisabeth aux cheveux d'or,*** c'est ainsi que t'appelle ce vieux ours de la maison forestière, que je hais de toute mon âme... Vieux impie! Il ira en enfer et moi au paradis, au paradis, au paradis! Et toi aussi, créature aux cheveux jaunes, tu seras damnée, oui damnée, car tu ne pries pas Dieu comme il faut le prier! Dieu que tu es laide! Tu es affreuse!.... Mes cheveux sont noirs comme l'aile du corbeau; je suis plus belle, mille fois plus belle que toi, et cependant il m'a oubliée pour toi. Tu vois bien que tu es une sorcière, et que tu iras en

enfer, brûler toujours, brûler éternellement, comme je le fais depuis qu'il me dédaigne et ne me dit plus qu'il m'épousera, qu'il fera de moi une grande dame ! Ah ! comme je t'aurais méprisée ! J'aurais passé près de toi dans ma voiture, à ses côtés, et je t'aurais éclaboussée de la tête aux pieds... Mais tu es venue, il t'a vue, et alors adieu mes espérances, adieu mon bonheur ! »

Elle s'arrêta tout à coup, et le dogue lui-même devint immobile. On entendait au loin les sons des cloches. Élisabeth savait ce que signifiaient ces cloches mises en mouvement. Là-bas, vers les ruines de Gnadeck, un cortège funèbre se mettait en marche et descendait la pente de la montagne. Les restes de Lila quittaient les vieux murs qui avaient retenu prisonnière dans la vie comme dans la mort la fille indépendante d'une tribu de Bohémiens. On la portait maintenant au travers de la verte forêt après laquelle son cœur aspirait si ardemment deux cents an auparavant.

Berthe sembla comprendre à sa façon le son des cloches.

« Voilà les cloches!.... » s'écria-t-elle tout à coup..... » Vieux Wolf, nous allons nous rendre à l'église..... Nous laisserons cette créature malfaisante là-haut dans les nuages... La nuit amènera un bon ouragan qui éclatera sur elle, et la jettera à terre du haut de la plateforme... Alors les corbeaux viendront dévorer ses yeux, car elle est maudite... oui maudite; et pendant l'éternité elle rôtira en enfer, cette créature qui m'a volé le cœur de celui qui m'aimait. »

Elle reprit son chant. Sa voix retentissait avec des éclats sauvages répercutés par la voûte de l'escalier; mais heureusement pour la raison d'Élisabeth cette voix s'éloignait graduellement. Bientôt on entendit retomber sur elle la porte du rez-de-chaussée s'ouvrant sur l'escalier, et elle bondit vers le taillis d'où elle avait surgi inopinément aux regards épouvantés d'Élisabeth. Elle semblait avoir oublié la scène épouvantable dans laquelle elle avait rempli le premier rôle, car elle ne tourna pas une seule fois la tête vers la tour où se trouvait renfermée la personne qu'elle haïssait si violemment.

Son chien l'avait suivie, et disparut avec elle dans les profondeurs de la forêt. Une fois encore le jupon rouge de Berthe apparut à quelque distance, puis on ne l'aperçut pas plus que son féroce compagnon; son chant s'était éteint, et le vent porta encore une fois à travers l'espace le son des cloches de l'église de Lindhof.

Élisabeth quitta alors son poste d'observation, car depuis le départ de Berthe elle avait surveillé ses mouvements du haut de la plate-forme, et se dirigea vers la porte. Elle porta la main à la serrure, mais cette antique ferrure, rouillée et gigantesque, resta tout aussi immobile que sous les efforts de Berthe. La jeune fille reconnut alors avec une terreur indescriptible que l'énorme verrou qui l'avait protégée contre les entreprises de Berthe la retenait maintenant prisonnière. Tous ses efforts répétés ne réussirent pas même à le remuer dans la gâche qui le retenait, et bientôt elle laissa retomber ses mains avec découragement.

Il n'y avait plus rien à tenter..... Avec quelle angoisse poignante elle pensa à ses

parents! Quelle inquiétude ne devaient-ils pas éprouver en voyant les heures s'écouler et la cérémonie s'achever sans que leur enfant reparût! Et plus tard?..... Quand la nuit serait tout à fait tombée, quand chaque minute en s'écoulant emporterait l'espoir de son retour pour y substituer l'horrible inquiétude que cause l'inconnu, comment sa mère supporterait-elle cette angoisse?

Autour s'élevaient les murailles massives de la tour, encore frappées çà et là d'un dernier rayon de soleil..... Loin, bien loin, on apercevait à la limite de l'horizon la ville de L....., surmontée de son orgueilleux château, dont les fenêtres étincelèrent un instant sous l'éclat du soleil couchant, puis rentrèrent dans l'obscurité. A droite s'élevait la montagne couronnée par les ruines de Gnadeck, mais il ne lui était pas même donné de contempler la demeure que sa disparition avait remplie de douleur..... La forêt couvrait la pente de la montagne et enveloppait la tour des Religieuses, dans cette direction, d'un voile épais composé d'arbres gigantesques. On n'apercevait pas même le pieu de fer qui

avait autrefois porté la bannière des Gnadewitz.

L'espoir d'être aperçue s'éteignit dans le cœur d'Élisabeth; elle ne tarda pas à reconnaître que les cris poussés dans cette solitude n'attireraient personne, et qu'il fallait renoncer à l'espérance d'un secours quelconque. Aucune route, aucun sentier même ne conduisait à la tour des Religieuses, et si cet édifice demeurait solitaire pendant le jour, à plus forte raison encore nul ne s'en approchait à la nuit tombante.

Pourtant il fallait au moins faire une tentative. Élisabeth appela au secours... Hélas! comme sa voix lui parut faible! Comment supposer qu'on pût l'entendre à cette hauteur? Ce cri alla se perdre dans les cimes des arbres environnants; quelques corbeaux, déjà installés pour passer commodément la nuit, se déplacèrent en croassant d'un air morose, et après avoir volé çà et là au hasard revinrent à leur place; tout retombait dans le silence le plus profond, le plus effrayant. On n'entendait plus les cloches de l'église de Lindhof; ce n'était plus le jour, mais le crépuscule

qu'on apercevait à l'horizon. La forêt tout entière était désormais plongée en des ténèbres épaisses.

Élisabeth ne pouvait plus rien pour elle-même; elle parcourait machinalement la plate-forme de la tour, et s'arrêtait, quoi qu'elle en eût, à l'angle qui se trouvait le plus rapproché de la direction du château de Lindhof. Fatiguée, épuisée, elle tomba sur un banc de pierre scellé dans la muraille et à demi abrité du vent par le toit de la tour. Combien d'heures allait-elle passer ainsi ? Sans doute on organiserait une battue dans la forêt, sans doute aussi on la chercherait même dans cette solitude, quoiqu'il fût invraisemblable de compter l'y trouver; mais d'ici là pouvait-elle répondre de conserver ses forces! Et si elle était évanouie, on passerait au pied de la tour sans qu'elle pût appeler ses sauveurs..... Et encore tout cela n'était rien..... On pouvait se résigner à tout, même à cette mort solitaire, épouvantable..... Mais sa mère, son père, ses parents et ses amis! Son cœur se brisait en évoquant l'image de leur désespoir.

A cette pensée dominante se rattachaient une foule de réflexions, qui portaient son agitation au comble. Toutes les impressions qu'elle avait ressenties en cette journée terrible étaient douloureuses ou épouvantables, et il lui avait fallu lutter et combattre seule, sans appui, sans allié, en s'en remettant seulement à sa force morale et à sa présence d'esprit du soin de la protéger... Ses genoux pliaient encore sous elle lorsqu'elle se retraçait la poursuite dont elle avait été l'objet de la part de Berthe..... Quelle raison pouvait avoir déterminé ce subit accès de folie furieuse, excité cet esprit de vengeance et dicté les affreuses imprécations qu'elle avait jetées à Élisabeth? Elle parlait sans cesse de ce cœur dont Élisabeth lui avait volé l'affection... Mme Ferber avait-elle touché juste en supposant que M. de Hollfeld devait être pour quelque chose dans la conduite énigmatique et dans le tourment mystérieux que l'on remarquait chez Berthe?

En évoquant l'image de cet homme, sa mémoire réveilla aussitôt en elle les douloureux sentiments qui déchiraient son cœur.

En ce moment, où elle se pressait contre la muraille de la vieille tour, contemplant de plus près le ciel sans clarté, absolument isolée de tout ce qui était vivant, sentant seulement l'air frais de la nuit passer sur son front brûlant, elle mesura dans toute son intensité le malheur qui l'accablait, et ses yeux s'humectèrent de larmes..... Tout était fini! pour jamais fini! Elle avait rompu irrévocablement ses rapports avec les habitants du château de Lindhof; elle avait enlevé à Hélène l'illusion sur laquelle l'infortunée avait concentré toutes ses espérances; elle avait repoussé les intentions généreuses de M. de Walde, qui avait bien voulu consentir à ce qu'une partie du bien de sa sœur servît à doter la pauvre fille qui allait être élevée à la dignité de sa parente. Son orgueil devait avoir éprouvé une blessure qui ne se fermerait jamais; elle ne le reverrait plus; il allait mettre à exécution ses projets de voyages lointains, et se hâterait d'aller oublier en Asie ou bien en Afrique le déplaisir que lui avait sans nul doute causé l'ingratitude de la pauvre pianiste.

Élisabeth couvrit son visage de ses deux mains, et ses larmes coulèrent abondamment entre ses minces petits doigts.

L'obscurité devint moins intense; à l'horizon se dessina tout à coup le mince croissant de la lune, et le ciel se peupla d'une multitude de petits mondes sous forme d'étoiles. La jeune fille leva la tête en contemplant avec désespoir ces muets et impassibles témoins de sa douleur. En était-il de même là-bas? Souffrait-on dans ces autres planètes comme sur celle-ci? Les cœurs méconnus brisés, dédaignés, y connaissaient-ils comme ici ces sourdes tempêtes, ces orages intérieurs dont l'emportement ne le cède pas aux plus effrayants bouleversements de la nature?

La tour s'anima; des gémissements douloureux, des plaintes mystérieuses se firent entendre. Quelques mouvements se produisirent sur l'escalier, quelques chocs légers vinrent heurter la porte et les murs de l'intérieur : les hiboux et les chauves-souris tentaient de se visiter mutuellement et cherchaient vainement l'issue qui leur était familière. Des bruits étranges, inconnus,

s'éveillèrent aussi du côté de la forêt; le gibier à poil et à plume prenait ses ébats avec la sécurité que lui donnait la solitude... Au loin vers l'est, du côté où la forêt, plus sauvage, s'étendait sur les vallées et remontait sur les flancs des montagnes moins explorées que celles dont Lindhof se trouvait entouré, on entendait le tapage plus caractérisé du gros gibier, et la jeune fille se rejetait machinalement en arrière comme si deux yeux ardents, deux prunelles féroces devaient se fixer sur elle de ce côté-là.

Toujours point de secours..... Mais en y réfléchissant mieux, en supputant la marche des heures, la jeune fille se dit qu'on ne la cherchait pas encore sans doute..... Tout au plus devait-on être inquiet et mécontent à Gnadeck de la voir prolonger si longtemps sa visite au château. On l'attendrait jusqu'à dix heures..... Puis on irait la chercher à Lindhof, et ne l'y trouvant pas on organiserait une battue générale..... Puis,.... A la garde de Dieu! Lui seul pouvait diriger le secours vers la pauvre Élisabeth, isolée sur le sommet de la tour des Religieuses.

La température s'abaissa considérablement; Élisabeth croisa sur sa poitrine en frissonnant le léger mantelet qui l'enveloppait. Elle noua son mouchoir autour de son cou, et s'empressa de quitter le banc sur lequel elle s'était réfugiée, afin de parcourir sans cesse la plate-forme, pour rétablir la circulation qui menaçait de s'arrêter. Quoiqu'elle n'eût guère l'espoir d'être secourue, elle se penchait fréquemment au-dessus des créneaux de la tour pour interroger l'horizon et sonder les profondeurs de la forêt.

Elle voyait monter vers elle des bandes blanchâtres qui se poursuivaient, se fuyaient, se rejoignaient et se déchiraient : c'étaient les vapeurs qui s'élevaient des parties fangeuses de la forêt. Élisabeth ne songeait plus à la fête élégante qui avait eu lieu au pied de cette tour peu de jours auparavant, à la lutte des vanités, aux propos oiseux qui s'y étaient produits comme dans toutes les réunions mondaines..... Mais son imagination évoqua l'image mélancolique des religieuses inclinant sous leur voile noir leur front blanc comme la cire des cierges qu'elles

portaient, et se livrant aux prescriptions de leur ordre..... Et la fondatrice de ce couvent avait été une demoiselle de Gnadewitz..... Une fille de sa maison avait trouvé dans ce débris de l'édifice élevé par ses deniers un asile et une protection contre les desseins meurtriers d'une insensée... Mais cet asile était-il donc destiné à se transformer toujours en une prison? Élisabeth devait-elle y périr, renfermée comme celles des religieuses qui avaient été séquestrées dans cette solitude pour servir les desseins ambitieux de de leurs familles?

Élisabeth revenait toujours à cet angle de la plate-forme qui était le plus rapproché de la direction de Lindhof. Un silence majestueux s'étendait sur toute la contrée; les étoiles versaient une lumière égale sur les plus pauvres huttes du village comme sur l'orgueilleux château qui les dominait. Non pourtant, car on apercevait de ce côté-là une lueur rougeâtre; en s'orientant, Élisabeth reconnut que cette lumière devait se trouver sur la limite séparant le parc de la forêt..... Mais la lumière ne restait pas stationnaire,

car voici qu'elle éclairait les cimes d'arbres placés dans une direction opposée..... C'était, ce devait être une torche qui s'engageait dans l'étroit sentier suivi par Élisabeth pour se rendre à la tour des Religieuses.

Pendant un instant la lumière resta immobile; on se consultait sans nul doute..... Peut-être allait-on changer de direction..... Mais non! Un appel se fit entendre au loin. Elle se dit avec joie qu'on la cherchait, que le secours était proche, et elle jeta une réponse dans les airs, quoiqu'elle fût persuadée que l'on ne pouvait encore l'entendre. La lueur redevint immobile comme si une oreille vigilante eût cherché à percevoir les bruits à travers l'espace..... Puis la torche reprit une course toujours plus pressée. La jeune fille distingua enfin la flamme et les étincelles qui s'en échappaient.

« Élisabeth!.... » cria-t-on à travers la forêt. Cette voix bouleversa tout son être, car c'était *sa* voix..... M. de Walde l'appelait avec un ton d'angoisse indescriptible.

« Ici! » cria-t-elle; « je suis ici sur la plate-forme de la tour. »

La torche surgit aussitôt du taillis voisin, et celui qui la portait s'élança sur le seuil de la tour et de là sur l'escalier. Peu d'instants après, la porte était secouée par une main puissante, et recevait en même temps quelques coups de pied vigoureux; elle céda en gémissant et protestant par des craquements désespérés, mais enfin elle céda.

M. de Walde parut sur la plate-forme. Sa main gauche tenait la torche, et de l'autre main il saisit Élisabeth et l'attira dans le cercle formé par la lumière; sa tête était découverte, ses cheveux bruns rejetés en désordre au-dessus d'un front pâli. Son regard parcourut avec la rapidité de l'éclair la frêle jeune fille qu'il retrouvait là, comme pour s'assurer qu'il ne lui était arrivé aucun malheur. Il semblait complétement incapable de dominer l'émotion qui s'était emparée de lui; la main qui tenait le bras d'Élisabeth tremblait violemment, et il ne put recouvrer de suite l'usage de la parole.

« Élisabeth! » dit-il enfin en soupirant, « pauvre enfant! Est-ce donc ici dans cette nuit obscure, dans cet édifice désert, ef-

frayant, que vous a chassé la persécution dont vous avez souffert sous mon toit? »

Élisabeth lui expliqua que son séjour sur la plate-forme était involontaire, qu'elle avait dû y chercher un abri qui s'était transformé en prison. Tout en faisant rapidement ce récit, elle descendait l'escalier, derrière M. de Walde, qui lui avait offert la main; mais elle avait déjà saisi la corde qui servait de rampe, et parut n'avoir pas remarqué le mouvement de son compagnon. Pouvait-elle oublier, hélas!..... que peu d'heures auparavant il avait donné son consentement à son mariage avec M. de Hollfeld?.... Et maintenant, en venant à son secours, il voulait simplement s'acquitter d'une dette de reconnaissance qui devait peser à son cœur orgueilleux. Sauvé par elle, il la sauvait maintenant, et désormais ils étaient quittes.

Tout à coup la torche, après avoir jeté un dernier et vif éclat, s'éteignit brusquement.

Une nuit profonde enveloppa les dernières marches de l'escalier.

« Maintenant, donnez-moi la main, » dit-il avec son ton de commandement absolu.

« Je me tiens à la rampe, et n'ai vraiment pas besoin d'un autre soutien, » répondit Élisabeth.

A peine avait-elle prononcé ce dernier mot qu'elle se sentit saisir et enlever de terre.

« Enfant insensée, » dit M. de Walde en la posant sur le gazon en dehors de la tour, « croyez-vous que je consentirais à vous voir courir le risque de vous briser sur cet escalier? »

Elle prit le chemin qui conduisait au château et qui était aussi le plus direct pour regagner sa demeure. M. de Walde marchait silencieusement près d'elle.

« Vous avez le dessein, » dit-il enfin, « de vous séparer de moi sans m'adresser un mot de réconciliation?.... » Sa voix exprimait une peine profonde... « J'ai eu le malheur de vous mécontenter?

— Oui, vous m'avez fait du mal.

— Parce que je n'ai pas mis de suite mon cousin à la raison?

— Pourquoi l'auriez-vous fait, puisque vous approuviez pleinement, sinon la persécution que j'ai subie, du moins son but?

Vous, comme tous les autres, vouliez m'obliger à accepter la main de M. de Hollfeld.

—Vous obliger?.... Moi?.....Enfant! enfant! Comme vous lisez mal dans le cœur d'un homme! J'étais la proie, la victime d'une épouvantable erreur, ou, pour parler plus sincèrement, je voulais essayer d'échapper aux ténèbres qui me torturaient, et j'ai dit « oui » pour tenter une épreuve... Au surplus je vais écarter tout ce qui pourrait vous rappeler cette pénible journée..... Vous venez volontiers à Lindhof?

— Oui.

— La baronne de Lessen va quitter le château, et je compte vous demander de vouloir bien être pour ma sœur une compagne et un appui lorsque je reprendrai mes courses à travers le monde.

— Cela, je ne puis le promettre.

— Et pourquoi?

— Mlle de Walde, je le crains, ne souhaitera pas ma compagnie; et quand même il en serait autrement, ainsi que je l'ai déjà déclaré aujourd'hui, je ne compte pas faire revivre

en moi le vieux nom auquel nous avons des droits.

— Singulière réponse!.. . et qui ne s'accorde nullement avec le sujet que nous traitons..... Ah! je comprends maintenant; oui, la lumière se fait enfin? Vous croyez que j'ai approuvé le choix de Hollfeld principalement parce que vous étiez désormais en possession d'une antique noblesse! C'est là le fond de votre pensée?

— Oui, je crois cela.

— Et vous poursuivez la déduction logique de cette opinion en attribuant à la même noblesse la prière que je vous ai adressée en vous demandant de devenir la compagne et l'amie de ma sœur?..... Vous êtes persuadée qu'il faut chercher le principal, l'unique mobile de mes sentiments, de mes pensées et de mes actions dans mes préjugés aristocratiques?

— Oui! oui!

— Je vous demanderai simplement de me dire quel nom vous portiez lorsqu'ici même, sur le sentier que nous parcourons en ce

moment, je vous ai demandé de m'accorder un souhait de bonheur?

— Nous ne soupçonnions pas même alors quel secret le bastion nous tenait en réserve,» murmura Élisabeth en se parlant à elle-même.

« Avez-vous oublié les mots que je vous ai dictés ce jour-là et que vous avez répétés après moi?

— Non, » répondit vivement Élisabeth... « Je me souviens nettement de chaque phrase, de chaque mot.

— Et croyez-vous que cela puisse se terminer simplement par un : Dieu vous donne une bonne santé cette année et les années suivantes? »

Élisabeth ne répondit pas, mais elle leva la tête, et regarda son compagnon sérieusement tout en rougissant un peu.

« Maintenant, écoutez-moi tranquillement, Élisabeth, » reprit-il; mais lui-même était si peu tranquille que l'on pouvait pour ainsi dire discerner les battements de son cœur dans le son étouffé et entrecoupé de sa voix... « Un homme privilégié par le sort, qui avait placé dans son berceau une grande fortune,

une haute position, méprisa ces supériorités dès qu'il eut commencé à réfléchir, à penser par lui-même. Il redouta de voir en ces supériorités autant d'écueils pour le bonheur qu'il aurait demandé à la vie. Il s'était fait de la compagne de sa vie un idéal dont il ne voulait et ne pouvait se départir; non qu'il exigeât qu'elle fût comblée de tous les dons de l'intelligence et de la beauté. Il cherchait seulement une femme au cœur bon, pur, loyal, qui n'accordât pas une importance capitale aux avantages du sang, à ceux de la richesse, et qui s'attachât à lui, seulement à lui, abstraction faite de tout ce qu'il possédait..... Il dut se convaincre que son idéal resterait à l'état d'idéal, car dans le cours de ses recherches vaines il avait déjà atteint sa trente-sixième année..... Quand l'espérance a été souvent déçue, quand au soleil pur du matin, au soleil brûlant de midi, le crépuscule va succéder à cette époque de maturité d'esprit où l'on ne fauche plus les illusions comme dans la jeunesse, mais où toute illusion atteinte est déracinée, enlevée à tout jamais d'un sol qu'elle laisse vide, nu et so-

litaire, avec quel élan on se précipite vers ce qui comble les vœux les plus ambitieux, vers ce qui apparaît comme la récompense et le dédommagement des années solitaires privées de toute affection! Comme cette âme aigrie par l'expérience se rafraîchit à la pureté qu'il lui est donné de contempler! Comme elle aspire ardemment au bonheur qu'elle n'espérait plus!... Élisabeth, l'homme dont je vous parle connut cette ivresse; il a trouvé le cœur qu'il ambitionnait, soutenu éclairé par une intelligence élevée qui n'était étrangère à aucune grande ou noble idée, et planant de haut au-dessus des vulgaires intérêts auxquels on sacrifie toutes choses ici-bas. Ce cœur animait la poitrine d'une enfant charmante, généreusement douée par la nature... Était-il surprenant que l'homme arrivé à la maturité de la vie, peu habile à se dépenser en paroles, médiocrement partagé sous le rapport de l'extérieur, vît avec défiance et angoisse un autre homme plus jeune et beaucoup plus beau que lui, épris à sa façon de l'enfant qui l'avait charmé?... Peut-on lui en vouloir si les apparences donnant pleinement raison à ses

craintes, il se laissa tout à coup précipiter du faîte de l'espérance dans l'abîme sans fond, sans issue, où l'attendaient les regrets éternels et l'éternelle solitude?.... N'était-il pas trop vraisemblable, hélas! que la jeunesse irait volontiers vers la jeunesse? Jamais un cœur humain n'avait obtenu ici-bas une plus complète, plus parfaite réalisation de ses espérances..... Jamais aussi il ne retomba plus meurtri, plus déchiré parmi les doutes qui l'assaillaient..... Et quand on vint lui dire que sa petite amie, que celle à laquelle il devait de renaître à la vie, celle qu'il adorait pardessus tout ici-bas, allait donner sa main à un autre, il but le calice des douleurs jusqu'à la lie..... Il dit *oui*, parce qu'il croyait satisfaire de la sorte le désir qu'elle avait formé...Élisabeth, en apercevant aujourd'hui du seuil du pavillon cet homme à vos pieds, j'ai espéré un moment que la vie s'éteignait pour jamais en moi. Oui cela eût été la délivrance d'une peine insoutenable. Vous ne savez pas ce que c'est que de rassembler les plus précieux trésors sur une barque que l'on voit sombrer devant soi..... Faut-il vous décrire ce que j'ai éprouvé

en vous voyant repousser avec tant de fermeté tous les avantages de fortune et de position qui vous étaient offerts par votre mariage avec ce Hollfeld? Faut-il ajouter que si ce misérable n'a pas été immédiatement chassé de chez moi, par moi, sous vos yeux, c'est uniquement par considération et par tendresse pour ma sœur?... Il a du reste quitté aussitôt Lindhof, et vous ne le rencontrerez plus jamais sur votre route. Voulez-vous consentir à oublier la poursuite offensante de cet homme, et à me pardonner de l'avoir connu et rencontré sous mon toit près de ma sœur? »

Il avait pris les deux mains d'Élisabeth, qui ne put prononcer une parole et se borna à incliner affirmativement la tête.

« Et par-dessus tout, ma chère, douce et sage enfant, il nous faut oublier tout ce qui s'est passé entre le jour où le sort vous a désignée pour être ma compagne pendant une après-midi, et ce jour-ci, où vous me promettrez d'être ma compagne jusqu'à la mort..... Ma chère petite Élisabeth, vous qui êtes la foi de mon cœur, vous que j'aime comme ma sœur, comme mon enfant et comme ma fiancée à

la fois, vous, Élisabeth Ferber, et non pas Élisabeth de Gnadewitz, vous allez répéter mot à mot la fin du souhait que je vous ai dicté naguère, et qui a été si cruellement interrompu par cette tête éventée qui a nom Mlle de Quittelsdorf..... Dites les derniers mots.

— Et voici ma main, qui est le signe d'un bonheur inexprimable.

— Ajoutez maintenant : Je consens à être votre compagne jusqu'à la mort! »

Mais Élisabeth essaya vainement de prononcer ces mots; ses larmes coulaient doucement, mais abondamment, et M. de Walde jugea, paraît-il, cette réponse suffisante, car il n'insista pas davantage, et se départit cette fois de la ténacité qu'il avait déployée en d'autres circonstances.

« Il est donc revenu le rêve qui m'avait fait oublier toutes les tristesses, les doutes, les déceptions de mon existence antérieure, » dit M. de Walde en parlant à voix basse.... « il est revenu et ne me quittera plus. Élisabeth, donnez-moi votre main; laissez-moi la tenir dans la mienne jusqu'au seuil de la demeure paternelle, où je vous reconduis pour vous demander à vos

parents. Donnez-moi cette main, pour que je m'habitue à mon bonheur, pour me convaincre qu'il sera plus et mieux qu'un rêve. Êtes-vous bien décidée? Consentez-vous réellement à vivre près de moi? Vous savez qu'il vous faudra pour moi quitter vos chers parents et les ruines que vous aimez.

— Je le sais et j'y consens, » répondit Élisabeth, qui souriait tout en continuant à pleurer.

— Soyez bénie, mon enfant, pour cette parole... Mais... mais il faut que vous connaissiez toute l'étendue de ma faiblesse..... il faut que vous pardonniez au doute qui me tourmente même près de vous. N'est-ce point seulement à la pitié que je dois votre consentement? N'est-ce pas un sentiment, divin sans doute, mais qui me semblerait insuffisant, n'est-ce pas la commisération pour un infortuné qui vous porte à lui accorder l'aumône de l'affection dont son âme avait si grand besoin.

— Non, » dit Élisabeth en baissant la voix... « Non, ce n'est pas la pitié, ce n'est pas la commisération. La première impression

que j'ai éprouvée près de vous, a été celle d'une sorte de terreur pleine de charmes, puis est venue l'estime, bientôt enthousiaste, puis l'admiration que votre caractère m'inspirait, et bientôt je me suis dit qu'elle serait heureuse entre toutes celle qui obtiendrait un jour votre confiance, votre estime, celle que vous choisiriez pour femme en un mot. Voilà bien exactement ce que j'ai éprouvé, et ce sentiment a persisté en dépit de tout, en dépit de vous-même.

— Comment de moi-même!

— Oui, car vous vous êtes montré souvent bien sévère, bien dur même pour moi.

— Oh mon enfant! c'est que la jalousie est un terrible sentiment. Je me suis toujours appliqué à me dominer, à réprimer la manifestation de ce que j'éprouve; mais on n'y réussit entièrement qu'autant qu'il s'agit de choses et de personnes qui vous sont à peu près indifférentes.....

Quand on se trouve profondément atteint, il est difficile de feindre, et toutes les réflexions, tous les raisonnements sont emportés pèle-mêle par le torrent que nous ne pouvons

plus endiguer. Seulement il appartient aux cœurs bien doués de ne rien éprouver qui ne soit juste, de ne rien aimer de ce qui ne mériterait par d'être aimé et honoré... Et c'est cette sévérité, cette dureté qui ont failli vous détourner de moi?

— Oh, non! car un seul regard de vous, bon et loyal, effaçait tout ce qui l'avait précédé. Mais il y avait autre chose... qui me tourmentait beaucoup, et me démontrait à toute heure combien ma pensée était insensée en s'attachant à vous. J'avais gravé dans ma mémoire l'un des traits de votre caractère, j'y rapportais chacune de vos actions, et lorsque certaines espérances surgissaient en moi, je me répétais pour les abattre le motif qui vous avait fait refuser d'épouser une demoiselle d'honneur de la cour de L...

— Ah! oui! » s'écria M. de Walde, en riant d'un beau rire frais et sonore..... « les aïeux? les quartiers de noblesse?.. Il faut que vous sachiez, ma chère enfant, que le maussade personnage auquel vous avez bien voulu accorder votre affection a été extrêmement pourchassé pendant toute sa jeunesse par les mères, les

tantes...,.. quelquefois par les jeunes filles elles-mêmes. Il ne vous le dit pas pour s'en vanter, il vous le confesse au contraire comme l'une des plus insupportables humiliations qu'il ait subies dans le cours de sa vie. On ne le connaissait pas, car il ne se faisait pas connaître volontiers, mais on connaissait le nombre de ses domaines et le chiffre de ses revenus, et cela suffisait pour qu'on le poursuivît avec un acharnement qui excitait son dégoût... Je m'entendais fort bien avec notre prince; mais le séjour de la cour me devenait réellement odieux par suite de ses plans de mariage, de cette chasse à la fortune. J'étais particulièrement persécuté par la princesse Catherine, qui s'était mis en tête de me marier à l'une de ses demoiselles d'honneur. On ne voulait pas admettre que cette jeune fille m'était tout à fait indifférente, car elle passait pour être d'une grande beauté et excitait une vive admiration. Toutes mes protestations furent vaines; la petite conspiration suivait son cours, et je n'ai pas eu d'autres ressources que celle de confier à Leurs Altesses qu'un choix de ce genre me coûterait l'un de mes

plus beaux domaines, lequel, d'après le testament de mon oncle, reviendrait à l'État dans le cas où j'épouserais une femme qui n'apporterait pas à mon arbre généalogique un nombre déterminé de quartiers de noblesse. Cette déclaration coupa court aux persécutions dont j'étais l'objet, car dans tout notre pays il ne se trouve pas une seule famille dont les quartiers s'élèvent au chiffre voulu, et chacun admit volontiers que je ne voulais pas renoncer à mon bien.

« Et vous allez pour moi subir une perte considérable? » demanda Élisabeth.

« Ce n'est pas une perte; ce n'est qu'un échange qui me donnera un trésor inestimable en place d'une terre et d'un château dont je n'ai que faire. »

Une torche éclaira le taillis voisin.

« Venez ici! » s'écria M. de Walde.

L'un de ses domestiques parut aussitôt; il lui demanda de se rendre le plus vite possible à Gnadeck en lui promettant une récompense extraordinaire pour une célérité extraordinaire, et le chargeait d'annoncer qu'on lui ramenait sa fille saine et sauve.

Le domestique se jeta en avant avec la rapidité d'une flèche, et bientôt on vit la torche s'élever sur les flancs de la montagne.

« J'ai été bien égoïste, Élisabeth, pardonnez-le-moi, » reprit M. de Walde en passant le bras de la jeune fille sous le sien. « Je savais que vos parents vous cherchaient avec angoisse ; votre père et votre oncle visitent en ce moment l'autre côté de la forêt. Tous mes gens, tous les paysans de Lindhof battent le pays dans toutes les directions, tandisque votre mère et miss Mertens sont restées là-haut sous la protection de mon brave Reinhard, auquel j'ai commis le soin de calmer, s'il se pouvait, leur poignante inquiétude..... Et voici que j'ai tout oublié près de vous !

— C'est vrai, » répondit Élisabeth, « mais aussi le rêve que nous faisons est si étrange... si inespéré. Mes pauvres parents !

— Frédéric a le pied léger, » dit M. de Walde en souriant; « il est célèbre pour cette spécialité, et nous pouvons espérer que dans quelques minutes votre mère sera rassurée. Ainsi que cela a été convenu avec Reinhard, un grand feu allumé sur le rempart qui do-

mine le pays avertira tous ceux qui vous cherchent de votre retour au logis paternel.

— Je n'ai pas même songé à vous demander comment vous m'avez retrouvée... Il m'a semblé si naturel d'être sauvée par vous!

— Quand vous avez quitté le pavillon, ma résolution était prise; j'allais me rendre près de vos parents, comptant vous trouver à Gnadeck et leur demander, ainsi que je vais le faire tantôt, de m'accorder votre main; je voulais seulement vous laisser prendre un peu d'avance. Je me suis donc mis en route, me dirigeant vers la montagne. Un jardinier occupé dans le parc vers la limite qui touche à la forêt fut questionné par moi. Il m'affirma que vous n'étiez pas passée sur ce chemin, le seul pourtant qui conduise de Lindhof à Gnadeck; il n'avait pas quitté son travail depuis plusieurs heures, et maintint ses affirmations de la façon la plus catégorique. Un autre jardinier occupé dans une direction opposée, et passant près de nous, appuya son camarade en disant que vous aviez pris le chemin qui conduit à la tour des Religieuses; que vous paraissiez très-préoccupée et distraite, à tel

point que vous ne lui aviez pas rendu son salut, quoique, ajoutait-il, « la demoiselle soit bien bonne et bien polie, et qu'elle vous adresse toujours la parole avec politesse quand elle passe près de vous ». Le brave garçon ajouta qu'il avait laissé là sa bèche, et que, stimulé par une sorte d'inquiétude, il vous avait suivie de loin; il n'avait pas osé cependant se permettre de vous accompagner en vous voyant marcher résolûment, et comme si vous aviez un but bien déterminé.

« Tout cela était assez inquiétant. Mon premier soin fut d'envoyer avertir vos parents que vous aviez quitté Lindhof à quatre heures et demie, et que l'on vous avait vu prendre une direction opposée à celle de Gnadeck. Ce fut Reinhard que je chargeai de cette communication, tout en prenant rapidement mes dispositions pour une levée en masse du village et des gens du château. Je me réservai le sentier aboutissant à la tour des Religieuses, certain d'arriver là avant tous..... A part votre père et votre oncle, qui vous cherchent peut-être avec une angoisse égale à la mienne, la population qui s'est répandue dans

la forêt n'a d'autre stimulant que celui, très-puissant sans doute, de l'humanité, auquel j'ai ajouté la promesse d'une somme de quarante mille francs distribuée entre les paysans de Lindhof pour la battue qu'ils font cette nuit. Mais moi! moi! J'ai traversé la nuit la forêt, poussé par une force irrésistible..... De cinq minutes en cinq minutes je jetais votre nom aux échos..... Enfin, Dieu soit loué! Vous m'avez répondu. Élisabeth, comment reconnaître jamais ce bienfait de notre Créateur, qui vous a rendue à moi en vous préservant miraculeusement de tout danger?

— Nous resterons toujours ici, et il n'y aura plus de pauvres à Lindhof, » répondit Élisabeth avec émotion.

« Vous avez raison, mon enfant; ainsi seulement nous pourrons mériter le bonheur qui nous a été donné. »

Tout en causant de la sorte ils traversaient le parc et passaient devant le château; il était obscur et silencieux. Une lampe voilée éclairait les fenêtres de la chambre à coucher d'Hélène.

« On pleure et l'on souffre là-haut derrière

ces fenêtres, » murmura M. de Walde; « elle aimait ce misérable avec fanatisme..... Combien la déception doit être épouvantable pour elle!

— Montez près d'elle, » dit Élisabeth, votre devoir est d'aller la consoler.

— Consoler! En ce moment?... Ah! mon enfant, il est des peines dont on ne peut, dont on ne veut pas être consolé..... Il eût été étrangement reçu celui qui aurait entrepris de me consoler lorsque je vous croyais irrévocablement perdue pour moi!.... Hélène s'est enfermée dans son appartement depuis le moment où, m'apprêtant à me rendre à Gnadeck, j'ai donné l'ordre de faire seller le cheval de ce Hollfeld..... Ses femmes de service sont près d'elle. Il faudra qu'un peu de temps s'écoule avant qu'elle désire me revoir, et qu'elle cherche ma compagnie; elle s'est volontairement soustraite à mon affectueuse pitié, et malheureusement je ne puis rien dans le moment présent pour adoucir sa peine. Quand on a été si cruellement trompée, on fuit ceux qui vous ont fait reconnaître votre erreur avec plus d'obstination encore que l'on n'en mettrait

à fuir le trompeur..... De plus, je ne repasserai pas aujourd'hui le seuil de ma maison sans y rapporter le consentement que je vais solliciter de vos parents..... Cela, j'y suis bien déterminé. L'heure est bien indue... Mais enfin tout est insolite dans notre situation, et j'espère que l'on excusera et comprendra tout cela : les bons cœurs s'entendent toujours. »

On passa devant le sentier qui conduisait au banc près duquel avait eu lieu la rencontre entre Élisabeth, son petit frère et M. de Walde.

« Vous souvenez-vous?.... » dit la jeune fille en indiquant le sentier d'un mouvement de la tête.

« Oui, oui; c'est là que vous m'avez fait part du sage projet que vous aviez formé; vous comptiez devenir institutrice, et j'ai pris la liberté de me dire, — intérieurement, — que je ne donnerais jamais mon consentement à ce dessein. Là s'est révélé à moi toute une partie de votre cœur enfantin et courageux à la fois, de votre intelligence droite, ferme, de vos sentiments tendres et dévoués pour ceux qui composaient votre famille. Puis quand, oubliant que j'étais un étranger pour

vous, et cela parce que vous n'étiez plus du tout étrangère pour moi, je me laissai aller sur la pente irrésistible qui me portait à vous parler de moi, je ne pus m'empêcher d'être frappé par la froide et digne réserve de votre maintien... Une enfant me donnait une leçon de savoir-vivre, et j'en fus charmé...

— Je n'ai pas pensé du tout à vous donner une leçon, mais j'étais fort décontenancée, un peu effrayée, voilà tout..... Et je ne réponds pas qu'en voyant demain au grand jour votre visage hautain et sévère, je ne retombe encore une fois dans un accès de timidité.

— Il ne sera jamais plus sévère, mon enfant; le bonheur l'a rasséréné. »

Peu après, les vieux arbres qui se dressaient devant les fenêtres vivement éclairées du parloir de la famille Ferber assistèrent à un spectacle surprenant; ils virent l'un des plus puissants personnages de la contrée solliciter l'honneur d'une alliance avec cette famille pauvre et obscure. Ils le virent incliné devant les parents d'Élisabeth pour recevoir la bénédiction qui était donnée

aux deux fiancés par un père et une mère souriants au travers de leurs larmes, tandis qu'Ernest réveillait le petit oiseau endormi dans sa cage pour lui raconter le conte merveilleux dont l'héroïne était *Élisabeth aux cheveux d'or*.

XXI.

Tandis que la joie et le bonheur faisaient irruption dans le corps de logis du vieux château de Gnadeck, on faisait une triste découverte dans la vallée.

Deux des paysans de Lindhof qui menaient la battue en portant des torches entendirent au loin un hurlement plaintif; ils se dirigèrent vers le lieu où se produisait ce bruit de sinistre augure, et découvrirent un corps humain couché à terre, près duquel se tenait un dogue colossal dont les deux pattes de devant étaient posées sur ce corps comme pour le ranimer ou l'interroger. Lorsqu'on voulut s'approcher de ce groupe pour tâcher de porter secours à la personne qui était étendue à terre, le dogue fit entendre des grogne-

ments menaçants, montra les dents aux paysans, et fit mine de s'élancer contre eux; ils, n'osèrent insister, et, plusieurs camarades s'étant joints à eux, on envoya avertir le forestier, qui venait justement d'apprendre qu'Élisabeth saine et sauve était retrouvée.

Il se rendit aussitôt au lieu indiqué. Cette fois le dogue ne se montra pas menaçant; il s'approcha en rampant du forestier et s'accroupit humblement devant lui. C'était Wolf, le chien chargé de garder la cour de sa maison, et là gisait Berthe, en apparence privée de vie; elle perdait beaucoup de sang par une blessure reçue à la tête, et son visage était couvert d'une paleur cadavéreuse.

Le forestier ne prononça pas un mot; il évita de rencontrer les regards de pitié des assistants; la colère et la douleur grondaient dans son âme. Il souleva Berthe, la prit dans ses bras et la porta jusqu'à la plus proche maison du village, qui était justement celle de la femme du tisserand; de là il envoya appeler Sabine. Le médecin du village avait, par un heureux hasard, prolongé sa tournée et veillait encore près d'une femme malade;

c'était lui qui avait déjà soigné Berthe. Il se rendit aussitôt près d'elle, et lui fit prendre un cordial qui la tira rapidement de son évanouissement. La grande quantité de sang qu'elle avait perdue semblait l'avoir calmée; sa blessure n'était pas dangereuse, et lorsqu'une compresse y fut posée la malheureuse jeune fille, rendue à la vie et au souvenir, se mit à pleurer abondamment.

Sabine apparut sur le seuil de la porte; une servante la suivait, chargée de mille objets, tandis que l'un des gardes arrivait en portant un paquet de literie. Quand Sabine eut fait préparer un lit commode pour la malade, quand celle-ci l'eut vue déballer son panier et ranger proprement le contenu qui se composait de bandages, de charpie, de rafraîchissements et de sirops, chacun de ces objets témoignant d'une sollicitude toujours active et d'une charité infinie, ses larmes s'arrêtèrent subitement. Elle se dressa sur son séant, et prit la parole d'une voix brève..

« Otez tout cela, » dit-elle, « remportez tout cela, abandonnez-moi!

— Voyons, Berthe, il faut vous calmer;

le médecin vous a défendu de parler, et si vous ne lui obéissez pas la fièvre deviendra plus forte.

— La fièvre? Ah! elle n'égalera jamais celle que j'ai supportée depuis quelques mois! Je ne l'ai plus celle-là, et maintenant je comprends ce que j'ai été! Tenez, Sabine, vous qui êtes si bonne pour moi, vous allez pourtant me fuir avec horreur... Car je suis une créature criminelle.....

— Allons donc! vous êtes exaltée, trop exaltée...

— Je suis une criminelle, vous dis-je! N'ai-je pas essayé de tuer la nièce de celui qui m'a soutenue jusqu'ici?

« Élisabeth? » cria Sabine, avec épouvante.

— Oui; en mon âme je l'ai même tuée, je l'ai fait déchirer par le gros dogue qui est si féroce..... Mais si je n'ai pas réussi dans ce dessein, je ne l'en ai pas moins commis dans ma conscience : vous voyez bien que je suis une criminelle! Et même elle n'en vaut guère mieux, car elle est prisonnière là-haut sur la tour des Religieuses.

— Vous allez vous faire du mal, ma pauvre

Berthe; ne parlez plus, » dit Sabine avec commisération, car ce récit lui semblait être dû au délire.

— Hé! si j'en mourais, ne serait-ce pas un grand bonheur pour moi et pour les autres?

— Rassurez-vous en tous cas; notre Élisabeth est bien tranquillement chez ses parents.

— Soit! Mais je n'en ai pas moins essayé de la tuer, et puisque je vous dis cela, il faut bien que vous sachiez tout. »

Elle attira Sabine près du bord de son lit, et lui fit une confession complète.

M. de Hollfeld s'était occupé d'elle, et lui avait promis de l'épouser dès qu'il aurait pu vaincre l'obstination de sa mère, fort opposée aux mésalliances, disait-il. « Seulement le plus profond secret était indispensable au succès de ce projet, » ajoutait M. de Hollfeld, « et la plus légère indiscrétion le mettrait en péril. » Éblouie de la perspective qui s'offrait à elle, fascinée, fanatisée, Berthe s'engagea par un vœu solennel à ne plus adresser un mot à tout individu autre que celui qu'elle considérait comme son fiancé, et cela jus-

qu'au jour où il lui permettrait de parler. Le choses en étaient là quand Élisabeth Ferber arriva en Thuringe. Depuis que M. de Hollfeld eut aperçu la jeune fille, tout changea pour Berthe; il n'essaya plus de la voir, ne tarda pas à l'éviter, et enfin lui déclara un jour qu'il avait dû renoncer à cette folie de jeunesse, lui conseillant en même temps de ne plus chercher à le voir.

C'est alors que Berthe, voyant crouler toutes ses espérances, humiliée, désespérée, prit l'habitude de s'enfoncer la nuit dans la forêt pour y crier ses douleurs à l'écart. Mais le jour, poussée à bout en voyant dans le pavillon du jardin Hollfeld près d'Élisabeth, elle avait essayé d'abord de se venger de lui, et s'était rendue près de la baronne de Lessen, à laquelle elle déclara que son fils était un misérable. La baronne la menaça de la faire jeter à la porte par les domestiques.

« Pendant quelques heures, » poursuivit Berthe, « j'ai été folle..... Je m'en souviens vaguement, comme on se souvient de quelques incidents d'un cauchemar; je me suis jetée dans la forêt, où j'avais toujours trouvé un

calme relatif; ce jour-là ce fut inutile. N'avais-je pas obtenu la confirmation de toutes mes craintes? N'avaisje-pas entendu ce lâche proposer son nom à Élisabeth Ferber, qui n'était pas d'une condition supérieure à la mienne? Donc une mésalliance ne lui était pas aussi impossible à contracter qu'il le prétendait depuis quelque temps..... Je la rencontrai tout à coup seule, sans protection, celle qui m'avait réduite à une condition si misérable en brisant toutes mes espérances. Alors..... alors, comme je vous l'ai dit, j'ai voulu la tuer, et si j'avais pu je l'aurais certainement tuée..... Vous voyez bien que son oncle ne pourra jamais me pardonner, et que vous-même, Sabine, vous allez vous détourner de moi..... Que deviendrai-je?

— Malheureuse enfant! » dit Sabine en essuyant quelques larmes avec le coin de son tablier, « ceux qui vous jugent sont justes... Ils tiendront compte du trouble de votre esprit et vous pardonneront si vous vous repentez.

— Je ne puis plus, je ne veux plus rester

dans ce pays..... Je sens que j'y redeviendrais folle et méchante..... Si je guéris, il faut que je m'éloigne.

— On reparlera de cela plus tard; il faut d'abord guérir, » dit doucement Sabine en appuyant miséricordieusement sur sa poitrine la tête de la malade. Elle eut la satisfaction de voir celle-ci s'endormir paisiblement; bientôt on n'entendit plus dans cette petite chambre que la respiration régulière de Berthe et le mouvement monotone du balancier d'une horloge rustique. Sabine prit dans sa poche ses lunettes, dans son panier un exemplaire fort usé de l'Évangile, et veilla consciencieusement pendant toute la nuit jusqu'au moment où l'aube vint blanchir l'horizon.

Berthe ne mourut pas, quoiqu'elle en eût le sauvage désir; bien soignée par Mme Ferber et par Sabine, elle recouvra au contraire très-rapidement la santé. La blessure que lui avait faite un caillou pointu lorsqu'elle était tombée accidentellement à la place où elle avait été trouvée privée de connaissance s'était cicatrisée.

Le forestier, qui s'était mis au lit avec une forte fièvre depuis le moment où il avait été instruit de la tentative de meurtre faite par la pauvre insensée contre sa nièce bien aimée, déclara qu'il ne pouvait plus permettre à Berthe de passer le seuil de la maison forestière. Mais lorsque Sabine l'eut instruit de la confidence qui lui avait été faite, lorsqu'il sut que tous ces désordres et les malheurs quavaient failli en découler n'avaient pas d'autre origine que les mensonges de Hollfeld, personne au monde, pas même son frère ne put l'empêcher de quitter son lit, de revêtir son uniforme et de se rendre à Odenberg avec le dessein secret, mais bien arrêté, d'administrer au galant M. de Hollfeld la mieux conditionnée de toutes les roulées de bois vert. Il apprit là avec un extrême déplaisir que le maître d'Odenberg était parti pour un temps dont la durée était illimitée.

Berthe déclara qu'elle haïssait désormais cet homme autant qu'elle l'avait aimé, et qu'elle souhaitait n'en plus entendre parler. Peu de semaines après sa convalescence, elle quitta la maison du tisserand pour aller s'é-

tablir en Amérique. Mais elle ne partait pas seule; l'un des jeunes gardes employés à la maison forestière, honnête et brave garçon, l'aimait depuis longtemps, et vint dire au forestier qu'il ne pouvait consentir à la voir s'expatrier seule et sans appui. Berthe agréa sa demande avec reconnaissance. Il fut convenu qu'ils se marieraient à Brême au moment de s'embarquer; une vieille femme de Lindhof avait accompagné la jeune fille jusque là. Au moment où le nouveau ménage s'apprêtait à aller chercher une nouvelle patrie, où leurs caisses d'effets furent transportées sur le bâtiment, la vieille femme remit à Berthe une somme importante; c'était le présent de noces généreusement fait par M. de Walde au nom d'Élisabeth, et comme preuve du pardon qu'elle accordait de tout cœur à l'infortunée dont elle avait involontairemen causé la souffrance. Sabine avait, — du consentement silencieusement accordé par le forestier, — mis au pillage les effets laissés par la jeune femme, en y ajoutant par-ci par-là quelques objets qui lui semblaient nécessaires à la future fermière; elle n'oublia pas quel-

ques bonnes recettes de ménage et quelques flacons d'élixir souverain pour la guérison des morsures venimeuses. Ce fut en pleurant de honte et de repentir que Berthe joignit cette caisse à ses propres effets.

Par un jour d'automne gris et sombre, une voiture de voyage chargée de malles quitta le perron du château de Lindhof et se dirigea vers la ville de L..... Abattue, consternée, la baronne de Lessen se pressait dans l'un des coins de la voiture; le rôle brillant qu'elle avait joué à Lindhof était fini; elle revenait bien à contre-cœur à la vie médiocre et presque besoigneuse qu'elle connaissait et abhorrait.

« Maman, » dit Bella, de sa voix aigre et traînante en baissant et remontant sans cesse la glace de la voiture, « est-ce que le château de Lindhof appartient maintenant à Élisabeth Ferber? Se servira-t-elle de notre belle calèche, et pourra-t-elle s'asseoir sur les coussins de damas gris qui la garnissent? Aura-t-elle la permission d'habiter ton joli salon et d'user des fauteuils en satin bleu si bien brodés? Le vieux Lorenz dit qu'elle sera dé-

sormais la maîtresse de tout cela, et que l'on obéira à tout ce qu'elle commandera.

— Ton bavardage m'ennuie, » répondit la baronne en penchant vers la portière son visage, dont elle voulait dérober l'altération.

« C'est pourtant très-vilain à mon oncle Rodolphe de nous renvoyer et très-désagréable aussi pour vous, » poursuivit l'impitoyable petite fille, « nous n'avons pas à B..... des plats et des assiettes d'argent pour le dîner, n'est-ce pas, maman? Oh! je m'en souviens encore; nous n'avons pas un cuisinier français ni toutes les bonnes choses que l'on mange à Lindhof. Est-ce que nous prendrons notre dîner à l'auberge? Il était bien mauvais. Est-ce que tu seras encore obligée de te coiffer toi-même les jours où Caroline blanchit et repasse! Pourquoi...

« Assez! » dit Mme de Lessen, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, même de la part de la petite indisciplinée et malfaisante qui se plaisait a retourner le fer dans la plaie.

Bella se recula effrayée dans le coin de la voiture, tandis que la baronne, après avoir jeté un regard haineux sur le château que l'on

apercevait au tournant de la route, baissa son voile sur son visage, et se mit à pleurer silencieusement.

Les confidences de Berthe avaient amené entre M. de Walde et la baronne une discussion orageuse; Hélène, instruite de ce nouvel incident avait repoussé sa cousine avec horreur lorsqu'elle essaya de solliciter son appui. Elle s'était donc vue forcée de monter dans la voiture de voyage qui vint s'arrêter devant le perron à l'heure exacte marquée par M. de Walde..... Il était pourtant tombé une goutte de miel dans l'amer calice qu'elle épuisait. M. de Walde s'était chargé des frais d'éducation de Bella, et avait promis, si elle était raisonnablement élevée, de lui donner une petite dot.

A peu près à l'heure où Mme de Lessen quittait le château, la grande maîtresse, Mme de Falkenberg, apparut dans le petit salon, où se tenait la princesse en compagnie du prince régnant de L...

La grande maîtresse s'incline aussi profondément que le voulait l'étiquette et plus profondément que ne l'auraient voulu ses mem-

bres, atteints par la goutte. Quel que fût l'empire que le respect dû à son souverain lui commandait d'exercer sur elle-même, il régnait sur ses traits et dans ses mouvements un trouble indescriptible. Elle tenait une lettre ouverte que sa main tremblante faisait vaciller outre mesure.

« Je suis donc bien malheureuse, » dit-elle d'une voix mal assurée, « d'avoir à communiquer à Vos Altesses une nouvelle véritablement scandaleuse... O mon Dieu! qui eût pu le croire!.... Si même dans cette sphère on ne sait plus garder sa dignité, si l'on foule aux pieds, pour satisfaire une vulgaire inclination, les devoirs que nous impose le rang, il ne faut plus s'étonner de voir toutes les situations condues, le désordre se substituer à l'ordre, la révolution enfin frapper à nos portes. »

Ce discours, longuement médité, soigneusement préparé, ne parut pourtant pas produire l'effet qu'en attendait Mme de Falkenberg.

« Remettez-vous, je vous en prie, madame la grande maîtresse, » dit avec bonté le prince qui semblait s'amuser outre mesure de cet in-

cident. « Votre discours a quelque chose de grandiose qui nous a émus,.... nous aussi, croyez-le bien. Oui, il y avait là un style qui rappelait celui des malédictions de Cassandre..... Pourtant je ne sens aucun tremblement de terre, et je constate avec plaisir, — son regard, légèrement railleur, se dirigea vers la place qui s'étendait devant le palais, — qu'aucun de mes sujets ne frappe à ma porte avec des intentions révolutionnaires..... Qu'avez-vous à me communiquer? »

Elle contempla Son Altesse avec une surprise qui se serait transformée en déplaisir, si ce dernier sentiment avait été permis vis à-vis d'un prince; aussi ne se le permit-elle pas.

« Oh! si Votre Altesse pouvait prévoir ce dont il s'agit! » s'écria-t-elle enfin..... « Lui, justement lui! J'en aurais répondu sur ma tête; je le croyais ferme comme un roc, inflexible comme le fer!..... M. de Walde m'apprend qu'il vient de se fiancer, à qui! à qui!

— A Mlle Ferber, nièce de mon vieux et brave forestier en chef, » dit le prince en souriant. « Oui, oui, j'ai déjà appris cela. Walde n'a pas perdu la tête, à ce que je vois.

Il paraît que cette petite est une merveille de beauté, de talent et d'intelligence... Allons, j'espère qu'il ne nous fera pas attendre longtemps sa présentation.

— Altesse ! » s'écria avec éclat Mme de Falkenberg éperdue, « mais c'est la fille de l'un de vos plus obscurs employés.

— Oui, oui, chère Falkenberg, nous savons cela ; mais tranquillisez-vous, elle est de bonne et ancienne noblesse.

— Que Votre Altesse me permette de lui faire remarquer, » dit la grande maîtresse pourpre d'émotion, « le document que je tiens ; il est officiel ; voici la lettre de faire part qui porte le nom d'Élisabeth Ferber, et non une autre désignation ; et c'est ainsi que ce nom sera inscrit sur l'arbre généalogique de Walde, et c'est ainsi qu'il y restera dans les siècles des siècles! N'y a-t-il pas dans ce procédé quelque chose de blessant, comme une insulte faite à tout ce que nous respectons? Ces gens-là ont dit qu'ils ne voulaient rien avoir de commun avec la famille de Gnadewitz, et ils restent bourgeois volontairement, ce qui est bien pis que de naître involontairement bourgeois.....

Je ne puis aussi m'empêcher de plaindre ce pauvre excellent et charmant Hollfeld, qui perd à cette affaire une fortune évaluée à plusieurs millions... Et cette infortunée baronne de Lessen! Pour ne pas autoriser par sa présence cette odieuse mésalliance, elle quitte Lindhof aujourd'hui même !

— Ces considérations n'ont d'autres poids dans la balance que celui dont les gratifie votre amitié, » répondit le prince avec une certaine sévérité, « et nous n'avons pas à plaindre les déconvenues de parents qui regrettent un héritage... Veuillez nous faire avertir, la princesse et moi, dès que M. de Walde demandera à nous présenter sa fiancée. »

Dans la chambre voisine une demoiselle d'honneur prêtait l'oreille attentivement, et ne put s'interdire d'envoyer le plus vulgaire, le plus malséant des pieds de nez à l'adresse de la grande maîtresse. A ce trait on n'aura pas manqué de reconnaître Mlle de Quittelsdorf.

« Je l'avais bien dit ! » fit-elle en se rapprochant d'une compagne ; « je savais bien qu'il était inutile de m'emmener à Lindhof

pour tourner la tête de ce chevalier impassible. Oh! comme cela m'amuse! comme nous allons rire aux dépens de votre ennuyeuse grande maîtresse! »

Tandis que ceci se passait à la cour, le docteur Fels rentrait triomphant chez lui; il montait l'escalier quatre à quatre, et se précipitait dans la chambre de sa femme avec la violence d'une trombe décidée à tout renverser sur son passage.

« Femme! Réjouis-toi avec moi! » s'écria-t-il le visage rayonnant de plaisir. « Lindhof va avoir une dame et maîtresse! Sais-tu bien de qui il s'agit! d'*Élisabeth aux cheveux d'or!* Allons, tout va revivre là-bas! Le bon esprit triomphe..... l'autre disparaît. Je viens de le rencontrer à la minute dans la voiture de voyage de M. de Walde. Les lettres de faire part sont tombées comme une bombe au milieu de notre bonne ville. C'est un plaisir délectable de contempler ces visages longs, longs comme d'ici là..... auxquels se rattache un nez dont la longueur est tout aussi surprenante. Quant à moi, la nouvelle ne m'a pas surpris; je m'y atten-

dais depuis la soirée de la tentative de meurtre, depuis l'heure où M. de Walde est venu me prier d'aller faire une visite à sa petite libératrice. Ce jour-là j'ai découvert que son heure avait sonné; qu'il avait un cœur enfin et même un cœur rempli d'une vive et profonde affection. »

Si notre lecteur veut bien passer avec nous par-dessus un laps de temps représenté par par deux années, et nous suivre une fois encore dans les ruines de Gnadeck, nous le conduirons sur une belle et large route carrossable qui va de Lindhof au vieux château; il a échangé ses vieilles serrures rouillées contre des serrures solides, et son aspect a subi toutes sortes de transformations.

Nous nous rappelons en frissonnant la cour froide, sombre, humide, qui s'étendait derrière la porte principale, l'aspect navrant des ailes en ruines, les lions de pierre couverts d'une mousse verdâtre et qui continuaient à garder près du bassin l'eau qui avait disparu depuis longtemps.

C'est avec ce souvenir que nous tirons la chaîne correspondant à une sonnette dont le

timbre est retentissant. Une servante fraîche et accorte nous ouvre aussitôt le battant de la porte et nous engage à entrer. Nous nous arrêtons stupéfaits, ne pouvant en croire nos yeux, car la lumière, l'eau, la verdure, nous apparaissent de toutes parts. Les ruines ont disparu; il ne reste plus que le grand mur d'enceinte, ferme, solide, inébranlable; son enceinte désigne à notre attention l'étendue des bâtiments qu'il enserrait. Nous marchons sur un sentier bien sablé qui contourne une belle pièce de gazon, au centre de laquelle les quatre lions rendus à l'activité jettent vers le ciel quatre jets d'eau qui retombent dans le vaste bassin de pierre. Les châtaigniers ont conservé leur place, mais l'air et la lumière leur ont refait une nouvelle jeunesse.

Nous passons au milieu de bosquets jeunes encore, mais placés avec un art exquis, et nos regards s'arrêtent sur des plates-bandes garnies de fleurs innombrables. Vis-à-vis de vous se trouve le corps de logis habité par la famille Ferber; il a revêtu une robe fraîche, et l'air circule autour de ses quatre faces, mais la façade s'est élargie. Ferber a fait ajouter qua-

tre chambres à la maison, car son frère viendra demeurer ici avec Sabine le jour très-prochain où il prendra sa retraite.

Dans le parloir de la famille nous ne trouvons aucun changement notable, pourtant on a pratiqué une éclaircie dans les arbres, M. de Walde ayant souhaité que les parents d'Élisabeth eussent à toute heure sous les yeux la demeure de leur fille. Dans ce parloir, nous rencontrons la jeune de Walde; c'est la première visite qu'elle ait faite à Gnadeck depuis plusieurs semaines; elle a dû garder la chambre, et s'est hâtée aujourd'hui de conduire son premier né dans la demeure des grands parents. Il est là, sur ses bras; miss Mertens, ou plutôt l'heureuse femme du brave Reinhard, soulève doucement le voile qui recouvre ce petit visage rosé qui a déjà tous les traits de M. de Walde; une mèche de cheveux bruns tombe sur son front en dehors de son bonnet de dentelle et rappelle exactement les cheveux de son père. Ernest se pâme de rire devant les petits poings rouges qui s'agitent en tous sens. Le forestier a résolûment mis ses deux grandes mains derrière

son dos, comme pour échapper à la tentative de nuire au nouveau-né en le touchant. Il n'est pas moins frappé d'admiration que les grands parents, tendrement penchés sur le fils de leur fille. Il a enfin oublié Berthe, et se plonge tout entier dans la douce pensée du bonheur de sa nièce. Non qu'il eût jamais trouvé que cette destinée fût trop brillante pour elle, — il eût volontiers trouvé que la plus belle couronne de la terre était à sa véritable place sur le front pur et charmant d'Élisabeth, — mais il ne peut assez s'étonner de voir cette « petite fille, dont les veines sont remplies de vif-argent », si satisfaite et si heureuse aux côtés de cet homme sérieux.

En ce moment elle contemple avec ravissement le petit enfant que ses bras soutiennent, puis elle jette un regard vers la vallée, du côté où elle verra apparaître M. de Walde, qui viendra chercher sa femme et son enfant.... Pendant quelques secondes pourtant ce regard se trouble et s'humecte un peu; c'est qu'il est tombé sur une haute croix dorée s'élevant au-dessus du monument où Hélène repose depuis un an. Elle est morte dans les

bras d'Élisabeth, en bénissant, en demandant à Dieu de protéger celle qui avait fidèlement porté avec elle le fardeau de son désespoir et le lui avait allégé par son affection.

M. de Hollfeld a vendu Odenberg; nul ne connaît le lieu où il s'est retiré pour déplorer la perte de ses espérances et l'insuccès de plans si habilement conçus.

FIN.



